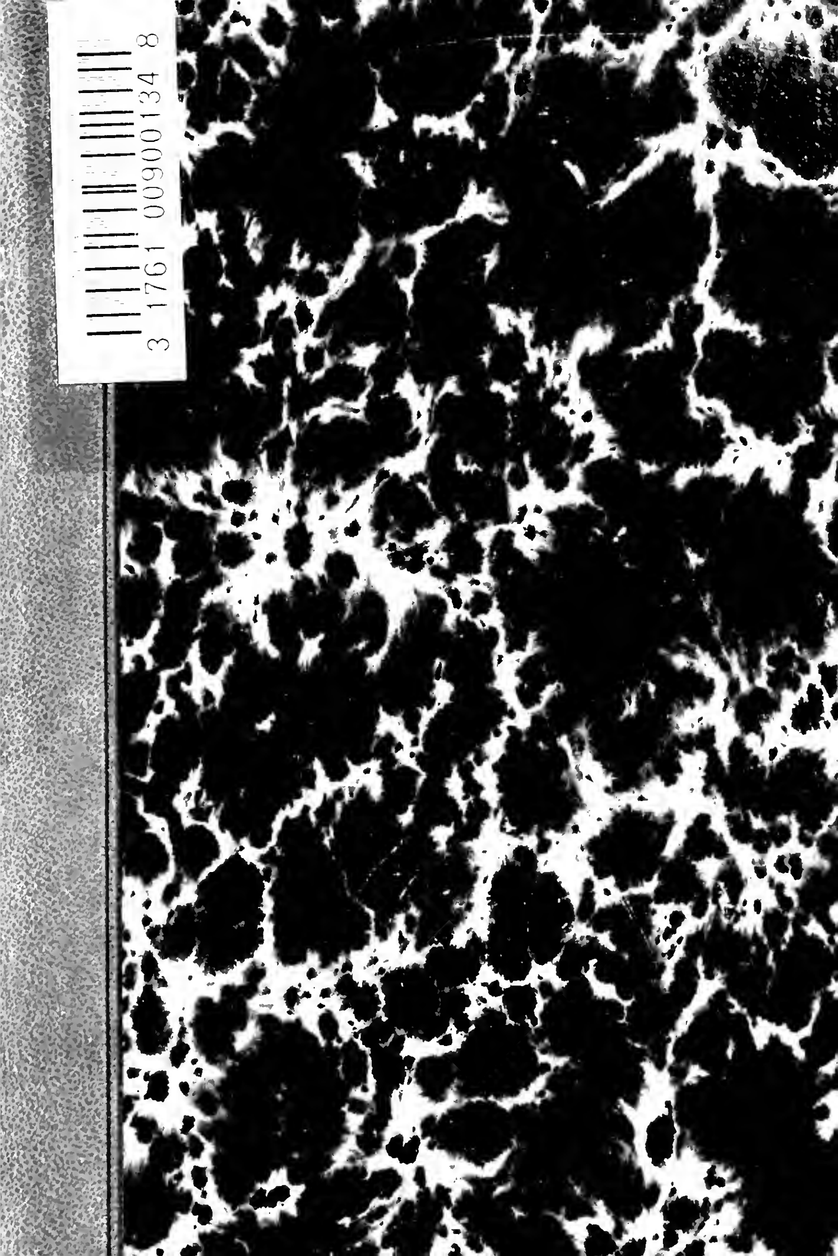
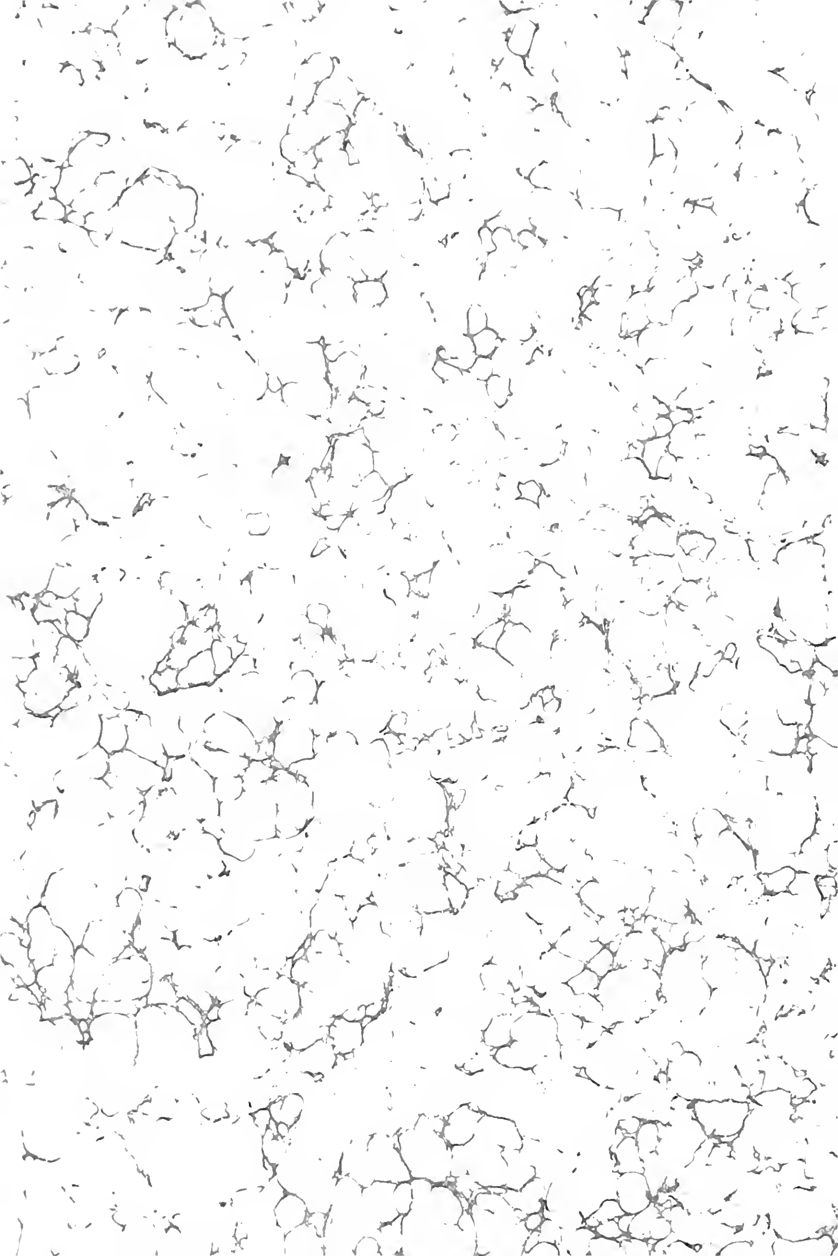
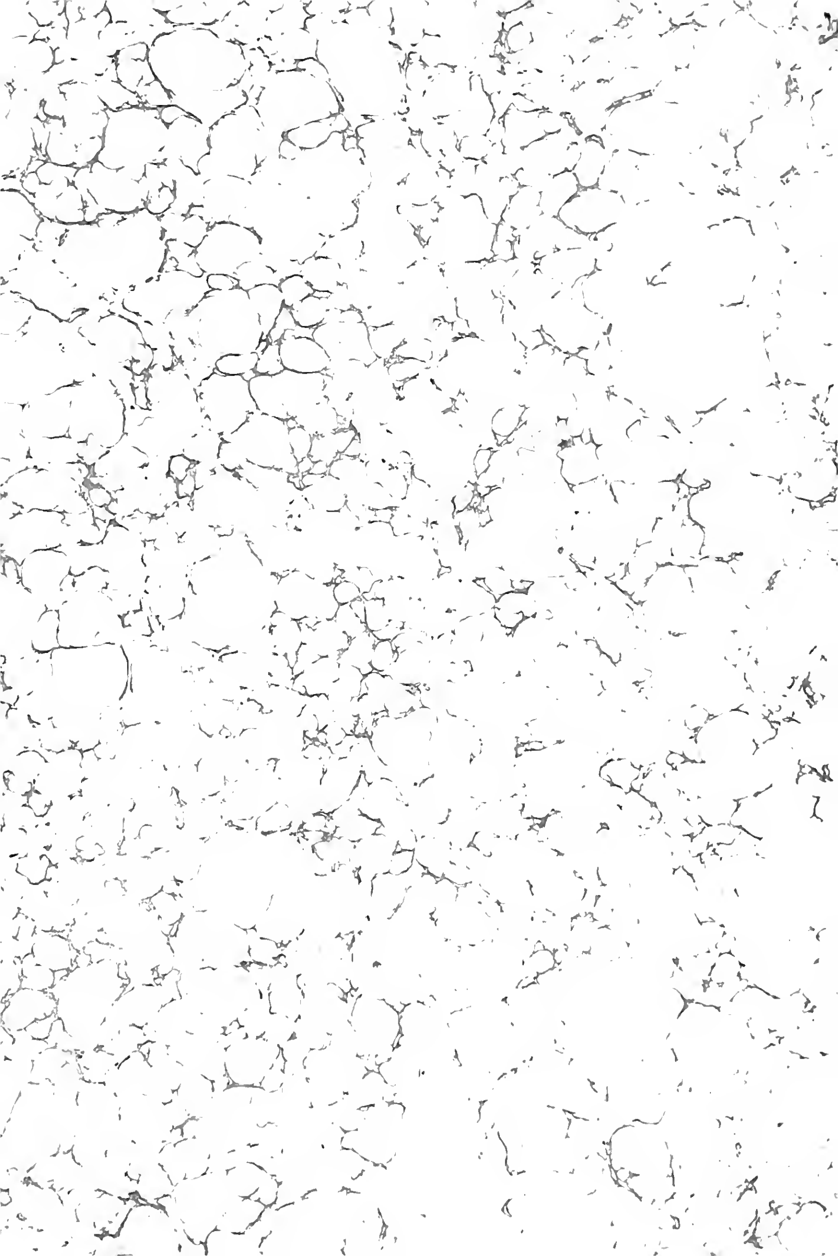

3 1761 00900134 8





SONNETS

PAR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS

LIBRAIRIE NOUVELLE

à ma chère Marguerite,

SONNETS

1214 **Autran** (J.). Sonnets capricieux. *Paris, Michel Lévy frères*, 1873, in-8, broché, couv. imp. (407)

Edition originale Rare. — Envoi autographe signé de l'auteur, sur le faux-titre.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [134]

SONNETS

PAR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS

LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXXIII



PRÉFACE

J'ai toujours aimé avec passion les voyages à courtes étapes et les livres à brefs chapitres, ces livres que l'on ouvre et que l'on ferme à volonté, que l'on prend et que l'on quitte, suivant le caprice et suivant l'heure dont on dispose. Ils ne sont pas despotiques, ils ne s'imposent pas : ils ressemblent à ces amis avec lesquels, soit au coin du feu, soit à la promenade, on peut, sans cérémonie, échanger de temps en temps quelques paroles entrecoupées de silences.

Ai-je besoin de dire quels sont les livres que je compare à ces amis? Tout lecteur nomme avec moi la Bruyère, Montaigne, Pascal, la Rochefoucauld, madame de Sévigné, Joubert, bref tous ceux qui n'ont

fait que des pages dont le hasard et le temps se sont chargés de faire des livres.

Je me suis donc demandé, un jour, s'il serait tout à fait impossible d'écrire en vers une causerie à bâtons rompus, qui, toute proportion gardée, ne serait pas sans analogie avec les entretiens sérieux ou gais, plaisants ou graves, dont ces maîtres immortels nous ont laissé le modèle ; un livre, en un mot, où le lecteur trouverait, en le feuilletant d'un doigt paresseux, ici une pensée, là une image, plus loin un caractère, une larme sur le verso, sur le recto un sourire.

Ce livre, j'ai essayé de le faire dans la forme du sonnet. Pourquoi le sonnet? me dira-t-on peut-être. Je serais fort embarrassé de répondre, sinon que le sonnet est venu d'abord et que je n'ai eu aucune raison de l'éconduire. Ce n'est pas de propos délibéré que l'on entreprend et que l'on poursuit un semblable travail. Cela s'écrit par intervalles, aux heures perdues. On se trouve un matin avoir fait un livre, et alors, au moment de le produire au jour, on hésite, on se sent pris d'une sorte d'effroi : que va penser le lecteur d'une telle avalanche de sonnets? Heureusement, on a pour soi l'illustre exemple de Pétrarque, qui publia, lui aussi, tout un volume de sonnets, et encore les siens étaient-ils inva-

riablement sur le même sujet, ce qui pourrait passer pour une circonstance aggravante.

Quoi qu'il en soit, si je ne suis pas de ceux qu'une prédilection particulière entraîne vers ce genre de poésie étroit et un peu suranné, qui a déjà passé par toutes les vicissitudes de la mode, je partage moins encore le dédain de ceux qui le repoussent comme un cadre où ne s'adaptent que les pensées oiseuses et inintelligibles. Il en est, on le sait, qui ont poussé fort loin la sévérité. On se souvient de l'opinion de Fabrice Nunez. Fabrice était un perruquier devenu poëte, que son ami Gil Blas, après une longue absence, retrouva un soir dans un cabaret de Madrid et à qui il demanda de lui communiquer une de ses productions.

« Aussitôt, dit Gil Blas, il chercha parmi ses papiers un sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut : « Ce sonnet, me dit-il, ne te paraît pas fort clair, » n'est-ce pas ? » Je lui avouai que j'y aurais voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. « Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant » mieux. Les sonnets, les odes et les autres ouvrages » qui veulent du sublime ne s'accommodent pas du

» simple et du naturel. C'est l'obscurité qui en fait tout » le mérite. Il suffit que le poëte croie s'entendre. — Tu » te moques de moi, interrompis-je, mon ami ; il faut de » la clarté et du bon sens même dans le sonnet. »

Je suis de l'avis de Gil Blas, je vais même plus loin : je crois que, dans sa forme concise et limitée, le sonnet est un des genres qui se prêtent le mieux à tous les mouvements, à toutes les exigences de la pensée. Le sonnet peut tout contenir, un atome si vous voulez, l'infini si cela vous convient. Un soleil s'y meut aussi facilement qu'un moucheron. C'est pour cela sans doute qu'il fut le moule privilégié de tous les grands poëtes de ce monde. Shakspeare, Milton, Dante, Michel-Ange ont fait des sonnets. Je ne parle ni de Corneille, qui s'y est amusé, ni de notre vieux Ronsard et de tous les poëtes de la Pléiade, trop fameux de leur temps, trop oubliés aujourd'hui. Enfin, je ne reviens pas sur Pétrarque, qui doit au sonnet toute sa gloire, et passe mal à propos pour l'inventeur du genre. Le sonnet, si je ne me trompe, fut créé vers 1250 par un troubadour du nom de Gérard de Bourneuil. C'est en Provence qu'il naquit spontanément, comme une fleur du sol ; et c'est au meilleur coin de la Provence, au pays de Vaucluse, que j'ai moi-même, six siècles après, cueilli cette dernière gerbe.

Voici donc ce livre, tel qu'il fut écrit, au jour le jour, « sans presque y songer, » comme dit l'auteur de *Rolla,* qui, lui aussi, aima et cultiva le sonnet. Je l'offre aujourd'hui au public sans beaucoup compter sur son attention. Hélas! nous sommes loin des temps où se levait *la Belle Matineuse* de Claude Malleville, un sonnet unique et médiocre qui suffisait pour passionner la ville et la cour. Nous sommes loin de l'époque où deux autres sonnets, l'un de Voiture, l'autre de Benserade, divisaient la France entière en deux factions. En ce temps-là, les uns étaient pour *Job,* les autres pour *Uranie,* et, chaque matin, on échangeait d'un camp à l'autre une grêle d'épigrammes et de madrigaux. Heureux serions-nous, si nous revenions aux folies de nos pères! Heureux si, oubliant nos cruelles discordes et réduisant à deux les cinq ou six partis qui nous divisent, nous consentions à recommencer tout bonnement la querelle des *uranistes* et des *jobelins!* Je finis sur ce vœu, ne pouvant en former de plus patriotique.

J. A.

Paris, 30 janvier 1873.

Je t'invoque, Sonnet! Fi du poème énorme
Qui, de ses douze chants, assomme l'auditeur!
Sur le ton solennel que tout autre l'endorme,
Toi, tu n'as pas le temps d'assoupir un lecteur.

J'aime ton pas léger, j'aime ta mince forme;
Ayant si peu de corps, tu n'as pas de lenteur.
On fait un lourd fagot avec le bois d'un orme,
Avec un brin de rose on fait une senteur!

Va donc, cours et reviens; demande à l'hirondelle
Cet essor qui franchit tout le ciel d'un coup d'aile;
Au fier cheval de Job emprunte son galop.

Sois l'éclair, le rayon, le regard, le sourire;
Sonnet! fais, en un mot, que l'on ne puisse dire :
« Quatorze vers, c'est encor trop! »

I

LETTRES ET ARTS

LETTRES ET ARTS

I

SOUS LA STATUE DE CORNEILLE

Dans le palais de Melpomène,
Sois le premier, selon tes droits,
Toi qu'une taille surhumaine
Égale aux géants d'autrefois.

Tu n'accueillis dans ton domaine
Que des héros et que des rois;
Tu fis parler l'âme romaine
Avec les foudres de ta voix.

Et cependant, l'histoire est sûre,
On te vit user ta chaussure
A des seuils inhospitaliers.

Hélas! grand homme taciturne,
La Muse porte le cothurne,
Le poëte a les vieux souliers!

II

SUR UN VOLUME DE RACINE

Un peu de cet ennui qu'aucun art ne surmonte
De ce livre, parfois, me ternit la beauté :
Laissons là, dis-je alors sans détour et sans honte,
Ce tragique immortel trop plein de majesté !

La nature chez lui n'a pas toujours son compte.
Presque tous ses héros manquent de vérité :
Achille est un marquis, Oreste est un vicomte,
Britannicus un fat, soit dit en *aparté*.

Au charme de Shakspeare alors je m'abandonne :
Je voudrais m'en aller dans sa verte forêt.
Sur la tour d'Elseneur le Danois m'apparaît !

Mais j'entends Atalide, Andromaque, Hermione,
Et, soudain ressaisi par l'invincible attrait,
Je ne vois plus si Phèdre est marquise ou baronne.

III

A LÉLIO

Tu m'as envoyé ton volume à lire.
Je l'ai lu d'un trait, sans un bâillement.
Quant à mon avis, s'il faut te le dire,
Le voici, mon cher, très-succinctement :

Laisse là les vers, démonte la lyre ;
Dieu ne t'a pas fait pour cet instrument.
Le siècle, d'ailleurs, que la prose attire,
Fut doué pour lui négativement.

Sois donc de ce temps, écris de la prose.
Sur la politique ou toute autre chose,
Fais un bon traité que tu vendras cher.

Mais, dans ton sujet, fût-ce le plus ample,
Ne sois jamais long et sois toujours clair.
Je m'arrête là, pour prêcher d'exemple.

IV

LA SATIRE

Tes satires, camarade,
Ont parfois le ton banal.
Ta plus ronflante tirade
Tombe à terre et finit mal.

Si tu veux monter en grade
A côté de Juvénal,
Laisse là le style fade
Et les clichés de journal.

La satire rend illustre ;
Pour quiconque est un peu rustre
C'est un genre tentateur ;

Mais il faut, dans ce poëme,
Faire rire le lecteur
De tout autre que soi-même.

V

LA RIME RICHE

Fureur de bien rimer, que ne fais-tu point faire?
Que de plumes par toi s'en vont, tout de travers,
Chercher je ne sais où, pour achever le vers,
Un mot dont le bon sens n'avait aucune affaire!

Un vocable naïf me serait nécessaire :
Mais non, si l'on est pris de cet amour pervers,
Pour mieux doter la rime, on change d'hémisphère,
Et l'on rapporte un mot grand comme l'univers.

Sans cette escrime-là, dit-on, l'esprit se rouille;
Il faut, pour bien tirer, être un peu ferrailleur.
Je ne sais si le mot est sincère ou railleur;

Mais je hais un esprit qui dans le jeu s'embrouille;
Et, lorsqu'au bout du vers je n'attends qu'une fleur,
Je n'aime pas du tout y voir une citrouille.

VI

FORTUNATE SENEX

Par l'ingrate nature orné de minces dons,
Pour avoir fait jadis, compulsant plus d'un tome,
Quelques vers de fabrique, il fut nommé grand homme;
Il apparut colosse entre les myrmidons.

Aux illustres emplois depuis lors on le nomme;
Vieillard, il compte moins de jours que de cordons,
S'il est un sort meilleur, je l'irai dire à Rome,
Et j'en rapporterai pour lui quelques pardons.

Ah! les temps ne sont plus où quelques pâles rimes
Vous emportaient un homme aux faîtes escarpés,
Et le faisaient planer sur les plus hautes cimes.

Jeunes gens, jeunes gens, ambitieux trompés,
Laissez là vos espoirs et vos rêves sublimes :
« Vous n'irez plus au bois, les lauriers sont coupés! »

VII

SUR UN VOLUME DES *HARMONIES*

Celui-là c'est le chef, c'est le chanteur insigne
Qui jette dans l'azur les perles de sa voix;
C'est le poëte heureux, qui possède à la fois
Le vol puissant de l'aigle et la blancheur du cygne.

Son vers est toujours grand, toujours pur, toujours digne ;
Il a les larges bruits de la mer et des bois.
Ni le temple des dieux ni le palais des rois
N'ont, sous le firmament, cette beauté de ligne.

Poëte aérien, debout sur les sommets,
Il regarde toujours vers l'éternelle voûte ;
Il vit de l'air du temps, n'usant pas d'autres mets.

C'est une âme qui chante et que mon âme écoute ;
Et, quant à son esprit, dont quelquefois on doute,
Il en a d'autant plus qu'il n'en montre jamais.

VIII

SUR LES MARGES

DE *la Nuit d'Octobre.*

Les pédants auront beau, dans leur langage acerbe,
Condamner l'art du jour, le traîner au ruisseau,
Ne les écoutons pas; l'art sincère et superbe,
La franche poésie eut chez nous son berceau.

Presque tous les rimeurs, à partir de Malherbe,
Lafare, Chapelain, Jean-Baptiste Rousseau,
Saint-Lambert, Pompignan, Chaulieu, tout le monceau,
Ont écrit platement, je souligne l'adverbe.

Le champêtre Delille et l'aimable Gresset,
Parny, qui barbota dans l'ode libertine,
Voltaire, dont la lyre est pauvre, comme on sait,

Fontanes, que Toulouse orna d'une églantine,
Tout cela ne vaut pas un chant de Lamartine,
Tout cela ne vaut pas deux stances de Musset.

IX

AU MARQUIS DE BELLOY

EN LUI DÉDIANT *le Cyclope.*

Ami, tu m'as offert, dans ta munificence,
Un de ces monuments dont chacun sent le prix;
Ami, tu m'as donné ce glorieux Térence
Que dans les mains du temps tes mains avaient repris.

Nobles vers que les tiens! Telle est leur transparence,
Qu'aujourd'hui Scipion, s'il était à Paris,
N'y trouverait peut-être aucune différence
Avec les vers fameux dont il s'était épris.

Je recueille, à mon tour, dans une œuvre divine,
Un fragment que je t'offre, un lambeau de ruine
Que les siècles jaloux rongèrent sans pitié.

Ceci n'est qu'un débris dans un champ solitaire.
Accepte-le pourtant : que puis-je mieux en faire,
Si ce n'est une page où s'inscrit l'amitié?

X

A DONA MARIQUITA

EN LUI ENVOYANT UNE LÉGENDE ESPAGNOLE.

Vous m'avez demandé de grands vers sur l'Espagne.
A de beaux yeux si noirs que peut-on refuser ?
Aussitôt cet esprit, qui commence à s'user,
A voulu vous complaire et s'est mis en campagne.

Il aurait entassé montagne sur montagne,
Au péril mille fois de s'en faire écraser :
Heureux, même à ce prix, madame, si l'on gagne
Un regard, un sourire, une main à baiser !

L'ébauche que voici n'est pas une épopée,
Un drame encore moins. C'est un confus travail
Où le rêve à l'histoire emprunte son détail.

Votre Espagne y brandit sa lame bien trempée :
Noble terre, où le Cid a joué de l'épée
Comme vous de votre éventail !

XI

A M. MARC MONNIER

Une fleur d'avril que l'herbe dévoile
Exhale un parfum doux à respirer.
Un premier sourire, à travers un voile,
D'un charme inconnu vient nous enivrer.

Au bord de l'azur, une jeune étoile
Plus qu'un vieux soleil se fait admirer.
Et j'aime, à la mer, une simple voile
Mieux qu'un lourd vaisseau près de chavirer.

Tout ce qui commence et tout ce qui pousse,
Astre dans le ciel, fleur parmi la mousse,
Séduit le regard et donne à rêver.

Mais, si douce à voir que soit la merveille,
Je préfère encor voir, à son lever,
Un charmant poëte inconnu la veille.

XII

LE PRINTEMPS DU CRITIQUE

Oui, c'est le printemps, je n'oppose
Aucun obstacle à son retour.
Allons! je vais hors de ma tour
Lire des vers... ou de la prose.

Voici la fleur qui s'ouvre au jour;
Pas mal... pour un bouton de rose.
Le rossignol chante l'amour;
Bravo! mais j'attends autre chose.

J'aime ce pré, quoique trop vert,
Où ce lourd papillon se joue;
Voilà du foin pour tout l'hiver.

Printemps, c'est fort bien, je te loue;
Mais je préfère, je l'avoue,
Lire celui de Saint-Lambert!

XIII

CONDOLÉANCE

A UN TRAGIQUE.

Ta muse hier soir a fait un naufrage.
De pareils hasards ne sont pas nouveaux.
Le vilain côté de ces soirs d'orage,
C'est qu'ils font plaisir à quelques rivaux.

Tout passe pourtant; ne perds pas courage,
Remets toi bien vite à tes fiers travaux.
J'ai ce ferme espoir : ton prochain ouvrage
Renouvellera les anciens bravos!

Quel que soit, d'ailleurs, l'accident funeste,
Dans les arts divins, c'est le bon qui reste;
Le mauvais s'efface et s'anéantit.

Si tous les faux pas laissaient une trace,
Malgré don Rodrigue et le vieil Horace,
Corneille le grand serait bien petit.

XIV

SÉVIGNÉ

Marquise aux blonds cheveux, j'adore ton volume :
Ton siècle, à chaque page, y revit tout entier.
Dans ce livre sans art, ou plutôt sans métier,
L'étincelle de vie à tout propos s'allume.

Ouvrier de l'airain, forge sur ton enclume!
Phidias, prends le marbre et taille ce quartier!
Rien ne vaut pour la gloire un morceau de papier
Sur lequel a couru quelque légère plume.

De ces enchantements vous eûtes le secret,
Marquise aux blonds cheveux, marquise au fin sourire!
Vous preniez tout au vol et fixiez tout d'un trait.

Pour évoquer un monde, il suffit de vous lire :
Tel nom resté fameux, sans vous qui le saurait?
Pour le rendre immortel, vous n'eûtes qu'à l'écrire.

XV

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Et toi, je t'aime aussi, vaillante et noble fille,
Dont un vent de province effeuilla tous les jours,
Toi qui, dans un désert, ange de ta famille,
Vécus obscurément sans joie et sans amours.

Tu veillais au repas, devant l'âtre qui brille;
Aux plus pauvres que toi tu portais un secours;
Puis la plume courait, la plume après l'aiguille,
Pour que les soirs d'hiver fussent un peu plus courts.

Tu songeais à ton frère, ô belle âme chrétienne,
A ce frère adoré que Paris t'avait pris;
Tu souhaitais la gloire à ses jeunes écrits :

O Dieu bon, disais-tu, permettez qu'il l'obtienne!
Qui t'aurait dit alors que sa gloire à Paris
S'effacerait devant la tienne!

XVI

A UN POËTE NAPOLITAIN

Si loin de ton soleil et de la mer qui t'aime,
De tes palais de marbre et de tes jardins verts,
Que viens-tu faire, ami, sous ce ciel triste et blême,
Qui jusqu'en plein avril prolonge ses hivers?

Tu croyais que Paris, te donnant le baptême,
Avec sa grande voix répéterait tes vers,
Et ferait à ton nom l'auréole suprême
Qui frappe de si haut les yeux de l'univers.

Hélas! ne compte pas sur pareille fortune :
Paris reçut le Tasse en obscur étranger.
Pour tes rimes, d'ailleurs, dût-il se déranger, .

Dût-il t'apercevoir dans la foule commune,
Son laurier ne vaut pas une fleur d'oranger,
Pas plus que son soleil, dit-on, ne vaut ta lune!

XVII

AUX ANCIENS

Oui, vous êtes les dieux, vous méritez vos temples;
Vous eûtes le génie éclatant et complet.
Homère aux yeux obscurs, tout ce que tu contemples
S'illumine à ta voix d'un magique reflet!

Vous êtes les plus purs, vous êtes les plus amples;
En vous tout émerveille, hors de vous rien ne plaît.
Quiconque, en écolier, ne suit pas vos exemples
Provoque tôt ou tard le blâme ou le sifflet.

C'est vous que l'on commente, et vous que l'on copie;
Le vol, commis chez vous, passe pour œuvre pie.
La critique à genoux encense vos autels.

Soleils, on vous adore, en cassant nos lanternes...
Et pourtant, et pourtant, ô maîtres immortels,
Que dirait-on de vous si vous étiez modernes?

XVIII

HORACE

J'aime ton esprit, j'adore ta grâce.
Comme le mot fin glisse de tes doigts!
Je suis à Tibur, quand, sur la terrasse,
Ta muse s'éveille au souffle des bois.

Aucune sagesse, ô mon vieil Horace!
Ne vaut ta leçon faite à demi-voix.
J'avouerai pourtant que jadis, en classe,
Tu m'as fait, hélas! gémir quelquefois.

Voilà le malheur : en vain le temps vole;
Les plus nobles vers appris à l'école
Sont souvent gâtés par un souvenir.

Les couplets d'amour chantés à Glycère,
Par un fil secret, nous semblent tenir
Aux jours de pain sec trempé dans l'eau claire!

XIX

BOILEAU

Bonjour, Despréaux! je prends ton volume
Illustré de grec et de vieux latin.
Tes vers sont forgés sur la bonne enclume,
Et jamais le sens n'y reste incertain.

Notre art poétique, encor dans la brume,
Se régla sur toi, maître un peu hautain,
Et contre les sots tu lanças ta plume,
Flèche que Pradon passait à Cottin.

C'est égal, mon cher, cette poésie
Manque de couleur et de fantaisie;
On respire mal sur ton Hélicon.

Laissant là ton fouet, instrument barbare,
Je voudrais te voir, sous quelque balcon,
Une fois au moins prendre la guitare!

XX

LE GOUT

Jugement infaillible et quelquefois contraire,
A ton rayon douteux où trouver son chemin?...
Vous publiez un livre, il est chez le libraire;
On en parle aujourd'hui, peut-être encor demain.

Vous sortez de chez vous et vous rencontrez Pierre;
A quatre pas plus loin vous rencontrez Germain.
Tous deux sont des esprits qu'un sens très-vif éclaire,
Tous deux sont des amis dont vous serrez la main.

Pierre a dit : « Je l'ai lu. C'est bien. Cela doit vivre.
Un poëme surtout me charme dans ton livre;
Tu ne fis rien de mieux, c'est *le Prince Bâtard.* »

Germain dit à son tour : « Ce *Bâtard,* faible histoire!
C'est le pire morceau du livre, et, tôt ou tard,
Tu le supprimeras si tu daignes m'en croire. »

XXI

ENTRE DEUX ATHÉNIENS

Voici venir Chloé; quelle admirable femme!
— Vraiment? je n'aime pas cette forte beauté.
— Regarde donc ces yeux. — Je les trouve sans flamme,
N'exprimant ni l'esprit ni même la bonté.

— Mais sa bouche, dis-moi? — Sa bouche, en vérité,
Attire le baiser bien moins que l'épigramme.
— Tu n'y vois donc pas clair? On dirait, sur mon âme,
Une double cerise au soleil de l'été.

— Va pour la bouche, mais le pied? — Je l'idolâtre.
— Tu te moques de moi! — Dans un morceau d'albâtre,
L'Amour le dessina, Phidias l'a sculpté.

— Par Hercule! mon cher, je crois que tu radotes.
N'en parlons plus. Le pied de ta divinité
Serait à l'étroit dans tes bottes!

XXII

ART POÉTIQUE

A PAUL ***.

O jeune ambitieux, épris de poésie,
Toi qui marches le soir dans les sombres forêts,
Et reviens chaque fois, sur la route obscurcie,
La main vide et le cœur plein de vagues regrets,

N'imite pas les gens qui, dans leur frénésie,
Vont demander au ciel d'impossibles secrets :
Ne poursuis pas si haut l'idéale ambroisie;
Ne cherche pas si loin ce qu'on trouve plus près.

Suis plutôt la leçon de Virgile ou d'Homère :
Ils ne s'enfonçaient pas dans la noire épaisseur ;
Ils repoussaient le faux et laissaient la chimère.

Veux-tu joindre comme eux la force à la douceur?
Écris tout simplement ce que rêve ta sœur,
Ce que ton père fait et ce que dit ta mère !

XXIII

UN DÉBUT

J'eus une vision, l'autre nuit, singulière.
Où ne s'égare pas, en dormant, la raison?
Sous des traits inconnus, je rêvais que Molière,
Jeune, venait frapper au seuil de sa maison.

L'illustre comité s'assemble à sa prière.
Il s'agit d'un travail qu'apporte ce garçon;
On s'assied, et l'auteur, d'une voix douce et fière,
Lit une comédie en vers de sa façon.

L'écrivain fut jugé sans parti pris hostile.
On trouva son essai remarquable de style.
Nulle intrigue, d'ailleurs; trop de simplicité.

Il sortit à la fin, triste, l'âme abattue,
Et, refusé par eux à l'unanimité,
N'osa pas en chemin regarder sa statue!

XXIV

PRUDENCE DE RACINE

Au rivage des morts, où toute joie expire,
Corneille rencontra Racine l'autre soir.
Pluton, le même jour, leur avait fait savoir
Qu'ils avaient liberté de quitter son empire.

« — Eh bien! dit aussitôt, avec son fier sourire,
Le tragique de Rouen drapé du manteau noir,
Rentrons-nous à Paris qui toujours nous admire?
Il sera très-heureux, je crois, de nous revoir!

« — Ne vous y fiez pas, répondit le confrère;
On a fait depuis nous de grands pas, au contraire.
Nous n'avons plus, monsieur, l'esprit assez hardi.

« Quant à moi, si je tente encor les aventures,
Je tâcherai d'avoir, pour mes œuvres futures,
De bons canevas faits par monsieur Bouchardy. »

XXV

LES ACTEURS

Vous avez fait *le Cid,* si vous êtes Corneille.
Du triomphe prochain vous osez vous flatter.
Vous courez au théâtre offrir cette merveille,
Et je suppose encor qu'on daigne l'accepter.

Vous cherchez des acteurs pour vous interpréter :
Une voix pour le Cid, mâle et forte à l'oreille;
Des yeux noirs pour Chimène, une bouche vermeille,
Et pour Gomez, enfin, un homme à souffleter.

Déchargé du fardeau qui pèse à vos épaules,
Vous avez, comme on dit, distribué les rôles.
Chimène alors survient et vous dit doucement :

« Je trouve que le Cid est trop longtemps en scène. »
Le Cid vient à son tour, et, quoique son amant,
Vous dit : « Mon cher monsieur, rognez un peu Chimène! »

XXVI

SUITE

Vous avez fait plus tard le misanthrope Alceste.
C'est encore un soupçon qui n'a rien d'outrageant.
Et, comme vous avez quelque peu d'entregent,
Le scrutin des acteurs ne vous fut pas funeste.

Le destin du grand soir est l'épreuve qui reste.
Célimène aura-t-elle un air assez changeant?
Clitandre assez galant, le marquis assez leste?
Le Misanthrope enfin assez désobligeant ?

Vos vers conviendront-ils aux juges du parterre?
Comment réussira le tour d'un caractère?
Comment... Il s'agit bien de vous et de vos vers!

Il s'agit du collier que mettra Célimène;
Et, quant au Misanthrope, il est surtout en peine
De sa perruque blonde et de ses rubans verts.

XXVII

LA FARCE

Je voudrais pleurer, mais il me faut rire.
O cruel métier! que commandes-tu?
Je voudrais pleurer, car ma femme expire,
Mais en histrion me voilà vêtu.

Me voilà Scapin, je serai battu.
Le public verra comment je m'en tire.
Sous un front joyeux cacher son martyre,
C'est plus que de l'art, c'est de la vertu.

La douleur est là qui me perce l'âme;
Je songe au cercueil où descend ma femme,
Et de la gaîté je garde le ton.

Terrible gaîté, quel poids elle pèse!
Viens vite, viens vite, ô coup de bâton,
Qui me permettras de crier à l'aise!

XXVIII

LES ARTS

Le poëte s'élève au ciel inaccessible;
Rien de matériel n'inspire ses accents.
L'œil ouvert sur le cœur et fermé sur les sens,
Il dit un *Fiat lux!* comme Dieu dans la Bible.

L'heureux musicien, dans la sphère invisible,
Cherche aussi ses accords plaintifs ou frémissants,
Et, détachant l'esprit de ce monde sensible,
Dans un monde idéal le promène en tous sens.

Le peintre a sous les yeux la vie extérieure.
Il n'a qu'à faire un pas autour de sa demeure
Pour voir tout le spectacle étalé devant nous.

S'il copie avec art, nous le saluons maître;
Ses tableaux sont vivants; mais le plus vrai de tous
Est celui que je vois quand j'ouvre ma fenêtre!

XXIX

MUSIQUE D'ÉGLISE.

Musiciens sacrés des beaux siècles antiques,
Sévère Stradella, noble Palestrina,
Vos psaumes autrefois, vos proses, vos cantiques,
Étaient dignes du Dieu qui trônait au Sina.

Rien n'était solennel, sous les voûtes gothiques,
Comme ces *Gloria,* comme ces *Hosannah*
Dont l'immortel écho, dans les pompes mystiques,
Au travers de l'encens si longtemps résonna.

Aujourd'hui la musique a des chants plus étranges :
Avec le Dieu très-haut, qui fait trembler les anges,
On se donne des airs de joyeux abandon.

Chanter l'*Alleluia* sur l'air du rigodon,
Joindre au *Miserere* ces profanes mélanges,
N'est-ce pas trop compter sur le Dieu du pardon?

XXX

MOZART

Mélodieux chanteur, quelle est ton origine?
D'où viens-tu? D'où viens-tu, toi si grand et si doux,
Toi qui fais soupirer cette flûte divine
Dont les sons enchantés arrivent jusqu'à nous?

D'où sors-tu, chantre pur des amours de Rosine,
Ami de Chérubin qui languit à genoux,
Toi qui, dans la lueur des torches de résine,
Montres au fier don Juan tout l'enfer en courroux?

Tu naquis à Saltzbourg, me dit-on; je le nie.
Tu n'as rien, cher Mozart, de cette Germanie
Où l'esprit nuageux porte un lourd vêtement.

La France avait donné sa clarté, l'Italie
Donna sa grâce heureuse et sa mélancolie,
Et rien de tout cela ne fait un Allemand!

XXXI

A UN PINCEAU FERTILE

J'ai vu de tes tableaux à toutes les vitrines :
La nature y prenait cent visages divers.
Des champs et puis des bois, des ravins, des ravines,
Des ciels de tous les bleus, des prés de tous les verts.

Là, des bouviers guidant le soc, faces chagrines ;
Ici, de vieux clochers bâtis tout de travers,
Et puis beaucoup d'étés, suivis de leurs hivers,
Et beaucoup de châteaux, suivis de leurs ruines.

Je passe les matins et les soleils couchants.
Ta rapide palette a bien atteint le mille.
Prends garde, mon ami, prends garde à tes penchants.

C'est bien d'être fécond, mais c'est mieux d'être habile.
Moi, depuis que j'ai vu tous ces tableaux des champs,
Je n'ose plus quitter la ville.

XXXII

LE PARADIS PERDU

Du seigneur Ingre un jeune élève
Vient de faire un tableau léché :
C'est la blonde figure d'Ève,
Tout de suite après le péché.

La tête inclinée, elle rêve;
Pauvre femme, elle a l'air fâché,
Et de sa chevelure brève
Cache son corps très-peu caché.

Rien ne manque à cette peinture,
Si ce n'est pourtant la figure
D'Adam, qu'on cherche vainement.

Où donc se tient-il? On devine
Qu'il est allé sur la colline
Cueillir un petit vêtement.

XXXIII

VARIANTE

C'est le monde à son origine,
Le paradis des premiers jours;
C'est la femme avant le velours,
Et même avant la mousseline.

L'arbre interdit sur elle incline
Le fruit des coupables amours.
« Moque-toi de la loi divine, »
Dit le serpent, non sans détours.

Elle le cueille, elle le mange;
Puis tout à coup la scène change,
La dame tombe en grand souci

De sa toilette négligée;
Et cela se résume ainsi :
Fruit défendu, feuille obligée!

XXXIV

A UN GÉNIE

Oui, nul n'échappe à ton amorce;
A quoi sert la rébellion?
Tu passes comme un tourbillon,
Étonnant chacun de ta force.

Hercule te donna son torse;
Tu pris sa crinière au lion,
Au vaste chêne son écorce
Sur la croupe du Pélion.

Bref, je t'admire et te révère.
Nul rival ne se tient debout
Devant ta majesté sévère.

Et cependant, dirai-je tout?
Tel de tes vers tombe, à mon goût,
Comme une mouche dans mon verre!

XXXV

L'ÉPÉE ET LA PLUME

La terre tremblait, l'heure était suprême,
Le fleuve de sang coulait à plein bord.
Pour sa dynastie et son diadème,
Il pouvait tenter un dernier effort.

Trahi par la chance, il pouvait, quand même,
Offrir au malheur un cœur digne et fort.
« Meurs! » lui disait-on ; indécis et blême,
« Non, répondait-il, pas de cette mort!

» De l'honneur guerrier je ne suis pas ivre.
Dans ces derniers temps, j'avais, non sans art,
Fait un fort travail sur le grand César.

» Ma gloire d'auteur me condamne à vivre.
Si j'allais ici tomber par hasard,
Je ne pourrais pas achever mon livre. »

XXXVI

A UN DÉDAIGNEUX

Que t'a fait le sonnet, réponds-moi, cher moqueur,
Pour que ta plume ainsi l'agace et le lutine?
En vain je fais valoir sa forme florentine,
Je ne désarme pas pour si peu ta rigueur.

« Le sonnet ne vient pas d'une source latine.
C'est étroit pour l'esprit, c'est chétif pour le cœur.
Hugo n'en fit jamais, pas plus que Lamartine.
L'Océan ne tient pas dans un verre à liqueur. »

Je l'avoue en effet, ces colosses de gloire
Nous donnent quelquefois toute la mer à boire.
La bois-tu jusqu'au fond, critique mon ami?

Je ne sais; mais, pour moi, sans être trop sévère,
Quand le verre est si grand je n'y bois qu'à demi,
Et, quand il est petit, j'avale tout le verre.

II

MORALE ET PHILOSOPHIE

MORALE ET PHILOSOPHIE

I

MAXIMES

Ne sors pas le soir si tu crains les rhumes.
Fuis le dieu malin qui rôde et sourit.
Mange peu de chair, beaucoup de légumes,
Et n'évite pas ce qui t'amaigrit.

Lis, soir et matin, les simples volumes
Que, sous l'œil de Dieu, la sagesse écrit.
Demeure fidèle aux vieilles coutumes ;
Le corps y profite autant que l'esprit.

Prends, pour y marcher, la route suivie
Par les grands aïeux, par les chers parents.
Si bas que tu sois, ne hais pas les grands.

Entretiens l'amour, étouffe l'envie.
Telle est en deux mots, si tu les comprends,
Toute la leçon qu'il faut à la vie !

II

LE FROID ET LE CHAUD

On rencontre des gens à mine renfrognée
Qui consultent toujours le vent et l'horizon,
Et, si clément que soit le moment de l'année,
Ne se montrent jamais contents de la saison.

C'est une engeance triste, à souffrir condamnée.
A tout événement, toi, soumets ta raison;
Et, pour garder ton âme à jamais résignée,
Demande le remède à la comparaison.

As-tu chaud? souffres-tu de l'été qui te pèse?
Songe à ces malheureux qui sont dans la fournaise,
Inclinés sur le fer que le marteau pétrit.

As-tu froid? songe à ceux qui, traqués par décembre,
Sous la neige des toits sont sans feu dans leur chambre,
Et, pour se réchauffer, traduisent du sanscrit!

III

LA DOULEUR

Si la douleur vient, accepte, ô mon âme,
Accepte, ô ma chair, son attouchement.
Tu ne monteras où Dieu te réclame
Qu'après un combat subi vaillamment.

Il faut de l'épreuve endurer la flamme,
Afin d'arriver au couronnement.
Ce n'est que l'enfant, ce n'est que la femme
Qui demandent grâce au premier tourment.

La douleur farouche est le statuaire
Qui défait le bloc pour mieux le refaire,
Cherchant l'idéal sous l'épais manteau.

Heureux mille fois ceux qu'elle torture;
Car de ce travail l'âme sort plus pure,
Car les dieux se font à coups de marteau !

IV

SYMBOLE

Oui, l'antique sculpteur s'inspirait de Dieu même,
Quand, sur les morts couchés dans le dernier sillon,
Élevant une tombe et cherchant un emblème,
Il gravait sur le marbre un petit papillon.

L'insecte a déchiré sa chrysalide blême;
La souffrance l'aidant avec son aiguillon,
Il en sort, il est libre, et, dans le ciel qu'il aime,
Prend tout à coup ce vol qui semble un tourbillon.

De l'effort consommé tout palpitant encore,
Il monte dans l'azur, il monte dans l'aurore;
Oublieux de la terre, il fuit rapidement.

Ainsi l'âme, à l'instant où son vol se déploie,
Vibre, dans le ciel pur, de ce frémissement
Où la douleur finit, où commence la joie!

V

SUR UNE PLUME D'AIGLE

Est-ce l'erreur ou l'ironie
Qui te fait tomber à mon seuil,
Plume, symbole de l'orgueil,
Qui viens à moi de sang ternie?

Va, cherche ailleurs un autre accueil;
Je te repousse et te renie :
Tu représentes le génie
Moins que le meurtre et que le deuil.

Plume du grand oiseau de proie
Qui plane aux célestes lambris,
Retourne à celui qui t'envoie;

Et sois moins fière de ton prix...
Les plus beaux vers furent écrits
Par d'innocentes plumes d'oie.

VI

A UN JEUNE ROMANCIER

QUI SONGEAIT A SE FAIRE SOLDAT.

Quoi! ton ambition trompée,
Dis-tu, veut un autre aliment;
Et tu quitterais le roman
Pour les actes de l'épopée!

Ame de songes occupée,
Demeure dans ton élément;
La plume égale au moins l'épée,
Et c'est un outil plus clément.

Poursuis ton doux labeur, travaille;
C'est un cruel métier, hélas!
Que de porter un coutelas;

Et, de César eût-on la taille,
Mieux vaut encor laisser *Gil Blas*
Que tout le sang d'une bataille!

VII

LE PAIN DE L'AVENIR

Sur un étroit chemin qui mène jusqu'à Rome,
Un pauvre homme en haillons mange un morceau de pain;
C'est tout ce qu'il possède, et, quoique dur, en somme,
Ce pain le fortifie et suffit à sa faim.

Un autre, bien vêtu, sage que l'on renomme,
Lui dit : « Quitte cela; ce froment n'est pas sain.
Le monde en a vécu jusqu'ici, mais, digne homme,
Si tu l'estimes bon, tu n'as pas le goût fin.

» — Je vous crois, » dit le pauvre, et, de ce blé qu'il mange,
Il fait quatre morceaux qu'il jette dans la fange,
Et rit de ses aïeux, ces crédules esprits.

La faim est là pourtant; il s'adresse à l'apôtre :
« Remplace, ô mon ami, le pain que tu m'as pris. »
Et l'ami lui répond : « Attends, j'en cherche un autre! »

VIII

ECCE HOMO

O Christ! ô pâle front couronné de souffrance!
Dieu par la vertu sainte, homme par le trépas!
Sur toi, qui lèverait un œil d'indifférence?
Qui passe devant toi sans suspendre le pas?

Est-il une grandeur qui t'égale ici-bas?
Si je nomme César à la pauvre ignorance,
Elle cherche; mais toi, qui ne te connaît pas,
Prince de la douleur et roi de l'espérance!

Ah! c'est que, sur ce front marqué d'un double sceau,
L'humanité se voit et s'adore elle-même :
« Me voilà! se dit-elle en face de l'emblème.

« Oui, c'est moi, c'estmon sang qui s'écoule en ruisseau;
Voilà toute ma gloire, un cruel diadème,
Et toute ma puissance, un sceptre de roseau! »

IX

LE RIRE

Je ne sais quoi de triste assombrit la nature :
Même aux plus frais vallons et sous les plus beaux cieux,
Les êtres d'ici-bas, en quête de pâture,
Cheminent d'un pas lent et d'un air soucieux.

L'éléphant est songeur sous sa haute stature;
Le vieux serpent se traîne et se dérobe aux yeux.
Les daims errent sans bruit dans la forêt obscure;
Les cerfs et les lions marchent silencieux.

De tous les animaux, l'homme est le seul qui rie.
En vain son âme souffre et sa chair est meurtrie,
L'éternelle gaîté se mêle à ses douleurs.

Qu'est-ce donc que ce rire éclos dans la souffrance?
J'en demande la cause à nos frères en pleurs,
Et le plus malheureux me dit : « C'est l'espérance! »

X

L'ÉCHELLE

Le père était né dans une humble étable,
Aussi pauvrement que l'enfant divin.
Il fit un commerce assez profitable
Qui changea bientôt son eau claire en vin.

Riche, il n'en fut pas pour cela plus vain;
J'ajoute à regret : ni plus charitable ;
Et, toujours très-sobre au lit comme à table,
Hivers et printemps compta quatre-vingt.

Il meurt cependant, et le fils hérite :
Femmes et chevaux, accourez bien vite ;
Volons au tournoi du sort triomphant ! —

Cinq ou six saisons de plaisir prospère,
Cela passe vite, et remet l'enfant
Sur la même paille où naquit le père.

XI

DURA LEX

Si tu vois quelque part un cœur, une belle âme,
Jeunesse, chant d'oiseau sur un rameau fleuri,
Noble et chaste cerveau par l'étude mûri,
Ne cherche pas plus loin, c'est elle, c'est la femme!

Si tu vois quelque part un être obtus, infâme,
De vices odieux dès l'enfance pétri,
Et chez qui la colère à tout propos s'enflamme,
Ne cherche pas plus loin, c'est lui, c'est le mari!

Or, c'est lui qui dirige et gouverne à toute heure,
Lui qui fait la leçon à leur enfant qui pleure,
Lui qui veille aux détails de toute la maison.

Si la femme, parfois, veut prendre la parole :
« Taisez-vous, lui dit-il, vous n'êtes qu'une folle. »
L'homme a le Droit pour lui, quand la femme a raison!

XII

LE TRAIT D'UNION

Il est massif et blond, elle est agile et brune;
Elle arrive de l'Inde, il vient d'un port flamand.
Elle a l'esprit très-vif, lui l'âme très-commune,
Elle tient de l'oiseau, lui du cheval normand.

Les parents jugent donc l'alliance opportune :
Il faut les rapprocher; mais par quel bout, comment?
Elle a de la fortune, il a de la fortune,
Et c'est là, mes amis, qu'est le rapprochement.

On les met face à face; ils n'ont rien à se dire.
Ils échangent entre eux à peine un froid sourire.
Un maire et des témoins sont vite rassemblés;

Un prêtre les bénit sous la voûte sonore;
Et les voilà tous deux pour la vie accouplés,
Et dans la mort peut-être ils le seront encore!

XIII

MÉTEMPSYCOSE

La femme était mobile et le mari volage :
Leurs diverses humeurs n'étaient jamais d'accord.
Quand elle aimait la ville, il aimait le village ;
Quand il était au Sud, elle fuyait au Nord.

Tous deux sont au cercueil descendus avant l'âge ;
Tous deux ont émigré dans cette obscure mort
Où l'âme des défunts prend, d'après un vieux sage,
Une forme nouvelle avec un autre sort.

Ont-ils beaucoup changé? Le mari qui voltige
Est un papillon bleu qui va de tige en tige,
La femme est une abeille, une mouche d'avril.

Admirez le pouvoir des instincts et des choses :
D'un instant de rencontre évitant le péril,
Elle est sous les jasmins, quand il est sur les roses !

XIV

PERFECTIBILITÉ DE L'HOMME

Svelte et songeur, l'œil dans l'espace,
Je l'ai connu pur séraphin,
Livrant à la brise qui passe
Ses cheveux en boucles d'or fin.

Les femmes célébraient sa grâce;
Il rimait des stances sans fin;
Il parlait d'amour à voix basse,
Et n'avait jamais soif ni faim.

Il boit maintenant comme un chantre,
Il a trois mentons sur un ventre,
Il chante de gros virelais.

A quels progrès Dieu nous destine!
On commence par Lamartine,
Et l'on finit par Rabelais!

XV

SUITE

Elle aussi, je l'avais connue
Dans son printemps et sa gaîté :
Légère au bal, à demi nue,
Elle appelait la volupté.

Or, la voilà bien revenue :
Son cœur à Dieu s'est rejeté.
Comme l'aurore sous la nue,
Elle dérobe sa beauté.

Dans la prière et dans l'aumône,
Elle languit, pauvre lys jaune,
Loin de nos vains amusements.

La vie ainsi transforme l'âme ;
L'homme est sujet aux changements,
Mais j'aime mieux ceux de la femme !

XVI

PREMIERS INSTINCTS.

La sœur est là tout occupée
A son premier plaisir d'enfant :
Elle emmaillotte une poupée,
Et la protége et la défend.

Après l'avoir si bien nippée
D'un chiffon de satin bouffant,
Elle l'approche, un peu fripée,
De son jeune sein triomphant.

Pendant qu'elle joue à sa guise,
Son frère en soldat se déguise;
A la bataille il veut courir.

O mystère! ô secret bizarre!
La femme s'apprête à nourrir;
A tuer, l'homme se prépare.

XVII

LA JUSTICE DU MONDE

Pour sauver un enfant emporté par le fleuve,
Un homme, un employé sortant de ses bureaux,
Seul, et sans qu'un témoin le voie ou s'en émeuve,
Une nuit s'est noyé comme un obscur héros.

Un autre assassina six enfants d'une veuve ;
Il éventra la mère à grands coups de barreaux ;
Et, fier de ces forfaits dont il donna la preuve,
En face du supplice, il mordit les bourreaux.

Du premier nul ne parle ; il est mort, qu'on l'oublie.
La gloire du second va jusqu'à la folie ;
Son nom devient légende et sa vie est roman :

Au bruit universel nul ne peut se soustraire ;
Et la petite sœur dit le soir à son frère :
« As-tu vu le portrait de ce monsieur Troppman ? »

XVIII

THÉMIS

Simple et n'entendant pas malice,
J'avais admis dans ma maison
Un fourbe, un gibier de police,
Un gueux qui sent la pendaison.

Un soir, la lune étant complice,
Le traître, forçant la cloison,
Ouvrit mon coffre et mon office,
Et fit cent tours de sa façon.

On crie, on veut que je sévisse,
On veut que je traîne en justice
L'auteur de cette trahison.

Je plaide en effet ; on l'acquitte,
Je paye... et je me félicite
De n'être pas mis en prison !

XIX

ELLE ET LUI

C'est l'éternelle histoire. On la tient, on la juge.
Elle étouffa le fruit d'un amour clandestin.
« Ce crime est exécrable, il causa le déluge, »
Dit son accusateur, qui cite du latin.

Orpheline, elle était sans appui, sans refuge;
Un amant revenait, pressant, chaque matin.
« J'ai trop cru, malheureuse, aux serments d'un transfuge, »
Dit-elle, en s'inclinant sous l'arrêt qui l'atteint.

Mais l'amant, mais le père, ô justice éternelle!
Pourquoi n'est-il pas là, flétri, broyé comme elle?
S'est-il du noir cachot évadé par hasard?

Non. Il est au café, comme à son ordinaire.
Quand il aura fini de jouer au billard,
Il prendra le journal et lira cette affaire.

XX

LE SERMENT QUI COMPTE

Au pied du même autel qu'on prit en témoignage,
Devant le même maire, aux airs de gravité,
L'un et l'autre, donnant leur signature en gage,
Se jurèrent un jour même fidélité.

Le mari depuis lors, qui du nœud se dégage,
Se jeta dans la vie en toute liberté.
Que voulez-vous! l'esprit est prompt, le cœur volage,
Et le monde, à Paris, a plus d'une beauté !

La femme un soir chancelle et commet une faute,
Une seule ! — On l'amène, on l'accuse à voix haute,
On atteste le ciel, on dégaine la loi.

La justice pourtant, qui voit briser cette âme,
Se dit : « Quand les serments furent faits devant moi,
Dieu n'a-t-il entendu que celui de la femme? »

XXI

BIBLIOTHÈQUES

Je suis entré dans les royaumes
De l'orgueilleux esprit humain ;
J'ai vu les livres, ces fantômes
Emmaillottés de parchemin.

Ne craignez pas, sublimes tomes,
Que je porte sur vous la main,
Vous, plus nombreux que les atomes
De la poussière du chemin !

O foule épaisse qu'on admire !
Moi, devant vous, peuple effrayant,
Je passe, et ne saurais médire

De ce calife d'Orient
Qui trouva plus expédient
De vous brûler que de vous lire !

XXII

POUR ET CONTRE

Oui, le livre! le livre! il éclaire le monde,
Il est l'autre soleil du pâle genre humain.
Écrit sur papyrus, écrit sur parchemin,
Il affranchit l'esprit de l'ignorance immonde.

C'est le mal qu'il renverse et c'est le bien qu'il fonde;
Il apprend par hier ce que sera demain.
Dans sa carrière obscure et cependant féconde,
L'humanité s'avance, un volume à la main.

Oui, le livre, le livre, il assure l'empire
De tous les droits sacrés niés par les Tarquins.
Il soustrait l'indigent au joug des publicains.

C'est bien là mon avis. — S'il faut pourtant tout dire,
Je sais bien des savants qui sont de purs coquins,
Et de fort braves gens qui ne savent pas lire!

XXIII

RÉSIGNATION

Pour s'égayer un peu le soir,
Mon voisin lance des fusées,
Dont les baguettes épuisées
Sur mon jardin viennent pleuvoir.

Quand je sors le matin pour voir
Mes fleurs brillantes de rosées,
Je trouve leurs tiges brisées
Par les javelots de bois noir.

Que faire pour venger mes roses ?
Le front chargé de plis moroses,
Je peste contre l'importun.

Cette loi pourtant est la nôtre :
Ce qui fait le plaisir de l'un
Fait souvent la peine de l'autre !

XXIV

NOS CANIMUS SURDIS

Poëte, tu te plains : « A quoi bon tant de veilles?
A quoi bon, nous dis-tu, tant de travaux perdus?
A quoi servent les sons qui charment les oreilles,
Si les plus doux accords ne sont pas entendus? »

Les traits les plus heureux, les plus fines merveilles,
Hélas! reçoivent-ils jamais les honneurs dus?
Quelques esprits à peine, inconstantes abeilles,
Visitent nos jardins qui semblent défendus!

Poëte, songe à Dieu; notre meilleur poëme
Ne vaudra jamais ceux de l'artiste suprême.
Des hommes, cependant, ils sont abandonnés.

Quand il donne un printemps au monde jeune encore,
Quand il fait un couchant, quand il fait une aurore,
A peine est-il compris de quelques raffinés!

XXV

VERTU ET GÉNIE

Tant que l'opinion, cette reine du monde,
Ne décernera pas la palme à la vertu;
A côté du talent, de lauriers revêtu,
Tant qu'elle restera tout au plus la seconde,

Rien de bon ne sera de tout ce qui se fonde.
Chaque droit consacré se verra combattu;
Et par l'homme orgueilleux, dans sa poudre inféconde,
Rien ne sera construit qui ne soit abattu.

Le talent, me dit-on, n'a qu'un prix éphémère,
La vertu seule existe et garde son relief;
Elle seule n'est pas une aride chimère.

A cela je réponds, dans un langage bref :
Qui d'entre vous, messieurs, s'il pouvait être Homère,
Aimerait mieux encor s'appeler saint Joseph?

XXVI

LE MONDE NOCTURNE.

Il est un monde obscur qui se lève le soir,
Un monde de hasards, de festins, d'aventures,
De cartes et de dés, d'amours et d'impostures,
Qui commence au grenier, qui finit au trottoir.

Il est éblouissant, il est hideux à voir;
Sur le pavé qui tremble il roule ses voitures;
Il sait tous les plaisirs et toutes les tortures,
Il sait que l'espérance est sœur du désespoir.

A distance il attire, il est comme un mirage.
Au sortir de l'école, ivre du premier âge,
Bachelier, n'y va pas, résiste à ton essor.

Et toi, femme, pâlis devant la voie ardente;
Fuis, car ce paradis a, sur sa porte d'or,
La même inscription que l'Enfer du vieux Dante!

XXVII

RELIQUES

Avec des éclats de trompette folle,
Chez le commissaire on vendait, hier,
Ce qui reste, hélas! de la Cabriole,
C'est-à-dire un peu de son mobilier.

A ces ventes-là le beau monde vole.
On paye à prix fou, pour en être fier,
Un petit tableau de la pire école,
Un vieux bas de soie, un méchant soulier.

Le vicomte Job et le duc Valère
Se sont disputé, d'un zèle têtu,
Le dernier chiffon, une jarretière!

Après un combat longtemps combattu,
Job en a donné cent louis. — Vertu,
Qu'aurait-il donné de ta robe entière?

XXVIII

COMMENT CELA FINIT

On l'éclabousse, on la coudoie.
Son balai de ronce à la main,
Elle est là, femme qui nettoie
La fange épaisse du chemin.

Elle a pourtant connu la joie,
Les délires du cœur humain,
Les fleurs et l'or qu'on vous envoie
Pour une nuit sans lendemain.

Jaune et les tempes amaigries,
La voilà maintenant au bout,
Pâle ruine encor debout,

Qui regarde, avec rêveries,
Un bouquet de roses flétries
Que le ruisseau porte à l'égout !

XXIX

THÉATRE

Terribles ou gais, farouches ou drôles,
Tous les animaux de cet univers
Se sont partagé les différents rôles
Du drame terrestre aux actes divers.

Le lion, le tigre et l'ours blanc des pôles
Représentent bien les princes pervers :
Ils ont le manteau royal aux épaules
Et n'en sont pas moins sujets aux revers.

Après les acteurs de la tragédie,
On voit venir ceux de la comédie,
Singes, perroquets, écureuils jongleurs.

Tout l'art dramatique enfin se consomme,
Tout se réunit, le rire et les pleurs,
Chez cet histrion qui s'appelle l'homme !

XXX

A UN LÉZARD GRIS

Pourquoi partir ainsi comme un trait qu'on décoche?
Pauvre animal peureux, ne crains aucun danger :
Ce passant que tu fuis, au bruit de son approche,
N'est pas un ennemi, pas même un étranger.

Il tremble comme toi lorsque l'hiver est proche,
Comme toi par un somme il voudrait l'abréger;
Il aime comme toi le midi sur la roche :
Reviens, la place est bonne et peut se partager.

A l'abri de ce mur, sous ces touffes de lierre,
Reprends à mon côté ta place familière;
Nous dormirons ensemble à ce tiède soleil :

Et l'astre, dans sa gloire et son indifférence,
De l'homme et du lézard chauffera le sommeil,
Sans faire entre eux de différence!

XXXI

L'ARA

D'azur, de jaune et d'écarlate,
Il s'est fait un beau vêtement.
Regardez : le sournois se flatte
D'attirer votre étonnement.

Il tient une noix dans sa patte,
Il la grignote à tout moment ;
Puis sous les plumes il se gratte
Et s'épluche amoureusement.

Rare oiseau, j'aime ta grimace.
Caton lui-même, quand il passe,
S'arrête un instant pour te voir ;

Et, dans le cercle qui t'admire,
Ton regard fin semble lui dire :
« Ferais-tu mieux sur mon perchoir ? »

XXXII

L'AIEUL

Nouant sa queue à la ficelle
Qui pend à deux mâts assortis,
Il vogue dans l'air, sans nacelle,
Aux yeux des grands et des petits.

Puis il dévore sans vaisselle
Ce qu'on jette à ses appétits;
Puis il se gratte sous l'aisselle,
Devant les gamins divertis.

Triste animal dont l'homme joue,
Fais ta grimace, enfle ta joue,
Montre-nous bien tes tics nerveux.

Je ne saurais, âme offensée,
Me résigner à la pensée
De n'être qu'un de tes neveux!

XXXIII

UNE PREUVE

O Christ! les yeux tournés vers la céleste voûte,
Je demande un rayon qui descende de toi.
Je ne suis pas de ceux dont l'angoisse du doute
N'a jamais altéré l'inaltérable foi.

La voix du siècle est forte, et parfois je l'écoute.
Est-il une lumière, une infaillible loi?
Et trop souvent, hélas! — oh! prends pitié de moi! —
Je vais comme l'aveugle indécis dans sa route.

Mais une preuve alors éclate à mes regards :
Femmes au chaste front, jeunes gens, doux vieillards,
Je vois que les cœurs purs sont partout ceux qui t'aiment.

Je vois, sous ces deux bras que tu tendis sur nous,
Que les plus vertueux sont encore à genoux,
Et que les scélérats sont ceux qui te blasphèment!

XXXIV

LA HAINE

Tu nous apportas le flambeau des âmes ;
Tu nommas le Père et tu le fis voir.
Tu rendis l'honneur et la grâce aux femmes;
Aux déshérités tu rendis l'espoir.

Tu vins éclairer de tes vives flammes
Chaque droit du peuple et chaque devoir.
Des rois oppresseurs, des tyrans infâmes,
Tu vins ébranler l'antique pouvoir.

Tu fus la rançon et la délivrance,
Le rêve enchanté de toute souffrance,
La première joie et le dernier bien.

C'est pourquoi, Seigneur, vertu souveraine,
Dans ce triste monde, il n'existe rien
Que nous haïssions d'une telle haine !

XXXV

LES FRUITS DE L'ARBRE

Vos disciples, Seigneur! s'en allaient par les routes,
Distribuant la grâce à tout le genre humain.
Ils allaient secourant, bénissant en chemin
Les corps pleins de misère et les cœurs pleins de doutes.

Ils ouvraient des abris, des retraites à toutes
Les souffrances du Juif, du Grec ou du Romain ;
Et, sur le pauvre peuple, ils élevaient des voûtes
Où le temps jusqu'ici n'osa porter la main.

Voici que les enfants des nouvelles doctrines
Ont fait d'autres travaux que le monde peut voir :
Ils ont mis sous nos murs les flammes et les mines.

A Paris, c'est par eux que maintenant, le soir,
Au-dessus des palais le ciel semble plus noir,
Car on ne le voit plus qu'à travers des ruines!

XXXVI

LE LENDEMAIN DU PARTAGE

Gracchus a promulgué ses lois égalitaires.
C'est fini : le niveau sur tous vient de passer.
On a fait entre tous le partage des terres,
Une motte à chacun qu'il doit ensemencer.

Il n'est plus d'avocats, il n'est plus de notaires.
Messieurs les tapissiers n'ont plus à tapisser ;
Messieurs les serruriers, encor moins nécessaires,
N'ont plus rien à fermer, rien à cadenasser.

Il faut vivre pourtant, c'est la loi la plus vraie ;
Il faut creuser le sol d'une première raie.
Je cherche une charrue et même du fumier ;

Ma casquette à la main, mendiant maigre et jaune,
Je demande une avance à mon ancien fermier,
Et mon ancien fermier me demande l'aumône !

III

PORTRAITS ET CARACTÈRES

PORTRAITS ET CARACTÈRES

I

LE PHILOSOPHE

Abordons ce vieillard, c'est un sublime esprit,
Il nous expliquera le mystère des âges;
Aucun n'a plus que lui fréquenté les vieux sages,
Et mieux que ce docteur pas un ne les comprit.

Pythagore et Bouddha sont pour lui sans nuages;
Il sait le grec, l'hébreu, l'allemand, le sanscrit;
De Locke et de Leibnitz il cite des passages,
Et parle abondamment, comme un père conscrit.

Il résume, en un mot, la sagesse suprême;
Mais tout son prix n'est pas dans ce vaste savoir;
Des grâces sont en lui, qu'il estime et qu'il aime :

Lorsque, dans les salons, il rencontre un miroir,
Il s'arrête et sourit, satisfait de s'y voir;
C'est le mot de Platon : « Se connaître soi-même ! »

II

L'HERBE TENDRE

Connaissez-vous Syrus ? On vante sa sagesse.
Fuyant la grande ville et ses folles rumeurs,
Il habite un faubourg, et travaille sans cesse
A des livres qu'il porte ensuite aux imprimeurs.

Volontiers écrivant contre cette jeunesse
Qui n'a plus désormais ni réserve ni mœurs,
Il vit d'herbe et de fruits, et sa seule faiblesse,
Quand revient le printemps, est d'aimer les primeurs.

Lise apporte le linge une fois par semaine.
Solitaire, il connaît le jour qui la ramène :
Elle a l'oreille rose, elle a le nez au vent.

Il ne lui déplaît pas de la voir, de l'entendre,
Et tout cela finit, un jour, par un savant
Qui fait ce que fit l'âne auprès de l'herbe tendre !

III

CE QUE L'UN DIT DE L'AUTRE

Avec sa longue taille et sa pâleur funeste,
L'avez-vous jamais vu dans l'ombre d'un salon?
De peur d'user sa manche, il ne fait pas un geste,
Et marche à pas légers, ménageant le talon.

Quand il dîne chez lui, le repas n'est pas long ;
Tout plat qui coûte cher lui paraît indigeste.
Il croit n'être pourtant que sobre et que modeste,
Et que Lycurgue, enfin, valait mieux que Solon.

D'ailleurs, fort irrité contre le siècle impie,
Qui manque de tendresse et de philanthropie,
Et laisse à tous les coins les hommes mendier.

Tel est succinctement le portrait sans le cadre.
A l'angle de sa rue, il me disait hier :
« Voici Grandet qui vient.. vous savez? c'est un ladre! »

IV

GIROUETTE

La matinée est belle et ce rayon m'invite.
Convient-il de sortir ou de rester chez soi?
La chambre a des ennuis qu'en sortant on évite.
Je mettrai l'habit vert; non, l'habit bleu de roi.

Si je restais pourtant? Si je lisais Tacite
Ou Florian? Boccace est plus drôle, ma foi!
Le voici, je le prends; eh bien! non, je le quitte.
Je sortirai; voyons, ami, décide-toi.

Irai-je chez Sabine ou bien chez Isabelle?
L'une a le pied mignon, l'autre a la main plus belle.
Bon! voilà que le ciel se voile, ce matin.

Non, ce n'est qu'un brouillard que le soleil essuie.
Dois-je prendre ma canne ou bien mon parapluie?
Au diable soit le temps! il est trop incertain!

V

LES SAISONS

J'aime cette comtesse, autrefois rose et blonde,
Mais gardant du passé plus d'un bon souvenir.
Elle est toujours courante, elle est franche, elle est ronde,
Et l'on rit volontiers rien qu'à la voir venir.

Il s'agit aujourd'hui de ce bal du grand monde
Où la foule masquée aura peine à tenir;
Voici la question générale et profonde :
« Quel costume prendrai-je et comment le garnir? »

« L'Hiver, tout blanc, dit-elle, est un bon personnage. »
Ma fille le fera; ce n'est pas de son âge,
Mais on a quelquefois un caprice à vingt ans.

« On porte un petit feu dans ses doigts grelottants;
On a le nez rougi, le front dans un nuage;
Ma fille fera donc l'Hiver... moi, le Printemps! »

VI

HYPOCONDRIE

Ne lui demandez pas ce qu'il fait dans cette ombre :
Il s'ennuyait hier, il s'ennuie aujourd'hui.
Ce personnage-là, mystérieux et sombre,
Est comme un pistolet fermé dans son étui.

De vos hôtes heureux voulant grossir le nombre,
N'allez pas, mon ami, vous adresser à lui.
Il est le taciturne, il est le spectre et l'ombre
Qui sur votre gaîté jetterait son ennui.

Trouble-fête est son nom. S'il est de l'auditoire,
Gardez-vous de conter une amusante histoire;
Plus le mot est plaisant, plus il semble souffrir.

Devant Boccace même, il resterait maussade.
Quoi de plus? Ce jeune homme est comme une façade
Où l'on ne voit jamais de fenêtre s'ouvrir!

VII

LES HEUREUX

S'éveiller en bâillant au soleil de midi,
Rajuster au miroir une pâle figure ;
Des plaisirs de la veille encor tout alourdi,
Chiffonner le journal et sortir en voiture ;

Aller voir si le Bois est bientôt reverdi,
Poursuivre bêtement quelque déesse impure,
Et, dûment satisfait de l'amour qu'elle jure,
S'endormir chaque soir aux accords de Verdi ;

C'est ainsi que l'on vit, et, tant qu'ira le monde,
Il recommencera cette vie inféconde ;
Sans cesse il tournera dans ce cercle énervant.

Les voilà, cependant, ces voluptés suprêmes
Dont rêve l'écolier qui néglige ses thèmes,
Et dont rêve la vierge au dortoir du couvent !

VIII

TABLEAU DE FAMILLE

Voix de rossignol et sourire d'ange,
Belle à récolter de l'or en monceau,
Elle fait chez elle un hideux mélange
Du vieillard, de l'homme et du jouvenceau.

C'est un pêle-mêle, un chaos étrange.
La goule toujours se sent du ruisseau.
Malheureux captif, quand elle te mange,
Sa bouche ne fait de toi qu'un morceau !

L'autre jour encor, la douce vipère
Dans son frais boudoir remplaçait le père
Par son propre fils, charmant cavalier.

Le charmant jeune homme aujourd'hui s'esquive,
Quand, par un furtif et sombre escalier,
Vénérable et lent, son aïeul arrive.

IX

TRÈS-INSTRUITE

Elle écrit ses billets, ses lettres décevantes
D'un style ingénieux, toujours correct et clair.
Elle sait l'espagnol aussi bien que Cervantes,
Elle sait l'allemand aussi bien que Schiller.

Sur tous les arts sacrés, sur tous ceux que tu vantes,
Elle exprime un avis qui t'étonne, mon cher !
Et, naturellement, et sans en avoir l'air,
Sur toute chose elle a des notions savantes.

C'est un esprit très-large et très-compréhensif :
Elle sait la musique, elle sait la peinture,
Un peu d'astronomie, un peu d'architecture ;

Elle a tous les savoirs ; mais le plus positif,
Et celui qu'elle tient de sa propre nature,
C'est, quand vient le ramier, de le plumer tout vif !

X

DERNIÈRE LARGESSE

Madame avait la fantaisie
De rajeunir son mobilier :
Panneaux d'étoffe cramoisie,
Filets d'or pour les relier;

Argent massif, nacre choisie,
Tout est splendide ou singulier.
Un parfum de reine d'Asie
Vous accueille dans l'escalier.

Il ne manquait à cette gloire
Qu'un lit d'ébène à fleurs d'ivoire.
— Plus que cela, mon doux marquis!

La bourse est à sec, mais qu'importe?
Il a donné ce meuble exquis :
C'est le lit où sa mère est morte!

XI

CŒUR D'OR

De toutes celles que l'on prône,
C'est la plus prompte aux coups d'États.
Pourvu que l'or arrive en tas,
Elle intronise, elle détrône.

Qu'importe si les potentats,
Au sortir de sa chambre jaune,
S'en vont manger le pain d'aumône
Sur la paille d'un galetas!

D'ailleurs, si sa beauté trafique,
Elle se montre magnifique
Pour ses amants évanouis.

Parfois, elle jette une offrande
Au baron, qui prend le louis
En lui disant : « Dieu te le rende! »

XII

TRIVULCE

On dit que vous aimez Trivulce; à la bonne heure!
Vous avez là, mon cher, un ami dévoué.
Dans un petit journal quand vous êtes loué,
Son attendrissement est si vif qu'il en pleure.

L'autre soir, au théâtre où vous étiez joué :
« Il n'est pas, criait-il, une pièce meilleure! »
Il le criait encore en gagnant sa demeure,
Et voilà quinze jours qu'il en est enroué.

Ah! le digne Pylade, ah! l'ami véritable!
Il est fier de manger souvent à votre table;
De vous, plus que vous-même, il a le cœur enflé.

Vous sentez, n'est-ce pas, à quel point il vous aime?
— Oui, très-bien, je le sens; mais, si j'étais sifflé,
Je ne suis pas bien sûr qu'il ne sifflât lui-même!

XIII

LE GUÉRIDON

Où sont les jours heureux? Ah! la vie est mauvaise.
De quel rapide vol s'éloignent nos vingt ans!
Où sont les heureux jours, quand riait au printemps
Cette fleur d'Albion dans sa grâce française!

Avec tous les hasards femme toujours à l'aise,
C'est elle qui faisait la pluie et le beau temps;
Et, comme le sculpteur prend de la terre glaise,
Elle prenait un cœur dans ses doigts inconstants.

Tout le jour on courait; par les champs, par la ville,
On suivait, haletant, sa fantaisie agile;
Puis, rentrant vers le soir à son petit palais,

On voyait sur sa table, image de sa vie,
Une Bible, un vieux gant, une rose flétrie,
Un roman et des pistolets!

XIV

GUIGNON

On partait pour le bal : Madame était coiffée;
Trois gerbes de rubis ornaient ses cheveux blonds,
Magnifiques cheveux de déesse ou de fée,
Qui, tout à l'heure encor, pendaient jusqu'aux talons.

Les souliers étaient mis et la robe agrafée;
Quelle robe! un jardin semé de papillons.
Jamais reine de bal ne fut mieux attifée.
Le triomphe était sûr, l'heure sonnait, allons!

Tout à coup, elle apprend d'un serviteur qui pleure,
Elle apprend que son père est mort, frappé sur l'heure.
Désespoir! pâmoison! cris contre le destin!

Hélas! voilà qu'on rentre et qu'on se déshabille,
Et qu'on regrette bien ce père de famille,
Qui, certe, aurait pu vivre au moins jusqu'au matin!

XV

L'HÉRITAGE

Paul vient de recevoir un avis du notaire :
Une tante qui meurt l'a fait son héritier.
Lui, qui d'un pain douteux vivait encore hier,
S'éveille, ce matin, puissant propriétaire.

La baronne aux longs jours, qu'à la fin on enterre,
L'a nommé possesseur de son bien presque entier :
Il aura les forêts, les étangs et la terre,
Plus deux hôtels anciens dans le noble quartier.

Son petit frère Jean, cadet qui fait son stage,
A pourtant un moulin dans ce vaste héritage :
Quatre murs délabrés sans toit et sans ciment.

« Ce moulin, je l'aimais, pense le légataire :
J'allais là, tout enfant, jouer avec mon frère,
Et je l'aurais voulu, rien que par sentiment ! »

XVI

LES MISÉRABLES

Au rayon du couchant qui rougit la rivière,
Au murmure du soir à travers les sureaux,
Ils sont assis tous deux : l'un sur un banc de pierre,
L'autre dans un fauteuil, derrière ses vitraux.

L'un jouit dans son cœur de la nature entière,
De la fleur et du vent, du soleil et des eaux;
Il a mangé son pain donné par la fermière,
Et le peu qu'il en reste il le jette aux oiseaux.

Où s'abritera-t-il cette nuit? Il l'ignore.
Il dormira toujours fort bien jusqu'à l'aurore.
L'autre, dans son fauteuil, digère un long repas;

Il a le cerveau lourd, le regard pitoyable,
Et, voyant l'autre assis sur sa pierre, là-bas :
« Quel est, dit-il, ce pauvre diable? »

XVII

LA DESSERTE

Après le festin du satrape,
Les valets viennent, empressés,
Enlever de la vaste nappe
Les plats encore tout dressés.

Vins fameux que la glace frappe,
Doux sorbets dont on eut assez ;
Châteaux de sucre que la sape
N'a pas tout à fait renversés.

En hâte ils font tout disparaître.
Pendant ce temps-là, le vieux maître
Épie en fronçant le sourcil :

« Il n'est plus de vertu sévère,
Et je sais tel coquin, dit-il,
Capable d'achever un verre ! »

XVIII

TRANSPOSITIONS

Cheveux ras, tête nue, avec sa courte veste,
Jean poursuit tout le jour son travail régulier.
Du haut de la demeure au bas de l'escalier,
Jean, tout le jour, s'applique à son labeur modeste.

Il est respectueux de parole et de geste.
Les soirs de grande chère, au cercle familier
Il verse les grands crus tirés du vieux cellier,
Et jamais d'un flacon il n'achève le reste.

Le maître qui commande à l'honnête valet
Est vaniteux, gourmand, luxurieux et laid;
Si bien qu'en arrivant, hier, sous le portique,

Moi dont les mouvements sont parfois hasardeux,
J'ai commencé d'abord, les rencontrant tous deux,
Par saluer le domestique!

XIX

LE PRONOM POSSESSIF

Rien qu'une poche vide et qu'une bourse plate.
Il a donc épousé, par excès de raison,
Une fille très-laide, ayant une maison
Et des champs dont l'ampleur au soleil se dilate.

Dès lors, fermant le tout d'une cloison de latte,
Il dit à tout venant : « Mes arbres, mon gazon ! »
Le pronom possessif, mon, ma, mes, cela flatte.
Mon bois, mes rossignols, mon ciel, mon horizon.

L'autre jour, le digne homme, en longeant sa charmille,
Voit une blonde enfant, malicieuse fille
Qui portait à la main trois brins d'herbe flottants.

« D'où vient cela? dit-il, de mon jardin, sans doute?
— J'ai pris ces fleurs, dit-elle, au bord de la grand'route,
Et n'ai pris que cela dans tout votre printemps ! »

XX

LES YEUX DE LA MÈRE

D'où vient-il? mal peigné, les cheveux en broussailles,
Le drap de la culotte en maint endroit disjoint,
Et par ses compagnons, qui cherchent les batailles,
Meurtri de coups de pied, meurtri de coups de poing!

Ses doigts gercés et noirs semblent couverts d'écailles;
De je ne sais quel jus tout son visage est oint.
Il a frotté sa veste à toutes les murailles,
Et sa chemise pend derrière le pourpoint.

Affreux échantillon des charmes du bas âge!
A voir ces mains, ces yeux, ce nez, tout ce visage,
On voudrait tout à coup le plonger dans un bain.

Respectez, cependant, cette horrible chimère.
Tel que vous le voyez : « O mon beau Chérubin!
Viens m'embrasser, » lui dit sa mère.

XXI

UN ORPHELIN

Le père n'est pas mort : il court à ses affaires;
A tous les jeux de Bourse il exploite ses fonds.
Pour vivre avec orgueil dans les brillantes sphères,
Il faut puiser de l'or dans les calculs profonds.

La mère n'est pas morte : elle est à ses chiffons,
Elle est à son miroir, à ses folles chimères;
Sans compter deux horreurs de petits chiens griffons
Qui l'aident à passer les heures éphémères!

Oublié, délaissé, privé de tout amour,
Le maigre Chérubin, qu'on déclare incommode,
Porte ses vieux habits que Babet raccommode.

Pauvre enfant! sera-t-il plus heureux quelque jour?
Dans le cœur maternel il peut avoir son tour,
Lorsque les petits chiens ne seront plus de mode.

XXII

AMBITION PATERNELLE

« Élevez-vous, mon fils, dès le banc du collége.
Regardez ce préfet, son père fut courtier.
Ne tournez pas sans cesse en cheval de manége,
Sinon je serai là, prêt à vous châtier.

» L'étude et la science ont ce beau privilége
De ne pas nous laisser croupir dans un métier.
C'est par l'instruction qu'ici-bas tout s'abrége;
On devient, par l'esprit, maître du monde entier :

» Si vous n'en avez pas, je saurai vous confondre! »
L'enfant pleure et maigrit, et ne sait que répondre
A ce père agité de rêves triomphants.

Il meurt enfin laissant une pauvre dépouille;
Et moi, je dis au père : « Autrefois, la grenouille
Crevait par elle-même et non par ses enfants! »

XXIII

TIMON

Voilà plus de six mois que je n'ai vu personne.
Ce monde est un enfer dont je me suis tiré;
Dans mon petit recoin, sûr, verrouillé, muré,
Je n'entends d'autre bruit que l'horloge qui sonne.

J'ai dit à mes amis tout ce que je soupçonne
De leur âme sans foi, de leur esprit taré.
Cette société, dont l'air vous empoisonne,
N'est qu'un bois où je fus en passant égaré.

Je ne veux plus la voir, je ne veux plus l'entendre.
J'ai dit à Callias, mon ami le plus tendre,
Qu'il était ridicule avec son toupet noir,

Qu'il avait l'esprit terne et froid comme la pluie...
Conçoit-on que ce gueux, les jours où je m'ennuie,
Ne vienne presque plus me voir?

XXIV

COLONEL EN RETRAITE

Qu'on ne lui parle plus de course à la frontière !
Cuirassé de flanelle et coiffé de coton,
Il passe désormais la matinée entière
A prévoir le dîner que fera Jeanneton.

Goutteux, cassé, fourbu, tombé sur la litière,
Il accuse le train des choses : où va-t-on?
Les enfants de sa sœur, sa future héritière,
Sont tous des jeunes gens, dit-il, de mauvais ton.

Et, cependant, ce fut un cœur vaillant et tendre.
Jadis, pour une fleur, pour quelques blonds cheveux,
Amadis de ruelle, on l'aurait vu se fendre.

Maintenant, il veut vivre, il n'a plus d'autres vœux,
Et, si la mort approche, il songe à ses neveux
Qu'elle ferait bien mieux de prendre !

IV

CHOSES DU PASSÉ

CHOSES DU PASSÉ

I

LE PAYS DU TENDRE

J'ai voulu te revoir, terre aux douces chimères,
Où tant de belles nuits suivaient de si beaux jours,
Où nos aïeux, jadis, courtisant nos grand'mères,
Frôlaient de leurs jabots les paniers de velours.

J'ai voulu te revoir, fleuve aux eaux éphémères,
Dont tant de pleurs charmants avaient grossi le cours,
Toi qui, sous un ciel bleu, mirais dans tes eaux claires
Mille bourgs enchantés nommés par les amours.

La désolation a passé sur tes rives :
Petits soins, Doux aveux, Tendresses attentives,
Ne sont plus désormais que des toits démolis.

Les saules de tes bords pleurent tous ces ravages,
Et tu ne roules plus, le long de tes rivages,
Que de méchants billets de banque tout salis !

II

SUR LES TOITS

Chaque jour, sur les toits, dès l'aurore riante,
Je ne sais quel artiste au loin sonne du cor.
Il jette aux alentours un air sans variante,
Et, dès qu'il l'a fini, le recommence encor.

Je l'aime, cependant, cet instrument discord,
Jouant ce vieux refrain, que je crois d'Euryante;
A son premier soupir, ma pensée ondoyante
Se réveille et compose un fantasque décor :

Je vois dans une plaine, à travers la bruyère,
Courir des cavaliers en toque de velours;
Ils poursuivent le cerf qui passe la rivière.

Hommes et femmes vont, ils galopent toujours,
Et, retournant la tête, ils raillent les amours
D'un couple au front penché qui demeure en arrière.

III

JEANNE D'ARC

Non, rien n'obscurcira ta pure renommée.
En vain le temps chez nous atteint toute grandeur;
Il respecte la tienne, et ta figure aimée
Jusqu'aux derniers soleils gardera sa splendeur.

Soldat par le courage, enfant par la candeur,
Tu restes parmi nous l'idole de l'armée,
Et, l'autre jour encore, au retour de Crimée,
Nos soldats en passant te saluaient en chœur.

Au milieu d'Orléans fidèle à ton image,
Leurs drapeaux devant toi s'inclinaient en hommage;
Les trompettes fêtaient l'emblème souverain.

Ah! dans un tel moment, il me semble, ô guerrière!
Que l'on aurait dû voir s'agiter ta paupière
Et rouler sur ta joue une larme d'airain!

IV

LA VIEILLE ORTHOGRAPHE

Tout s'en va, mes amis : la foi, l'antique foi,
L'honnêteté première et la vieille droiture,
L'amour et le respect que l'on vouait au roi,
Le menuet, la valse et même l'écriture.

L'orthographe, jadis, valait une peinture :
Représenter aux yeux, telle en était la loi.
Une lettre peignant l'objet d'après nature,
L'objet, ami lecteur, se dressait devant toi.

L'*y* dans le mot *lys* en doublait le prestige ;
C'est la fleur elle-même et le bout de sa tige.
L'*h* dans le mot *thrône* était un vrai fauteuil.

Depuis qu'on écrit *lis* la fleur semble fanée ;
Et le trône vacant ne dit plus rien à l'œil,
Depuis que l'*h* est condamnée !

V

PETITES BOUCHES

Les femmes qu'on aimait vers l'an dix-huit cent trente
Ne connurent jamais l'attrait des longs repas.
Ces abeilles d'avril, sur la terre odorante,
Passaient de fleur en fleur et ne s'y posaient pas.

La race est, aujourd'hui, gloutonne et dévorante.
Je les vois se jeter sur les mets les plus gras,
Écouter ce qu'on dit d'une âme indifférente,
Manger à pleine bouche et boire à tour de bras.

L'appétit féminin fait vraiment des merveilles :
Après tous les gibiers viennent tous les gâteaux;
On ne manque au passage aucune des corbeilles.

On a les goûts pillards et les instincts brutaux;
Vous diriez de jolis et charmants louveteaux.
Moi, qui suis du vieux temps, j'aimais mieux les abeilles!

VI

A WERTHER

Quand j'étais jouvenceau, c'est-à-dire imbécile,
Je me suis enivré longtemps de tes douleurs.
C'était la mode alors, on pleurait de tes pleurs;
On portait un habit étroit et difficile.

Ton livre sous le bras, je sortais de la ville,
J'allais furtivement me blottir dans les fleurs;
Et j'aurais fait sauter ma cervelle inutile,
Si j'avais eu sur moi des pistolets meilleurs.

Je regrette aujourd'hui ces larmes idiotes;
Je n'ai plus désormais, guéri de mes travers,
D'autre poudre aux cheveux que celle des hivers;

Et je ris en songeant que, pour plaire aux Charlottes,
Vers l'aube de ce siècle, on portait des culottes,
Avec des bottes à revers!

VII

GLORIA MERETRIX

Caprices de la gloire, iniquité suprême!
Tel qui meurt en héros, pour quelque droit sacré,
Dans un tombeau sans nom dort sous la lune blême,
Du temps et de la foule à jamais ignoré.

Tel autre, qui n'eut rien des vertus que l'on aime,
Aventureux passant dans la gloire égaré,
Cueille un de ces lauriers qu'au hasard le vent sème,
Et laisse un souvenir sans cesse redoré.

O soldats, ô martyrs, légion magnanime,
Quand je vous vois dormir sous la terre anonyme,
Lorsque le plus vaillant tombe à l'oubli mortel,

Dans la voix de Clio, je m'indigne d'entendre
Le nom d'un cuisinier, le nom de ce Vatel,
Mort pour quatre esturgeons qui s'étaient fait attendre!

VIII

ORAISON FUNÈBRE

Que n'avait-il pas fait? Aux pieds de cette femme,
Il avait avili sa vieille majesté.
Des plis de son drapeau, des plis de l'oriflamme,
Il avait habillé cette impure beauté.

« O Louis! » disait-elle; il répondait : « Madame,
Voulez-vous un château? Nous l'avons acheté.
Que puis-je faire encor pour vous montrer ma flamme?
C'est plus que de l'amour, c'est de la lâcheté. »

Un jour, il entendit un bruit sous ses fenêtres.
Un convoi défilait : des enfants et des prêtres,
Leurs cires à la main, s'acheminaient chantants.

Il pleuvait, il neigeait. « Où vont ces gens d'église? »
Dit-il. On répondit : « Enterrer la marquise.
— Ah! reprit le monarque, elle n'a pas beau temps! »

IX

LES BUSTES

C'est un de ces jardins, aux ombres épaissies,
Qui des hôtels anciens enveloppent les toits;
C'est un fouillis sauvage, aux rares éclaircies,
Où l'écho parle encor des choses d'autrefois.

Il est beau de revoir, au plus riant des mois,
Ces branches que l'hiver a si longtemps noircies;
Tout renaît : les oiseaux chantent leurs fantaisies;
L'enclos abandonné redevient l'heureux bois.

Entrons, promenons-nous à travers les feuillages.
De vieux marbres sont là, bustes de divers âges :
La Vallière, Bacchus, l'aimable Pompadour.

La marquise, hier soir, peinte d'un reflet rose,
Lançait obliquement une œillade d'amour
A Tibère distrait qui rêvait d'autre chose!

X

L'OLYMPE

Je viens, par passe-temps, de relire Hésiode.
Les dieux du ciel païen ne sont pas beaux chez lui :
Jupiter met à sac toute femme d'autrui ;
Qu'est-ce donc que Vénus? une fille à la mode.

Apollon, ennuyé d'un émule incommode,
L'assassine; Bacchus boit pour noyer l'ennui;
Mercure est un voleur effronté, que le Code
Au pied d'un tribunal enverrait aujourd'hui.

Ainsi, luxure, orgueil, débauche, ivrognerie,
Tous les débordements dont la terre est flétrie,
Furent divinisés sans honte et sans détours.

Le culte en ce temps-là touchait aux gémonies ;
Et cet Olympe ancien, cher à tous les génies,
Serait le bagne de nos jours!

XI

LA MAJOR

(ANCIENNE CATHÉDRALE DE MARSEILLE)

J'ai vu, sous le marteau, tomber ma vieille église,
Et des pleurs de tristesse ont coulé de mes yeux;
J'ai vu la cathédrale, au bord des mers assise,
Joncher de ses débris la plage des aïeux.

Elle était pourtant belle avec son humble frise,
Et ses cloîtres obscurs, et ses autels si vieux!
Et, quand son *Angelus* chantait avec la brise,
La voix de son clocher semblait venir des cieux.

Jadis, je m'en souviens, pour Noël et pour Pâques,
Tout un peuple affluait sous les arceaux opaques:
L'orgue entonnait son chant profond et solennel:

Superbe, il répandait ses clameurs triomphales;
Puis il faisait silence, et, dans les intervalles,
La mer continuait le cantique éternel!

XII

A MON AIEULE

Seul désormais, le soir, au foyer domestique,
Tandis que le vent pleure au fond du corridor,
Souvent je songe à vous, ô mon aïeule antique!
Et je vous redemande aux ombres de la mort.

Avec un cher accent d'origine exotique,
Dans votre vieux fauteuil vous devisez encor;
Je vous revois portant le voile asiatique,
La veste de velours et la calotte d'or.

Femme aux yeux noirs, que Smyrne à son soleil vit naître,
Grâce à vos longs récits, enfant, je pus connaître
La nature, les mœurs, les arts de l'Orient.

Vous me parliez d'Homère, ô tendre Smyrniote !
Et moi, sur vos genoux, écolier souriant,
J'avais déjà l'amour de ce compatriote!

XIII

ANDANTE

DE LA SYMPHONIE EN LA.

Au son d'une musique étrangement plaintive,
Je les voyais flotter dans un vague lointain ;
Je les voyais danser sur une sombre rive,
Tous ces morts qu'emporta le souffle d'un matin :

Hégésippe Moreau, Musset, tendre et hautain,
Malibran, que brûla son âme trop active,
Et Gérard de Nerval, esprit de sensitive,
Et tous ceux que moissonne un précoce destin.

Sous une lyre en pleurs qui marquait la cadence,
Ils formaient les anneaux d'une funèbre danse ;
Fantômes, ils passaient autour de leurs autels.

Et moi, sur le rivage, attardé dans la vie,
Je les suivais de l'œil et leur portais envie,
Car les plus jeunes morts sont les plus immortels !

XIV

A RENÉ

Où donc es-tu, René, larmoyant personnage,
De mon triste printemps pâle contemporain?
Toi qui, de notre siècle attristant le jeune âge,
Consumas tous les cœurs de ton vague chagrin!

Tu passais, tu rêvais, solitaire et sauvage;
Tu blasphémais le jour quand il était serein,
Et, des lacs et des mers fréquentant le rivage,
A leur gémissement tu mêlais ton refrain.

Où donc es-tu, rêveur que j'ai vu disparaître?
Tu serais bien changé, si tu pouvais renaître :
D'autres soins désormais t'agiteraient le sang.

Dans ton vieil agenda, poétique jeune homme,
Pour inscrire aujourd'hui le cours du trois pour cent,
Sur un rêve effacé tu passerais la gomme!

XV

AU DIVIN PÉTRARQUE

En passant, l'autre jour, au pays de Vaucluse,
Je songeais, à travers la lavande et le thym,
A toi, Pétrarque, à toi, savant Bénédictin,
Plein d'amoureuse flamme et de science infuse.

On dit que la beauté qui, trente ans, fut ta muse,
Accueillit d'un regard toujours sec et hautain
Les sonnets que ta verve, éloquente et confuse,
Au pied de son autel semait chaque matin.

Tu n'étais, après tout, qu'un illustre chanoine,
Tenté comme le fut autrefois saint Antoine,
Et, naturellement, tu perdis ton latin.

A quoi sert le bien dire et tous les dons de l'âme?
Un petit lansquenet, en quête de butin,
Eût peut-être obtenu beaucoup plus de la dame.

XVI

SYLVACANNE

Un vent frémit dans les roseaux.
L'aurore perce le nuage ;
De l'abbaye, au bord des eaux,
Elle blanchit la nef sauvage.

Le temps a fait plus d'un ravage
Sur les piliers, dans les arceaux ;
Il a jeté des nids d'oiseaux
Sur les décombres d'un autre âge.

O vieux cloître silencieux,
Tu ne berces plus dans les cieux
Tes belles cloches argentines !

Tes moines dorment leur sommeil ;
Mais les oiseaux ont un réveil,
Et chanteront toujours matines !

XVII

L'ABREUVOIR

Chasseur aiguillonné par la chanson des cailles,
Sur ce plateau désert, toi qui les viens chercher,
Vois-tu ces lits étroits creusés dans le rocher?
Ces trous ont vu, jadis, de nobles funérailles.

C'est ici qu'ont dormi, tombés dans les batailles,
Plus d'un baron superbe et d'un vaillant archer.
La longueur des tombeaux mesure encor les tailles
Des chevaliers géants qui vinrent s'y coucher.

Puis les jours ont passé, piétinant sur la gloire;
Le temps a fait son œuvre au chevet des héros,
Il a mis en poussière et l'armure et les os;

Et voilà que la fosse, aujourd'hui sans mémoire,
N'est plus qu'un abreuvoir où le ciel met ses eaux,
Afin que l'hirondelle au printemps vienne y boire!

XVIII

CHATEAU ABANDONNÉ

On entre, et sous la voûte on a froid dès le seuil :
Ces vastes murs sont pleins d'un étrange mystère ;
Les ombres du passé, dans un silence austère,
Habitent la demeure et vous y font accueil.

De grands portraits d'aïeux, peints dans leur vieil orgueil,
Sont là, gardiens pensifs du donjon solitaire :
Et, quand vous traversez la salle héréditaire,
Immobile assemblée, ils vous suivent de l'œil.

J'ai passé tout un jour dans cette morne enceinte ;
Triste, et sentant parfois comme une sourde crainte,
Je m'y suis pas à pas égaré lentement.

Le silence y parlait avec ses lèvres closes,
Et je prêtais l'oreille à ce chuchotement
Qui me disait tout bas : « Songe au néant des choses ! »

XIX

LE BAIN DE LA MARQUISE

Dans le vieux parc désert et triste, où rien ne change,
Chaque fois que je passe, à l'automne, je vois
Un bain de marbre ancien, qu'aux beaux jours d'autrefois,
Avait là, sous le chêne, une marquise étrange :

Aussi belle, a-t-on dit, mais moins chaste qu'un ange,
C'est là qu'elle venait, pendant les tièdes mois,
Se baigner, à midi, dans le calme des bois,
Et peut-être y rêver aux amours de Fontange.

Les rossignols chantaient, les bois étaient fleuris,
Le vent faisait silence, et l'onde diaphane
A l'œil d'un Actéon livrait parfois Diane.

O temps! fuite des jours! le parc tombe en débris,
Et, quand je passe au bord de ce bassin profane,
Je ne vois plus au fond que des rameaux flétris!

XX

GELÉE

Au bord de la rivière où grandit le platane,
Où le saule dans l'eau trempe ses voiles verts,
Nous nous étions aimés sous les cieux grands ouverts,
Sous l'azur de juillet, riant et diaphane.

Blanche, à ses noirs cheveux tressant quelque liane,
Qu'elle était belle à voir au fond des buissons verts!
Était-ce une Clorinde, était-ce une Diane?
N'importe, à ses genoux j'oubliais l'univers.

Lieux enchantés, gazons, rivière au bord sonore,
J'ai voulu, ce matin, y redescendre encore :
L'hiver y sévissait dans toute sa rigueur.

Il avait tout saisi, l'herbe, le roseau, l'arbre;
Et, voyant le ruisseau déjà dur comme marbre :
« Fuyons vite, ai-je dit, cela gagne le cœur! »

V

SALONS ET BOUDOIRS

SALONS ET BOUDOIRS

I

A UN LYS PENCHÉ

De ce rêve du cœur méfiez-vous, madame!
Ce n'est rien, dites-vous, rien qu'un frivole jeu.
Les jours ont des ennuis pesants pour une femme,
Et le mal n'est pas grand de les bercer un peu.

Sans nouer une chaîne et sans livrer son âme,
On peut tendre une main, murmurer un aveu.
Amitié, voilà tout. Faut-il crier au feu
Pour un de ces éclairs qui passeront sans flamme?

Et moi je vous dis : Non! veillez, c'est le moment.
L'éclair n'est pas toujours ce feu qui s'évapore;
L'étincelle grandit et fait l'embrasement.

L'amour est bientôt là, qui semblait loin encore :
Si ce n'est déjà lui, c'est son pressentiment;
Si ce n'est pas le jour, madame, c'est l'aurore!

II

A ELVIRE

Nous t'avons tous aimée, à l'âge où l'on soupire,
Ange mystérieux qu'un poëte a chanté.
Aux sons harmonieux d'une sublime lyre,
Nous avons, sous ton nom, adoré la beauté!

Nous admirions de loin ton idéal sourire
Que la lune baignait de sa chaste clarté;
Et toute jeune fille, en son premier délire,
Jalouse, t'envia ton immortalité.

Qu'étais-tu cependant, ô suave apparence?
Venais-tu de Paris, de Naple ou de Florence?
Ou n'étais-tu qu'un rêve et qu'un fantôme creux?

Qui sait? Boileau l'a dit, lui qui brûlait sans flamme :
« Pour quelque Iris en l'air, on fait le langoureux. »
Et le rêve est plus doux que ne serait la femme!

III

LA BEAUTÉ

— SUR L'ALBUM DE ** —

Elle est sur les hauteurs que visite l'aurore,
Sur les glaciers d'azur dorés par le matin;
Après un temps d'exil sur quelque bord lointain,
Elle est au ciel natal que l'on salue encore.

Je l'entends, je la vois, dans un hymne sonore,
Dans un coup de pinceau d'un maître florentin,
Dans un nom du passé que chaque siècle honore,
Dans un monument grec ou dans un vers latin.

Elle est dans une larme, elle est dans un sourire,
Elle est dans l'idéal que l'on aime à rêver,
Elle est dans la victoire, elle est dans le martyre;

Elle est partout, enfin, pour qui sait la trouver;
Mais où triomphe-t-elle?... Au moment de le dire,
Plus on est ébloui, moins on ose achever.

IV

SUR L'ALBUM DE CHÉRUBIN

Je songe quelquefois, pris de mélancolies,
Et cherchant au hasard un sujet pour mes vers,
A tout ce qui vécut déjà dans l'univers,
De femmes, de beautés, roses sitôt pâlies!

Des bergers ou des rois inspirant les folies,
Portant de l'idéal tous les types divers,
Elles ont tour à tour passé dans les prés verts,
Et la mort, à mesure, hélas! les a cueillies.

Puis un rêve tout autre, et non moins insensé,
Me montre ces beautés qui naîtront d'âge en âge,
Quand je ne serai plus qu'un nom presque effacé.

« Que faut-il, dis-je alors, regretter davantage? »
Et mon malheureux cœur entre vous se partage,
Femmes de l'avenir et femmes du passé!

V

LE LIVRE ROSE

Elle était dans son bain, feuilletant sous ses doigts
Un volume nouveau de couleur rose pâle.
Elle était dans son bain, et me lisait parfois
Une page, un fragment trouvé par intervalle.

Le bain de marbre avait de beaux reflets d'opale;
Et, dans l'eau qui mouillait les brillantes parois,
Vêtu d'un fin peignoir de gaze orientale,
Le corps se devinait, digne de l'œil des rois.

Elle me lisait donc des passages du livre,
Histoire saugrenue et difficile à suivre,
Récit traînant et froid d'un amour mutuel.

Le roman, tout à coup, plongea dans l'eau limpide;
Et ce volume alors, qui me semblait stupide,
Me parut très-spirituel!

VI

EMBALLAGE

Que vois-je? Des apprêts de départ? Trente caisses!
Les robes d'une part, de l'autre les chapeaux,
Vingt coffres de tout poids et de toutes espèces;
Et vous partez ainsi de votre pied dispos!

Y songez-vous, madame? et dans quelles tristesses
Vous allez nous plonger, nous tous, cœurs sans repos,
Nous qui, dans ce désert, n'avions d'autres liesses
Qu'un de vos longs regards, qu'un de vos courts propos!

Que deviendra le duc, qui venait, à huit heures,
Chaque soir, vous offrir ses douceurs les meilleures,
Et s'endormait parfois pour mieux rêver de vous?

Et ce pauvre Stello, qui, cinq fois par semaine,
Dînait à votre table et presque à vos genoux,
Et ne vous trouvait pas encore assez humaine!

VII

PENTHÉSILÉE

Du haut de son orgueil et du haut de sa grâce
Elle jetait le gant à messieurs les vainqueurs;
Sous son étroit corset, plus dur qu'une cuirasse,
Elle faisait partout des carnages de cœurs.

L'amour versait des flots de larmes sur sa trace,
Elle buvait gaîment ces amères liqueurs.
Pour ne pas affronter ses yeux fiers et moqueurs,
Don Juan restait dans l'ombre, ainsi que Lovelace.

Ils seront aujourd'hui bien vengés : que dit-on?
J'apprends qu'elle est aux pieds d'un bachelier imberbe,
D'un rimeur qui lui fait des vers de mirliton.

Le petit dieu malin cabriole dans l'herbe.
Au sortir des forêts, dans sa beauté superbe,
La lionne s'est prise au fil d'un hanneton!

VIII

FEMME SAVANTE

Sur l'art de la parure elle ferait un cours :
Exempte, là-dessus, d'erreur ou d'ignorance,
Elle voit une gaze et dit sa transparence,
Elle dit l'épaisseur en voyant le velours.

Elle a tous les secrets du grand art des atours;
C'est elle qui saura, mieux que pas une en France,
Ce qu'une riche étoffe ajoute d'apparence
A la réalité des plus minces contours.

Certe, avec une femme à ce point éclairée,
On disserte aisément, durant une soirée,
De fleurs et de chiffons, de nœuds, de falbalas.

Mais ne dépasse pas le rigoureux programme;
N'exige pas surtout que cette docte femme
Sache aussi, par exemple, un mot de Vaugelas!

IX

COMÉDIE

Regardez-la passer et choisir son chemin :
Son œil est doux et fier, sa voix sonore et tendre.
Quand elle dit : « Bonjour ! » c'est pour la faire entendre ;
C'est pour vous la montrer qu'elle vous tend sa main.

Partout, même à la messe, elle se fait attendre ;
Elle arrive au sermon sous un péplum romain.
Dieu ! comme elle connaît le pauvre cœur humain,
Et ce qui réussit à faire aller Clitandre !

En elle tout est jeu, l'accent et le regard ;
En elle tout est faux, les vertus et les hanches.
Cette femme au besoin eût inventé le fard.

Adieu, madame, adieu ! j'aime les âmes franches.
J'applaudirai pourtant à ces effets de l'art,
Si jamais du salon vous montez sur les planches !

X

MADEMOISELLE COTTIN

Si j'étais une blonde tête
Dans la fraîcheur de ses vingt ans,
J'irais, joyeuse, à la conquête
De tous les songes du printemps.

Ame au sourire toujours prête,
Sœur des oiseaux gais et chantants,
Je n'irais pas me mettre en quête
De la science des vieux temps.

J'ignorerais beaucoup de choses.
Auteurs et livres nébuleux
Resteraient pour moi lettres closes.

Fi d'un savoir méticuleux!
Enfin, si j'avais les yeux bleus,
Je voudrais porter des bas roses!

XI

PRECIOSA

Elle recherche en tout l'exquise rareté :
On ne sait chaque soir d'où sa robe est venue ;
Quand elle arrive au bal, dans son étrangeté,
Le turban qu'elle porte est tombé de la nue.

Chaque meuble, chez elle, est de forme inconnue ;
De princes iroquois son salon est hanté.
Le livre qu'elle lit, histoire saugrenue,
Est toujours d'un auteur qu'elle a seule inventé.

Un groupe d'assidus qu'elle charme et conseille
Déclare ses propos uniques et sans prix ;
Dès qu'elle dit un mot, tous vont criant merveille !

J'interrogeais un soir quelqu'un des plus épris :
« Tais-toi, me répondit le bonhomme à l'oreille,
Il est de mauvais goût de n'avoir pas compris. »

XII

ARSINOÉ

Elle vient de courir de salons en salons,
De salons en salons elle vient de médire.
Que faire? Il faut passer le temps, les jours sont longs,
Et comment les charmer, sinon par la satire?

Tout en pirouettant sur ses petits talons,
Tout en distribuant sa grâce et son sourire,
Elle a dit de ces mots que les plus noirs félons,
Même pour la vengeance, hésiteraient à dire.

Sur ses pas, maintenant, trahison, désespoir,
Querelle, inimitié, tous les poisons de l'âme
Vont germer, vont fleurir comme une ivraie infâme.

Dans son trou ténébreux quand le loup rentre au soir,
Il a fait moins de mal que cette blonde femme
Qui défait sa coiffure et rit à son miroir!

XIII

BILLET DOUX DE SCARAMOUCHE

Tu n'as pas les yeux d'un bleu sans mélange,
Ils sont, au grand jour, d'un gris incertain.
Tes mains ne sont pas dignes de louange,
Et ta brune peau n'est pas de satin.

Disons-le tout bas : tu n'es pas un ange
Dont on rêvera du soir au matin.
Je trouve pourtant une grâce étrange
Dans ton œil sauvage et ton air mutin.

Tout à fait séduit, si jamais je t'aime,
Vénus, à mes yeux, Vénus elle-même
Ne brillerait pas d'un plus vif attrait;

Et tu régneras sur mon cœur modeste
Beaucoup plus longtemps qu'elle ne ferait,
Car la beauté passe et la laideur reste!

XIV

LA RHÉTORIQUE

Damis vient de sortir. Soupirant exemplaire,
Dans le salon d'Elvire il revient chaque jour,
Sans trouver une fois dans son vocabulaire
Le moindre substantif qui traduise l'amour.

Damis vient de sortir, voici le beau Valère ;
Dans le salon d'Elvire il pénètre à son tour,
Et trouve tout d'abord, sans peine et sans détour,
Les mots et les regards appris dans l'art de plaire.

Il est flatteur et tendre, il est vif et pressant,
Il n'a pas du tout l'air d'un jeune homme innocent,
Il met bien sa cravate, encor mieux son sourire.

Entre les deux rivaux, auquel se donne Elvire?
A Valère. Il n'a pas une étincelle au sang
Mais ce que sent Damis, Valère sait le dire!

XV

L'ENNUI NAQUIT UN JOUR...

Les amis tour à tour déteignent sur la dame;
Elle emprunte à chacun ses familiers discours.
D'un lyrique, d'abord, ayant eu les amours,
Au plus haut de l'azur elle berça son âme.

Puis ce fut un ténor qui prit le haut du cours;
Alors, en *fa dièse* elle chanta sa gamme.
Puis un marin; alors, au roulis de la lame,
Elle fit, chaque soir, un voyage au long cours.

Le proverbe dit vrai : « Souvent femme varie. »
Maintenant, écoutez : elle reçoit le ton
D'un jeune lieutenant pris dans l'infanterie.

Aucun ménagement pour le qu'en dira-t-on;
Et le soir, à dîner, sa vive causerie
A des petillements de feux de peloton.

XVI

FAUTE DE MIEUX

Paul, c'est le nom de Paul qui revient sur sa lèvre.
Paul est son idéal, celui qu'elle rêvait...
Elle le voit passer jour et nuit dans sa fièvre,
Le jour, de son balcon, la nuit, de son chevet.

Auprès de lui, tout autre a l'air stupide ou mièvre.
Nul n'a l'air si vainqueur sous l'habit qu'il revêt.
De tout plaisir mondain, jalouse, elle se sèvre :
Le bal serait désert si Paul ne s'y trouvait.

A quoi donc pense Paul? Paul, jeune auteur illustre.
Est tout à ses travaux, tandis que certain rustre,
Pierre, vient à sa place, indigne remplaçant!

Un soir, le paysage est doux à la paupière;
Pierre est assis près d'elle, il parle de l'absent...
Alors, songeant à Paul, elle se donne à Pierre!

XVII

IRIS

Quand elle allait au bal, autrefois, blond visage,
Quand elle éblouissait autrefois tout Paris,
Sur son cou, sur ses bras, sur son jeune corsage,
Elle jetait à peine un nuage de riz.

Mais les progrès de l'art arrivent avec l'âge;
Les plus savants secrets sont parfois vite appris.
N'ayant pas eu besoin d'un long apprentissage,
Elle en est maintenant au riche coloris.

Cela ne fait pas mal, surtout à la lumière,
Quand on danse au milieu des murmures flatteurs,
Quand on passe et repasse au feu des réflecteurs.

Les peintres ont ainsi leur seconde manière.
Quelquefois cependant, disent les amateurs,
On peut regretter la première!

XVIII

LE RETOUR DE LINDOR

« Oui, je veux, à vos pieds, vivre comme un esclave,
Je sens d'un pur amour tout mon être brûler.
Dois-je mourir pour vous? Vous n'avez qu'à parler,
Je cours à ce trépas et d'avance le brave.

« Du jour où je vous vis, mon cœur dans une entrave
Se sentit pris : oiseau qui ne peut plus voler.
Je souffre et je languis; regardez cet œil cave.
Hélas! quand voudrez-vous enfin me consoler? »

Lorsqu'il peut l'entraîner loin des yeux de la foule,
A la porte du bal, voilà ce qu'il roucoule.
Au piége du galant elle se prend un jour;

Elle exhale en tombant son soupir de linotte;
Et, pour prix de sa chute, il murmure au retour :
« Je la croyais plus blanche et l'espérais moins sotte! »

XIX

FEMME A LA MODE

S'il est une robe admirable, étrange,
Avec des bouillons, avec des crevés,
Et des médaillons ornés d'une frange,
Oui, sans contredit, c'est vous qui l'avez !

S'il est un chapeau qu'une fée arrange,
C'est vous, à Paris, vous qui le trouvez.
Avec cet orgueil qui perdit un ange,
Vous faites la mode ou vous la bravez.

Convient-il pourtant, convient-il de dire
Un mot du regard, un mot du sourire,
Je ne m'y sens plus aussi rassuré.

Tout cet appareil, dans le goût suprême,
Est si merveilleux, qu'à vous dire vrai
On n'a pas le temps de vous voir vous-même !

XX

A LÉANDRE

Si tu veux, promenant ta jeunesse à la ronde,
Au nombre des vainqueurs t'élever à Paris;
Si tu veux, en entrant chez les reines du monde,
Voir tous les yeux charmés et tous les cœurs épris,

Relève en double croc cette moustache blonde,
Parfume tes cheveux, peigne tes favoris,
Et, laissant le tuteur qui calcule et te gronde,
Achète des coupés et des chevaux de prix.

Sois de ceux qui, le soir, en dignes gentilshommes,
Perdent sans sourciller de respectables sommes;
Sur le terrain d'amour sois un audacieux.

A ces divers attraits, homme avide de plaire,
Si tu joins de l'esprit, ce ne sera que mieux;
Entre nous, cependant, ce n'est pas nécessaire!

VI

HISTOIRES ET CONTES

HISTOIRES ET CONTES

I

LA GUERRE

Au milieu de sa cour en fête,
Le vieux Ganther, chef inhumain,
Jurait, un soir, guerre et conquête,
Sa corne à boire dans la main.

« Par cette corne et par ma tête,
Nous nous agrandirons demain.
Pas plus qu'un empereur romain,
Justice ou droit, rien ne m'arrête! »

Le lendemain au jour naissant,
Il envahit un territoire ;
Sa fureur allait grandissant.

Puis, le soir, fêtant sa victoire,
Quand il reprit sa corne à boire,
Il la trouva pleine de sang!

II

CHEVAL À VENDRE

Un vieux cheval était à vendre,
A demi blanc, à demi noir,
Si délabré, si triste à voir,
Que nul ne songeait à le prendre.

Un pauvre jeune homme au cœur tendre
De pitié se laisse émouvoir ;
Il l'achète, et, sans plus attendre,
Veut le conduire à l'abreuvoir.

Il monte en chemin sur la bête ;
Aussitôt, relevant la tête,
Pégase, à sa forme rendu,

Au milieu de l'azur en fête
Emporte l'enfant éperdu...
Un bienfait n'est jamais perdu.

III

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Un ami voyageur, de l'Égypte arrivant,
Mit en dépôt chez moi je ne sais quelle caisse,
Objet venu de loin qu'on voyait en rêvant,
Coffre mystérieux dont chacun disait : « Qu'est-ce ? »

Mon hôte déjeuna, puis il reprit le vent ;
Il était de ceux-là qui repartent sans cesse.
Un beau jour, il mourut, en abordant en Grèce,
Et j'héritai du coffre, à titre de savant.

Je le fis donc ouvrir : c'était une momie,
Une pâle figure avec toutes ses dents,
Qui, sur du papyrus, reposait là dedans.

Elle avait pourtant l'air d'une femme endormie ;
C'est pourquoi depuis lors, avec des soins prudents,
Je la garde chez moi comme une vieille amie.

IV

LA BOULE DU MONDE

L'enfant tenait captif au bout d'une ficelle
Un ballon, et parfois le secouait un peu.
« Ne lâche pas le fil, sinon ton infidèle
Partira, mon ami, pour le vaste ciel bleu. »

Il lâche enfin le fil, et, comme d'un coup d'aile,
Le ballon fuit l'enfant, qui regrette son jeu.
« Hélas! il est parti pour la voûte éternelle,
Lui dit sa jeune mère, il est monté vers Dieu. »

A quelque temps de là, l'enfant, par aventure,
Entre dans une église et voit une peinture,
Religieux tableau du vieux Jules Romain.

C'était l'enfant Jésus, figure à tête blonde
Qui tient royalement une boule du monde :
« Ah ! dit l'enfant, voilà mon ballon dans sa main ! »

V

PORTRAITS D'AÏEUX

Loin des quartiers du peuple et de ses noirs repaires,
Je connais un hôtel entre cour et jardin,
Où vient de s'établir, grâce aux destins prospères,
Un jeune grand seigneur, fils de monsieur Jourdain.

Il a chevaux, laquais, qui défilent par paires,
Et son blason partout. Dieu sait de quel dédain
Il prononce le nom de tous ceux dont les pères
Ne furent pas tués sur les bords du Jourdain!

Il montre des portraits dans une galerie :
Ce sont là ses aïeux, — des preux, des conquérants,
Des pairs de Charlemagne à la barbe fleurie!

Or, soit dit entre nous, ces illustres parents
Sont ceux d'un vrai baron, atteint de pénurie,
Qui les lui prête au mois, pour quatre-vingt-dix francs!

VI

DUEL

Julio dit un jour à Carlo qui l'accoste :
« Quel est votre poëte, à vous, brave marquis?
— L'Arioste, dit l'autre. — Ah! fi de l'Arioste!
Le Tasse est, à mon sens, mille fois plus exquis.

» — Non, le grand Arioste a des droits mieux acquis.
— Lui? c'est un animal, dit la voix qui riposte.
— Un animal, vous-même! — Allez au diable en poste!
— Ce mot-là veut du sang. — Courons dans le maquis! »

Là-dessus, on se livre au grand jeu de l'épée.
Le chevalier du Tasse a l'artère coupée.
« Pardon! lui dit Carlo, vous l'avez bien voulu.

» — J'en conviens, fait tout bas Julio qui soupire.
Tasso me coûte cher. Au moment où j'expire,
Que n'ai-je la douceur, au moins, de l'avoir lu! »

VII

PAROLE ÉPISCOPALE

Il est un bon curé, d'origine flamande,
Qu'on rencontre priant le long des verts sentiers.
Homme naïf et droit, qui, lorsqu'on le demande,
Aux noces du village assiste volontiers.

Son évêque, un matin, prompt à la réprimande,
Lui reprochait ce goût en mots assez altiers :
« Cela sent, disait-il, une bouche gourmande,
Et c'est bon, tout au plus, pour les petits rentiers.

» — J'en conviens, monseigneur! cependant, dit le prêtre,
Aux noces de Cana l'on vit Jésus paraître;
Il prit place parmi les convives joyeux. »

Du modeste curé telle fut la réponse.
« Oui, répliqua l'évêque, abrégeant sa semonce,
Oui, mais cela n'est pas ce qu'il a fait de mieux! »

VIII

LA QUÊTE

« Du Dieu de charité qui marche à votre tête,
Suivez, ô mes amis, suivez le saint drapeau !
A ceux qui sont sans pain, sans linge sur la peau,
Donnez ; qui donne au pauvre à Dieu lui-même prête ! »

Quand l'appel du curé fut fait à son troupeau,
Quand il eut des esprits assuré la conquête,
A son enfant de chœur il remit son chapeau,
Lui montra l'assistance et lui dit : « Fais la quête ! »

La quête du chapeau se fit, hélas ! en vain ;
Rien ne fut rapporté dans cette bourse noire,
Rien ! — L'abbé contint mal son dépit oratoire :

« Béni soit le Seigneur, notre Père divin,
Dit-il, d'avoir permis que mon chapeau revînt,
Après avoir passé par un tel auditoire ! »

IX

CLIENTÈLE

Par une sombre nuit, vers une heure avancée,
Un pauvre chien poussait un plaintif aboîment.
Le médecin du bourg, digne homme assurément,
Entendit cet appel d'une bête blessée.

Il alla vers le chien ; sa patte était cassée.
Il la raccommoda fort délicatement,
Et, par son seul bienfait l'âme récompensée,
Longtemps à l'animal donna le logement.

Enfin, le chien guéri reprit sa vie errante.
Or, un des derniers soirs de l'automne expirante,
L'homme entendit encore un aboîment piteux.

On grattait à sa porte, il descendit sur l'heure :
C'était ce même chien qui, sachant la demeure,
Venait lui présenter un confrère boiteux.

X

LE PASSE-PORT

La chose se passait vers l'an trois, en brumaire,
A Marseille. — Un garçon, déjà mûr pour l'hymen,
Venait solliciter, son bonnet à la main,
Un bout de passe-port chez le citoyen maire.

Il est interrogé d'une façon sommaire :
Où va-t-il, et pourquoi se met-il en chemin?
« A Brignoles, dit-il; c'est là que vit ma mère,
Et je vais de ce pas m'y marier demain. »

Le maire n'était pas riche en littérature.
« Brignoles! pensait-il, c'est roide à l'écriture!
Brigo, Brijo, Brino... cela vient toujours mal. »

Enfin, trouvant le mot d'accès trop difficile,
Il releva la tête et lui dit : « Imbécile!
Pourquoi ne vas-tu pas te marier au Val? »

XI

L'ORIGINAL ET LA COPIE

Le dernier mardi gras, un plaisant téméraire
Au bal de l'Opéra voulut conduire un ours.
Le fait semblait hardi, mais il faut se distraire,
Et, sans un peu d'audace, on bâillerait toujours.

Le terrible animal va donc, se laissant faire;
On le mêle aux pierrots, aux nymphes, aux amours;
Les petits débardeurs, sans le mettre en colère,
Lui grognent sous le nez et lui font mille tours.

Fatigué de sa bête, enfin l'homme la loge
Au bout du corridor, dans le coin d'une loge
Où déjà se tenait un faux ours plein d'ennui.

L'authentique et le faux passent une heure ensemble.
Le faux disait tout bas : « C'est égal, il me semble
Que je contrefais l'ours mille fois mieux que lui! »

XII

AFFINITÉS ÉLECTIVES

« J'aime la solitude. — Et moi donc, disait-elle;
J'adore le silence. — Et moi donc, disait-il.
— J'ai pour l'éclat du monde une haine mortelle.
— Que vous avez raison! — Que vous êtes gentil!

» Je ne hais pourtant pas la moire et la dentelle.
— Certes, ni moi non plus; fi du simple coutil!
— J'aime aux petits coupés les chevaux qu'on attelle;
Le théâtre. — Bravo! — L'église. — Ainsi soit-il! »

Lorsqu'ils furent d'accord sur toute chose au monde,
Dans une solitude adorable et profonde,
Ils coururent plonger leurs jeunes cœurs ardents.

Ce qui fait qu'aujourd'hui, quand on monte l'allée,
Dans cette maison douce et de jasmins voilée,
On entend tout d'abord des grincements de dents.

XIII

COMPLAISANCE

Pour complaire à sa femme, adorable poupée,
Coquette et blonde fée au caprice changeant,
L'ami Jean, homme actif, tête fort occupée,
Entreprit de gagner d'abord beaucoup d'argent.

Ensuite il fit bâtir, en homme intelligent,
Une maison de marbre avec art découpée.
Puis, autour de l'idole, opulemment nippée,
Il fit étinceler tout un luxe outrageant.

Puis il courut chercher, pour distraire cet ange,
Des artistes connus... Un surtout, pâle, étrange,
Mais beau; le plus hardi des rapins chevelus.

Puis il organisa chaque jour une fête,
Puis, un soir, en tombant, il se fendit la tête,
Puis il fut enterré... Que vouliez-vous de plus?

XIV

PROVIDENCE

Max avait une femme entre toutes fidèle,
Ange blond, couronné d'un charme souverain.
On rêvait devant elle à cet azur serein
Où le soleil d'avril ramène l'hirondelle.

A toutes ses beautés elle mêlait un grain
De cet esprit léger qui passe pour modèle.
Max, naturellement, s'occupait si peu d'elle
Que ce lys diaphane en mourut de chagrin.

Il poursuit maintenant de sa flamme enragée
Une fille au long cou, maigre, impudique, âgée,
Capable, assure-t-on, de quelque noir forfait;

Comédienne, d'ailleurs, sur un théâtre infime.
Il en sera l'époux et ce sera bien fait :
Ainsi Dieu se révèle au *Boulevard du Crime.*

XV

ORIENTALE

Un soir, à mon foyer, j'avais l'auteur d'*Elvire*.
D'une voix cadencée et d'un geste ondoyant,
Il me contait comment, sur son propre navire,
Il avait visité les peuples d'Orient.

« J'étais connu là-bas mieux que dans notre empire,
Disait-il, toujours noble et toujours souriant;
J'ai vu qu'on me lisait partout où l'on sait lire,
Et que mon humble nom est partout flamboyant.

Le jour où de Beyrouth je touchai le rivage,
Parmi quelques ballots entassés à la plage,
Je vis un musulman lisant au bord du flot.

« Que lisez-vous, au bruit de cette onde argentine?
Dis-je à ce jeune Turc penché sur son ballot.
— Parbleu, me dit le Turc, les vers de Lamartine! »

XVI

RÉHABILITATION DE LA FOURMI

Le ciel obscurci, la bise venue,
La cigale, ayant chanté tout l'été,
Alla demander quelque charité
Chez une fourmi qu'elle avait connue :

» J'ai grand faim, dit-elle, et me voilà nue... »
La fourmi n'est pas ce qu'on a conté,
Et, quoique vivant de paille menue,
Elle a dans le cœur beaucoup de bonté.

» Mangez, lui dit-elle, ouvrez mon armoire.
Je m'ennuie un peu sous la terre noire,
Dans ces trous obscurs où je vis sans feu.

« Mangez et chantez, aimable personne!
Vos chants me feront revoir le ciel bleu,
Et me rendront plus que je ne vous donne! »

XVII

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

« J'ai pitié de toi, frêle créature!
Dit un jour le chêne au souple roseau.
Pour toi, chaque brise est une aventure;
Tu ne portes pas un petit oiseau.

» — Garde ta pitié, garde ta stature!
Répondit le jonc, le prenant de haut.
Je plie au zéphyr, c'est vrai, mais je dure;
Toi, le vent te brise au premier assaut. »

Comme ce roseau parlait à ce chêne,
Quelques écoliers, lâchés dans la plaine,
Couraient à leurs jeux après la leçon.

Or, le plus petit, détaché du groupe,
Aperçoit le jonc et soudain le coupe,
Afin d'en tirer un air de chanson!

XVIII

SAGACITÉ DU CORBEAU

Perché sur son arbre, en temps de famine,
Messire corbeau tenait en son bec
Un large morceau de fromage sec
Qu'il avait volé dans une cuisine.

Le renard lui dit, en courbant l'échine :
« Agréez, seigneur, mon salamalec !
Si la voix chez vous répond à la mine,
Dieu vous dota mieux que le phénix grec. »

Tandis que renard lui rendait hommage,
Messire corbeau mangeait le fromage.
Il fit son repas et lui dit enfin :

« Monsieur le flatteur, j'aime la louange ;
Elle plaît à tous ; mais, lorsqu'on a faim,
Elle ne vaut pas le morceau qu'on mange. »

XIX

PRUDENCE DE LA GRENOUILLE

La grenouille un jour aperçut le bœuf
Qui passait par là, broutant une gerbe.
« Celui-ci, dit-elle, est plus gros qu'un œuf;
Il a dû manger des montagnes d'herbe.

» Afin d'égaler sa taille superbe,
Je n'ai qu'à m'enfler, par quelque tour neuf...
Mais si je crevais, — passez-moi ce verbe,
Je plains mon époux qui resterait veuf! »

Elle dit, prudente, et garde sa taille.
Là-dessus, on prend le bœuf, on le taille;
Pour plusieurs repas on fait des rôtis.

« Ah! dit-elle alors, restons philosophes.
Les grands sont sujets à des catastrophes
Qui ne tombent pas sur les plus petits! »

XX

LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup famélique, un loup misérable,
N'ayant que les os sous sa maigre peau,
Un jour, vit un chien de taille honorable,
Chien de maison riche et non de troupeau.

Ce chien, dont le cœur était secourable,
Lui dit : « Mon ami, tu n'es pas très-beau ;
Veux-tu prendre un peu de ventre et de râble?
Viens à la maison, là, sur le coteau.

Du matin au soir, on y fait bombance;
Les restes pour nous sont en abondance. »
Le loup alléché le suivait enfin :

» Mais ma liberté? » dit-il au confrère.
Le chien répondit : « Une belle affaire
Que la liberté de crever de faim! »

XXI

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

A dîner chez lui, le rat de la ville
Invita jadis le rat campagnard.
Venez, lui dit-il « d'une voix civile,
Vous aurez chez nous mieux qu'un peu de lard. »

Il vint en effet au repas fertile,
Et tous deux mangeaient ; il se faisait tard,
Quand survint un bruit dans la nuit tranquille,
Tout comme au festin du roi Balthazar!

Le rustique, alors, que le frisson gagne,
Dit au citadin : « Viens à la campagne,
Nous y mangerons plus en sûreté.

» — Non, retourne seul, dit l'autre, à ta ferme ;
Quiconque, ici-bas, n'a pas le cœur ferme
Est poltron aux champs comme à la cité. »

XXII

A LA FONTAINE

Tu fus la raison, tu fus le caprice,
L'interprète heureux des êtres divers.
Chien, chat, éléphant, grenouille, écrevisse,
Dans tes fabliaux tu mis l'univers.

La Muse légère était ta nourrice;
Elle t'a fourni contre les pervers
Des traits immortels. Celui-là périsse
Qui n'adore pas ta morale en vers!

Un jour de loisir, en sonnets coupables,
J'ai pourtant refait plusieurs de tes fables,
Sans me demander si j'en eus le droit.

J'ai voulu par là te prouver, grand homme,
Que dans tes leçons l'envers vaut l'endroit,
Et que tout chemin nous conduit à Rome!

VII

PROMENADES ET VOYAGES

PROMENADES ET VOYAGES

I

LE PAYS

Terre de mes aïeux, ô patrie, ô Provence!
J'ai besoin de repos, j'arrive, accueille-moi.
Après les jours d'exil, quand nous rentrons chez toi,
Tout le long du chemin notre cœur nous devance.

Du sommet des coteaux, sitôt que je te voi,
J'aspire un vent plus frais, un souffle de Jouvence;
Ton printemps radieux et toujours en avance
Apparaît et sourit dans ton ciel bleu de roi.

Oui, je retrouve ici la jeunesse de l'âme!
J'aime tes bois de pins au roulis incessant,
J'aime tes nuits d'azur, j'aime tes jours de flamme;

Sur ton rivage, enfin, près du flot caressant,
Quand je t'entends parler par la voix d'une femme,
J'aime ton doux langage... en dépit de l'accent!

II

UN ESSAIM

Volez, mes rimes, en plein ciel !
A travers champs, volez, abeilles !
Des fleurs d'avril toutes vermeilles
Tâchez de faire votre miel.

Toujours légères, sœurs pareilles,
Touchez à tout, comme Ariel ;
De la saison riche en merveilles
Goûtez le charme universel.

Allez, allez, fendez l'espace,
Volez en double tourbillon,
Sans songer au méchant qui passe ;

Et, s'il vous suit dans le sillon,
N'ayez pas peur de sa menace,
Car vous avez un aiguillon.

III

MATINÉE D'AVRIL

Azur, printemps, clartés divines;
La vie a repris son essor,
Elle répare nos ruines,
Elle prodigue son trésor.

Sur les coteaux, dans les ravines,
Tout reverdit, tout germe encor.
Où je n'ai vu que des épines,
Je ne vois plus que des fleurs d'or.

Muse, réchauffe ma cervelle !
Je sens une chanson nouvelle
Qui demande à s'épanouir.

Mais à quoi bon faire un poëme ?
Pourquoi chanter tout ce qu'on aime ?
Il est plus simple d'en jouir.

IV

FAUSSE SORTIE

Je croyais au printemps que j'avais vu renaître :
Les bois me souriaient, à moitié refleuris;
L'hirondelle passait avec de joyeux cris,
Et, de son aile amie, effleurait ma fenêtre.

Voilà que tout à coup, sous les cieux assombris,
Je vois du triste hiver le masque reparaître :
Il revient sur ses pas, il fond sous mes lambris
Qui ne s'attendaient pas au retour de ce traître.

L'hiver agit parfois comme ces visiteurs
Dont vous avez subi toutes les pesanteurs :
Ils s'en vont, à la fin; ils partent, on respire;

On goûte avec bonheur cet affranchissement.
Puis votre fâcheux rentre et vous dit brusquement :
« Pardon! j'avais encor quelque chose à vous dire. »

V

MAUVAIS EXEMPLE

Depuis quelque temps, ô Dieu créateur!
Le globe terrestre est comme en démence.
Déchaînant partout un vent destructeur,
Au milieu de juin l'hiver recommence.

A quoi sert le champ que l'on ensemence?
Le vieux fermier voit, triste spectateur,
Passer dans un jour, sur la plaine immense,
Les quatre saisons sans régulateur.

Nous brûlions hier, aujourd'hui la grêle
Au bord du sillon couche l'épi frêle;
Demain le mistral prendra ses ébats.

O Dieu! que j'invoque à travers l'orage,
Comment voulez-vous que l'homme soit sage,
Lorsque la nature, hélas! ne l'est pas?

VI

VIOLETTE

Salut! sur ma route embaumée,
Petite fleur que j'entrevois,
Toi qui t'éveilles ranimée
Au souffle d'avril, ce doux mois!

Dans les gazons partout semée,
Après les jours sombres et froids,
De ta modeste renommée
Jouis à l'ombre de ces bois.

En toi, de la vertu qu'il aime
Le monde a reconnu l'emblème,
Le symbole aimable et vivant.

Il a dit vrai : chaste et fidèle,
O fleur, tu te caches comme elle;
Mais on te trouve plus souvent!

VII

FLEURS AGRESTES

Comment te nommes-tu, petite aigrette rose
Qu'un vent de mai balance au bord de mon chemin?
Je voudrais te cueillir, et cependant je n'ose :
Tu pâlirais trop vite, une fois dans ma main.

Et toi, quel est ton nom, jolie amphore close,
Qui ne seras, je pense, ouverte que demain?
Et toi, lance d'azur, au bout de qui se pose
L'abeille! et toi, fillette aux lèvres de carmin!

Enfin, toi, dont l'odeur, quoique faible, m'enivre!
Ah! je n'ai pas besoin de chercher en un livre
Vos noms que la science a trop multipliés.

Pauvre ignorant, ma joie est encore assez douce
De vous voir fourmiller dans l'herbe et dans la mousse,
O chefs-d'œuvre de Dieu que l'homme foule aux pieds!

VIII

VACANCES

Jouissons du silence et de l'oubli des choses :
Le ciel est pur, l'air doux, les vents sont assoupis;
Et, derrière la plaine où flottent les épis,
La ville aux bruits confus cache ses toits moroses.

Au milieu du pré vert, plein de fleurettes roses,
De grands bœufs indolents sommeillent accroupis;
Ils dorment au soleil, dans de si belles poses
Qu'on est tenté de croire à leur ancêtre Apis.

Personne, dans le champ, qui fauche ou qui laboure.
Le travail et la peine ont cessé, tout est bien;
J'admire la douceur du site qui m'entoure;

J'abandonne au hasard mon rêve aérien,
Et, comme un ancien dieu, tranquille, je savoure
Cette félicité de ne penser à rien.

IX

CRÉPUSCULE

Aux lisières du bois, dans la saison nouvelle,
Nous suivions le sentier d'un pas silencieux.
C'était l'heure où la nuit, paisible et solennelle,
Sous ses voiles d'argent remonte dans les cieux.

« Que ces lieux sont charmants et que cette heure est belle!
Dis-je à mon compagnon qui marchait soucieux.
Ne l'admires-tu pas cette fête éternelle,
Ce nocturne réveil des mondes radieux?

» Préfères-tu, là-haut, voir l'aurore apparaître?
Béni soit le Seigneur, le Dieu, père d'amour,
Qui dans le sombre azur nous les rend tour à tour!

» Mais enfin, toi, rêveur, quand tu les vois renaître,
Aimes-tu mieux la nuit, aimes-tu mieux le jour?
— Je préfère, dit-il, voir Jeanne à sa fenêtre. »

X

A UNE ABSENTE

Tandis que vous errez de Florence à Venise,
Savez-vous où je suis, madame, ce matin?
Je suis chez vous : j'ai fait cette belle entreprise
De revoir vos coteaux de lavande et de thym.

Le soleil brille. Usant de la faveur permise,
J'ai franchi le portail, malgré son air hautain.
J'habite le salon, et j'écoute la brise
Qui réveille en mon cœur plus d'un écho lointain.

Chaque chose est encore où vous l'avez laissée.
Un livre est devant moi, dont la page est plissée
Au chapitre où vos yeux s'arrêtèrent un soir.

Tout s'ennuie à plaisir dans ce lieu qui vous aime;
Et je vois sur le mur votre portrait lui-même
Qui me semble fâché de ne plus vous revoir !

XI

EN MER

J'ai mal fait de partir! Notre mince navire
A peine avait quitté l'eau dormante du port,
La mer sombre a perdu son calme, et le zéphire
Du couchant tout à coup a sauté vers le nord.

J'ai mal fait de partir! De bâbord à tribord
Nous roulons; le mât plie et le foc se déchire;
Il semble à tout instant que le vaisseau chavire,
Et je ne sais pas bien si je ne suis pas mort.

A ce même moment, que faites-vous, madame?
Songez-vous à la fête, au bal qui vous réclame,
Au corsage nouveau que vous allez porter?

Devant votre miroir, je crois vous voir assise,
Étudiant l'effet qu'une mouche bien mise
Produit au coin de l'œil... Ah! j'aurais dû rester!

XII

RÊVERIE HAVANAISE

La lune illuminant leur case aux minces planches,
Les nègres, ce soir-là, dansaient sous les palmiers;
Ils dansaient près du flot, nus comme aux temps premiers,
Aux sons des instruments, guitares aux longs manches!

Le tambour animait les pas irréguliers
Des filles aux seins noirs, qui frétillaient des hanches.
Un indolent sourire éclairait leurs dents blanches
Et leurs yeux grands et doux, aux regards singuliers.

Ténébreux fils d'Adam et sombres filles d'Ève!
Je ne sais quoi de triste altérait leur gaîté :
C'était bien le plaisir, mais non la liberté.

Et la ronde passait, ainsi que dans un rêve,
Et je n'entendais plus, sur le sable argenté,
Que le soupir du flot qui retombe à la grève!

XIII

MESSIDOR

Voici l'été que Dieu renvoie !
Mets ta robe et tes brodequins.
Fuyons la ville qui poudroie
Et les banquets républicains.

Le rouge pavot qui flamboie,
Désormais, nargue les Tarquins.
Viens, prends l'ombrelle aux glands de soie ;
Remplis ta bourse de sequins.

Nous irons par la verte plaine.
Aux pauvres gens en désarroi
Tu donneras de ta main pleine.

Donne pour toi ! Donne pour moi !
On ne dit plus : « Vive le Roi ! »
Mais on dira : « Vive la Reine ! »

XIV

JARDIN SUSPENDU

Ce n'est qu'un vaste mur qui s'effrite et s'éraille ;
Noir, l'hiver, et farouche au regard du passant.
Avril vient; tout à coup l'indigente muraille
Se revêt d'un manteau de fleurs éblouissant.

Chaque fente où l'automne avait mis sa semaille
Porte pivoine et rose et jasmin renaissant.
Et, tout le long du mur qui bourgeonne et s'émaille,
L'insecte aux ailes d'or s'élève et redescend.

O rajeunissement d'un débris séculaire,
Frisson de la liane, odeur du basilic,
Dieu même dans son œuvre ici vient se complaire!

Et moi, ravi de voir un Éden sans aspic,
Je passe et je t'adore, ô Paradis à pic,
O printemps perpendiculaire!

XV

LA TOUR-D'AIGUES

Accueille ces vers au passage,
Je te les offre et te les dois,
O la Tour-d'Aigues ! cher village,
Fontaine où j'ai bu tant de fois !

J'aime ces restes d'un autre âge,
Ce vieux château, digne des rois,
Qui croule, d'étage en étage,
Au niveau de tes pauvres toits.

L'herbe a poussé, le lierre efface
Les fiers vestiges des grands jours.
Plus de tournois sur la terrasse ;

Plus de bannières sur les tours.
Les rois s'en vont, la gloire passe,
Les belles eaux coulent toujours !

XVI

A L. DE MONTIGNY

AU CHATEAU DE MIRABEAU.

Oui, j'irai te voir sur ta roche nue;
J'irai te chercher dans ta haute tour,
Toi, dont la missive est la bienvenue,
Arrivant chez moi comme un gai bonjour!

Tu perches là-haut, presque dans la nue,
Devant un pays au vaste contour;
Et quiconque grimpe à ton avenue
Voudrait ne jamais songer au retour.

Sois toujours l'ami, sois toujours le sage!
De ton gai savoir garde le flambeau.
Le ciel est d'azur, le pays est beau :

Après l'aigle vient le ramier sauvage,
Et Montigny vient après Mirabeau,
Comme le beau temps succède à l'orage!

XVII

LE CHARIOT DE THESPIS

Ils vont de hameaux en hameaux,
Jouant le soir dans chaque grange,
Faisant de Corneille un mélange
Avec monsieur Deschalumeaux.

Un char les porte, groupe étrange
De capitans et de grimauds.
Dieu sait entre eux ce qui s'échange
D'éclats de rire et de bons mots!

Devant mon seuil, fils de Thalie,
Vous ferez halte : l'art divin
Ne saurait y passer en vain.

A la jeunesse, à la folie,
Buvez un verre de vieux vin,
Et Dieu vous garde de la lie!

XVIII

L'YEUSE

Je ne repasse pas aux confins de ma terre,
Sans aimer à te voir sur le bord du chemin,
Sombre yeuse ! grand arbre auguste et solitaire,
Digne d'être planté sur l'horizon romain.

Quelquefois un berger, sa houlette à la main,
Garde son troupeau noir sous ton feuillage austère.
On s'arrêterait là, rêvant jusqu'à demain
De ce tableau paisible et voilé de mystère.

Je songe à mon Virgile, ami des chênes verts ;
Je jette au vent du soir quelques-uns de ses vers,
Je les grave au couteau sur ton écorce antique ;

Et je me dis enfin que l'endroit serait beau
Pour y dresser l'autel de la Muse rustique :
Trois pierres dont, plus tard, on ferait mon tombeau !

XIX

LES SEMEURS

Vous en souvenez-vous? du plateau qui s'incline,
Par les sentiers étroits qui m'étaient familiers,
Nous descendions, un soir que, ronde et purpurine,
La lune se levait entre les peupliers.

Non loin de nous, les gens d'une ferme voisine
Ensemençaient la plaine aux sillons réguliers;
Ils allaient, et la main « qui par les airs chemine »,
Tirant les grains du sac, les jetait par milliers.

Et nous disions : « Un jour, de ces glèbes fécondes,
Surgiront au soleil de belles tiges blondes;
L'homme en recueillera le précieux froment.

» De ces fruits de l'épi, substance douce et forte,
Le monde entier vivra... Qu'il en est autrement
Du grain que nous semons dans le vent qui l'emporte! »

XX

FONS VIÉRANE

Connais-tu cette grotte arrondie en arcade
Où le jour tamisé rit dans le clair-obscur,
Où l'on entend chanter sur la paroi du mur
Un filet d'eau qui tombe, imitant la cascade?

La mémoire s'éveille au chant de ce flot pur;
On cite un vers latin, un couplet de ballade;
On a des visions de fée ou de naïade
Mirant au clair lavoir ses prunelles d'azur.

Avançons, franchissons le seuil de la déesse;
Allons voir sa beauté, ses grands yeux fiers et doux.
Nous entrons, nous voyons une femme à genoux,

Une vieille lavant quelque jupe en détresse.
Triste réalité, comme tu ris de nous :
On rêvait une nymphe, on trouve une pauvresse!

XXI

A GRENOBLE

Je viens, sur une place où la foule circule,
Bourgeois, pâles conscrits sortis de l'hôpital,
Je viens me promener le soir, au crépuscule,
Et je passe parfois devant un piédestal.

Au milieu de la place, un géant ridicule
S'élève : corps épais, fait d'un sombre métal.
A son bâton noueux je reconnais Hercule,
Hercule au large torse, au front bas et brutal.

Aimez-vous ce dieu-là? Moi, je ne l'aime guère.
Devant cette vigueur au-dessus du vulgaire,
Je me sens écrasé par la comparaison.

Pourquoi l'a-t-on mis là, ce belluaire ignoble?
Un passant éclairé m'en donne la raison :
C'est que, probablement, il était de Grenoble!

XXII

LE CHATEAU DE BAYARD

De ton château natal j'aime à voir les murailles,
La poterne et le toit, les tours et l'escalier.
J'aime tout ce donjon, ô vaillant chevalier,
Dont la patrie en deuil mena les funérailles!

Ah! quand tu te ruais, sous ta cotte de mailles,
Dans les rangs espagnols prompts à se délier,
Qui jamais t'aurait dit, géant de nos batailles,
Que tes propres neveux voudraient t'humilier!

Précurseur des Marceau, des Kléber et des Hoche,
Tu ne prévoyais pas que tes bons Grenoblois,
Au mépris de l'honneur et de toutes les lois,

Un jour, comme un blason indigne qu'on décroche,
Insulteraient le bronze issu de tes exploits,
Et qu'ils feraient cela « sans peur et sans reproche » !

XXIII

VAL-NAVIS

C'est un riant vallon, caressé du zéphire,
Un vallon prolongé qui, sous les yeux ravis,
Affecte avec bonheur la forme d'un navire :
Les Romains pour cela l'appelaient Val-Navis.

De ce nom pittoresque et si doux à redire,
On a fait *Vaulnavets;* c'est triste, à mon avis.
Hélas! les droits chemins sont rarement suivis;
On va du bien au mal et du mauvais au pire.

Tout vieillit, se déforme et s'achève en lambeaux.
Le patois d'un canton vient, ne vous en déplaise,
Gâter vos souvenirs, vos rêves les plus beaux.

L'origine est charmante et la suite mauvaise :
Daphné tombe en Toinon, Nycias en Nicaise,
Et les cothurnes en sabots!

XXIV

MONT BLANC

Quand j'étais Adam, quand tu fus mon Ève,
C'est-à-dire au temps du premier amour,
Te souvient-il pas d'avoir vu Genève,
Et fait de son lac plusieurs fois le tour?

Nous aimions à voir le vaste Salève,
Montagne azurée au sombre contour,
Ou ce vieux mont Blanc qui là-bas s'élève,
Couronné de rose au déclin du jour.

Je voulais un soir, épris de sa cime,
En escalader la neige sublime;
Tu me répondis : « A quoi bon ce vœu?

» Quand il a gravi le pic solitaire,
L'homme est, un moment, plus loin de la terre,
Mais il n'en est pas plus voisin de Dieu! »

XXV

TONNELLES ET TUNNELS

On entrait jadis sous l'aimable voûte
Des noirs coudriers courbés en arceau,
Où le rossignol, que toute âme écoute,
Chantait à travers les fleurs du berceau.

Désormais on entre, en suivant sa route,
Dans un antre obscur, sous un noir vaisseau;
On est dans la tombe, on est dans le doute
Si la mort au bout n'a pas mis son sceau.

Changement des jours, ô fuite éternelle!
Nos pères, joyeux, avaient la tonnelle,
Où l'oiseau jetait son chant doux et clair.

Nous possédons, nous, le long tunnel sombre,
Et nous n'entendons chanter dans son ombre
Que l'affreux sifflet du chemin de fer!

XXVI

SUR LA SAONE

Le bateau, ce matin, redescendait le fleuve.
Les rivages fuyaient, éblouissants à voir.
Vous étiez sur le pont, en petit manteau noir,
Avec des airs penchés de ravissante veuve.

Les gants étaient d'un rose exquis, la robe neuve
Retombait à longs plis en négligent peignoir;
Et, le front sur la main, vous me donniez la preuve
Qu'on peut troubler les cœurs sans s'en apercevoir.

Et, tandis que le vent froissait votre dentelle,
Chacun se demandait : « Quelle est-elle? Où va-t-elle?
A-t-elle un compagnon sur le pont du bateau? »

Et moi je me disais : « Respectons ce mystère.
C'est peut-être Vénus qui passe incognito,
Et rentre ce matin de Châlon à Cythère. »

XXVII

MONT CENIS

J'ai passé tout un jour dans une horrible boîte,
Secoué, cahoté, perclus, endolori,
Regardant sur ma tête un ciel tout assombri,
Le roc noir à ma gauche et le gouffre à ma droite.

Le glacier surplombait partout la voie étroite,
La neige flagellait mon visage ahuri,
Et je n'entendais rien que le vent et le cri
Du postillon guidant la bête maladroite.

On va jusqu'à la nuit par bonds irréguliers.
On dîne enfin au bas de cette affreuse côte;
Italie, Italie, on te nomme à voix haute!

Frileux, on bat le sol avec ses deux souliers,
Et chez vous on arrive, ô dieux hospitaliers,
Volé par son cocher et pillé par son hôte!

XXVIII

LOMBARDIE

La plaine est magnifique et l'horizon recule.
Il est doux de la voir par le meilleur des mois,
Le soir d'un jour de mai, lorsque le crépuscule
Charge d'un feston d'or chaque rameau des bois.

Partout l'herbe fleurit et partout l'eau circule.
C'est divin. Ce serait le paradis, je crois,
Si, d'étape en étape, un sombre monticule
Ne dominait la plaine avec sa triste croix.

Le soir d'une bataille, après un travail rude,
C'est là que l'on vous mit, c'est là qu'on vous jeta,
Morts de Solférino, Français de Magenta!

Puis le sol fourmilla, plus vert que d'habitude;
Mais, des vastes moissons que la terre porta,
Pas une n'a poussé mieux que l'ingratitude!

XXIX

VENISE

On arrive, on descend dans la gondole agile.
Elle part, et l'on va, d'un glissement léger,
Sur l'eau de ce canal qui traverse la ville,
Et dans un rêve étrange on sent l'esquif nager.

Le ciel est d'un bleu clair, l'onde rose et tranquille ;
On n'ose plus parler, on n'ose plus bouger,
Et l'on voit seulement les palais à la file
Qui semblent de la rive en silence émerger.

J'ai senti ce bonheur, j'ai connu cette extase!
J'ai vu tous ces palais dont l'eau mouille la base,
Ces portiques de marbre aux airs mystérieux!

J'ai vu le vieux lion, le pont noirci, le dôme,
Et devant ce passé qui flotte sous les cieux,
Moi-même, je croyais n'être plus qu'un fantôme!

XXX

LE BALCON

En passant par Vérone, au retour de Venise,
Un soir, dans un hôtel, je me suis arrêté.
Tout en face, j'avais, près d'une vieille église,
Un vieux palais empreint de triste majesté.

Il portait un balcon sur sa façade grise,
Tel que Palladio peut-être l'a sculpté;
Et je voyais d'en bas, aux fentes d'une assise,
Une fleur qui s'y berce à la brise d'été.

Et, le cœur tout rempli de mon divin poëte,
Seul, perdu dans la nuit sous ce palais désert,
Je disais : « Est-ce toi, balcon de Juliette?

» Que fais-tu de ces fleurs, de ce brin d'herbe vert
T'ouvriras-tu demain, au chant de l'alouette?... »
Mais, l'aurore venue, il ne s'est pas ouvert!

XXXI

UNE FEUILLE DE LAURIER

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN.

Promené tout un mois sur ma galère agile,
Je viens de visiter un golfe radieux,
Je viens de voir ces bords que célébra Virgile,
Humble enfant de berger qui fut l'égal des dieux.

Un soir que je rêvais sur la tombe d'argile
Où sont écrits les vers qu'il chanta pour adieux,
Je pris entre mes doigts une feuille fragile
Du laurier qui lui verse un ombrage pieux.

Cette immortelle feuille, — hélas! déjà flétrie! —
Je vous l'adresse, à vous que Virgile eût chérie
Comme une blonde Muse au sourire charmant.

Blonde Muse! acceptez le peu que je vous donne.
De l'arbuste sacré ce n'est rien qu'un fragment,
Mais, en intention, c'est toute une couronne!

XXXII

LE VOYAGE

Je me suis ennuyé sur tous les grands chemins,
Je me suis ennuyé dans toutes les auberges ;
J'ai dormi dans des lits où, sur les draps de serges,
D'autres avaient laissé la marque de leurs mains.

J'ai vu des lacs, des ponts, des fleuves dont les berges
Montraient d'anciens débris que l'on disait romains ;
J'ai vu mille tableaux de martyrs et de vierges,
Et j'en ai rapporté des ennuis surhumains.

J'ai pratiqué, six mois, cette triste démence,
D'aller, de mesurer chaque vieux piédestal,
De me tordre le cou devant la voûte immense,

De courir au Palais, au Cirque, à l'Hôpital.
J'arrive, ce matin, à mon foyer natal,
J'y rentre à tout jamais, et le plaisir commence !

VIII

PAGES INTIMES

PAGES INTIMES

I

MINERVE

J'ai sur ma cheminée un buste de déesse,
Minerve au front pensif, aux grands yeux, au nez droit,
Qui, par un mouvement plein de vague tristesse,
Incline son menton sur le bout de son doigt.

Pur débris du passé, relique de la Grèce,
Qu'un jeu de la fortune exila sous mon toit,
Elle est là qui demeure immobile, et sans cesse
Rêve d'un idéal que son œil entrevoit.

Quand je sors, je la laisse à cette rêverie;
Puis, rentrant au labeur dont je reprends le cours,
Je vois sur ce front grec mon bonnet de velours.

Mon valet est l'auteur de cette étourderie.
Et j'admire comment, si fière aux anciens jours,
Minerve désormais entend la raillerie!

I

LA MESSE

Le prêtre en est déjà bien après l'Évangile.
D'un long recueillement j'avais fait le dessein ;
Mais on entre et l'on sort. Tout un bruyant essaim.
Et je suis ballotté comme un roseau fragile.

Prions. Ayez pitié, Seigneur, de notre argile !
Là-dessus un bedeau, précédant un bassin,
Arrive ; il faut donner. Ils passent à la file,
Chacun des marguilliers demandant pour un saint.

Prions pourtant, prions un moment à notre aise :
Considérez, Seigneur, les larmes de nos yeux !
Délivrez-nous du mal, des penchants vicieux,

De la femme surtout, créature mauvaise,
Qui vient, quand notre cœur plane enfin dans les cieux,
Nous demander tout bas... le sou de notre chaise !

III

CIEL ET TERRE

Mon Dieu, quelle nature étrange !
Comme disait le grand saint Paul.
Je me sens pétri d'un mélange
Qui m'étonne à me rendre fol.

J'ai quelquefois l'esprit de l'ange,
J'en ai l'envergure et le vol;
D'autres fois, je dors et je mange,
Et je me traîne sur le sol.

Je vais, faisant ma compagnie
De la sottise et du génie;
Mais la sottise va devant;

Elle voyage la première,
Et l'autre, qui reste en arrière,
Ne nous rattrape pas souvent !

IV

LE LIVRE D'HEURES

Tu sors, après vingt ans, de cette armoire obscure,
O vieux livre sacré, vieux livre qu'autrefois
La mère de mon père, humble et pâle figure,
Prenait, en commençant par un signe de croix!

Confident de sa foi toujours naïve et pure,
Elle te relisait sans cesse à demi-voix,
Si bien que le velours de cette reliure
Garde encore aujourd'hui l'empreinte de ses doigts.

Ce fut dans tes feuillets qu'avec un bon sourire,
Aïeule patiente, elle m'apprit à lire;
Je répétais par cœur les mots cent fois relus.

J'ai, depuis lors, ouvert tous les livres des sages;
Mais ces livres fameux, datés de tous les âges,
Sur la vie et la mort ne m'ont rien dit de plus!

V

VERS TROIS HEURES DU MATIN

J'ai dans mes souvenirs une terrible image,
Un lion qu'on m'avait, tout enfant, mené voir :
A force de tourner, de tourner dans sa cage,
Il en avait poli le plancher de bois noir.

Sur ce bois tout ciré, le prisonnier sauvage
Ne pouvait se tenir sans glisser et sans choir;
Il essayait pourtant, il allait avec rage,
Et, retombant toujours, grondait de désespoir.

Ce malheureux lion, c'est ma propre pensée :
Dans mes nuits d'insomnie et de fièvre insensée,
Piétinant mon cerveau qui s'échauffe et qui bout,

Elle tourne, elle tourne, et voilà qu'elle glisse;
Et, luttant, mais en vain, contre l'affreux supplice,
Ma tremblante raison ne se tient plus debout!

VI

LA BOUILLOIRE

Au fond de ma petite alcôve solitaire,
Malade et languissant, j'écoute ta chanson,
Babillarde au long col, qui ne sais pas te taire!
En t'écoutant jaser, j'attends ma guérison.

Au dehors, c'est l'hiver qui sévit sur la terre,
C'est la pluie et le vent, la neige et le frisson.
Au dedans, c'est un feu qui luit avec mystère,
Et me jette un reflet de son dernier tison.

Chante! cette voix sourde imite à mon oreille
Un bruit confus d'oiseaux que le matin réveille.
Mon esprit se dérobe à la réalité :

Je suis libre, je vois le grand ciel diaphane,
J'erre dans la campagne au soleil de l'été...
Et tout cela pourtant n'est qu'un bruit de tisane!

VII

LÉTHARGIE

A ***.

Quand finiront les jours que le temps me prodigue?
Ces heures désormais, pleuvant d'un ciel d'airain,
Ruissellent sur mon front incliné de fatigue,
Comme une cendre froide et tombant grain à grain.

Les hommes et le temps, tout contre moi se ligue :
Ce qui fut le plaisir s'appelle le chagrin;
Ce qui fut le courage et l'orgueil d'un Rodrigue
Est un accablement à demi souterrain.

C'en est fait : tout finit, tout meurt, tout s'évapore.
Rien ne vaut, ici-bas, que le commencement.
Je ne me souviens plus même de cette aurore;

Et tel est ce linceul d'anéantissement,
Que je me croirais mort, le cœur sans battement,
Si le bruit de vos pas ne m'éveillait encore!

VIII

EN RECEVANT UN VOLUME DE PÉTRARQUE

A ***.

Je l'aimais, je l'aimais déjà, ce doux poëte,
Dont tous les jeunes cœurs ont murmuré les vers;
Cet amant inspiré, dont la muse discrète,
Croyant chanter tout bas, chantait pour l'univers!

Dès longtemps j'admirais, dans sa robe de fête,
Ce pur triomphateur, sans tache et sans revers,
Qui, du fond du passé, rayonne, et dont la tête
Garde, après six cents ans, des lauriers encor verts;

Mais je l'aime aujourd'hui d'une amitié plus vive :
Qu'il soit le bienvenu, ce maître qui m'arrive;
Qu'il soit le bienvenu, puisqu'il me vient de vous!

Lorsque j'en relirai désormais une page,
Laure, m'apparaissant, aura votre visage,
Et ce livre d'amour n'en sera que plus doux!

IX

APRÈS UN BAL

On dansait, hier soir, chez la blonde princesse
Qui rend à sa villa tout l'éclat du vieux temps.
C'était le dernier bal de la saison qui cesse :
On célébrait la nuit où renaît le printemps.

Cent femmes, les bras nus, qu'on coudoie et qu'on presse,
Abandonnaient leur taille aux danseurs de vingt ans,
Et la valse, en tournant, balançait leur ivresse,
Au milieu des parfums et des claviers chantants.

Foule, bruit, tourbillon, dont toute âme est avide!
Moi, triste cependant, j'errais dans ce grand vide;
Une larme à mes yeux pendait comme un fruit mûr;

Et j'aurais tout donné, parfums, musique, lustres,
Et toutes ces beautés, jeunes, fières, illustres,
Rien que pour voir passer ton ombre sur le mur!

X

LE PARASOL

Sous le soleil d'été qui brûle notre plage,
Quand vous irez, le long du flot harmonieux,
Abritant la blancheur de votre doux visage
Sous le frêle tissu de ce dôme soyeux,

Dites-vous, dites-vous que votre ami sauvage,
Exilé pour un temps sous un ciel moins joyeux,
Au bord du Rhône, un soir, choisit pour vous ce gage
Du tendre souvenir qui le suit en tous lieux!

Sur le brumeux Lyon la nuit était venue.
Seul, je marchais, le cœur triste comme la nue,
Songeant à ce beau front que dore un ciel vermeil;

Et je vous destinai ce don, peut-être étrange :
A vous qui sur mes jours versez tant de soleil,
Puis-je bien vous offrir un peu d'ombre en échange?

XI

LES YEUX CLOS

Vous dormez, enfant, et je veille;
J'admire, sans mauvais dessein,
Ce front suave qui sommeille
Sur les dentelles du coussin.

Autour de la bouche vermeille,
Autour des roses de ce sein,
Mon cœur voltige, folle abeille...
Va-t-il se permettre un larcin?

Jadis, une reine indiscrète
Baisa les yeux clos d'un poëte
Qui dormait à l'ombre des bois.

Pur caprice de souveraine!
C'est le poëte cette fois
Qui baise les yeux de la reine.

XII

DEA

Ce n'est pas à ce teint fait de neige et de rose,
Comme le pur reflet du matin dans les cieux;
Ce n'est pas à ce front dont la noblesse impose,
Et, même aux plus hardis, ferait baisser les yeux;

Ce n'est pas à l'orgueil du geste et de la pose,
A cet air à la fois doux et victorieux,
Que les Grecs mes amis, savants en toute chose,
Reconnaissaient jadis une fille des dieux.

Non, c'est à la démarche, à la seule cadence
D'un pas aérien et voisin de la danse.
Or, ce pas immortel, madame, vous l'avez.

Sortez donc du nuage et quittez ces longs voiles,
Déesse qui daignez effleurer nos pavés
De ce pas qui fut fait pour les tapis d'étoiles !

XIII

DERNIERS ENTHOUSIASMES

Oui, l'âme est immortelle, et la fertile séve
Longtemps circule en nous en dépit des hivers;
Vieux, on a conservé la jeunesse et le rêve,
Et, sous le poids des jours, on chante encor des vers!

Aussi bien qu'autrefois je jouis des bois verts;
J'adore un paysage où le matin se lève;
Au plus haut de l'azur un chef-d'œuvre m'enlève,
Et deux beaux yeux me font oublier l'univers.

J'aime encor les chers noms de patrie et de France;
Dans un groupe d'amis, à l'endroit renommé,
Je prends encor le verre et bois à l'espérance!

Entre le jour présent, doux, paisible, embaumé,
Et les jours d'autrefois, quelle est la différence?
Aucune... si ce n'est, pourtant, qu'on fut aimé!

XIV

VEILLÉE

Aux rayons de la lampe, aux clartés qu'elle épanche,
La table ronde luit d'un charmant demi-jour,
Et les fronts inégaux, inclinés tout autour,
Reçoivent la lumière à la fois rose et blanche.

Le premier, c'est l'aïeul, front ridé qui se penche;
La jeune fille rêve, elle brode au tambour;
Puis, tout près de la mère aux yeux baignés d'amour,
Un écolier qui dort, car c'est demain dimanche.

Le reste du salon fuit dans l'obscurité.
O repos! ô douceur! charme de la famille,
Est-il un cœur si froid qui ne t'ait pas goûté?

Moi, j'aime le vieillard et la mère et la fille,
Ce cercle de silence et d'immobilité,
Et, sur ce groupe heureux, cette lampe qui brille!

XV

LE PROGRÈS

1er JANVIER.

Enfants, purs chérubins, cher souci de vos mères,
Du sort que l'on vous fait qui ne serait jaloux?
Le siècle où nous vivons est l'âge d'or pour vous,
Age d'or pour les fils et de fer pour les pères.

Quand furent inventés de plus rares joujoux?
Quand vit-on pour vous seuls travailler les libraires?
L'esprit humain s'épuise en efforts téméraires
A créer des pantins plus flexibles que nous.

Aucune de vos soifs ne reste inassouvie ;
Le monde désormais, tyrans aux blonds cheveux,
Semble ne plus songer qu'à servir tous vos vœux.

Ah ! devant ce destin qui ne sent quelque envie?
On est toujours pressé d'arriver dans la vie,
Mais tout oncle eût mieux fait d'être un de ses neveux!

XVI

LES CADEAUX DE MA MARRAINE

Ma marraine, une folle tête,
Qui, d'ailleurs, me gâtait beaucoup,
Me donna jadis, pour ma fête,
Certaine boîte de son goût.

Du fond de ce discret joujou,
Vous sautait au nez, toujours prête,
Je ne sais quelle étrange bête,
Diablotin à museau de loup.

Petit poëme fantastique,
Sonnet! caprice poétique,
Dont quelques-uns ont le travers,

J'aime assez qu'une diablerie,
Au nez du lecteur qui s'écrie,
Jaillisse de ton dernier vers!

XVII

A EDMOND TEXIER

O mon vieux compagnon, ô mon vieux journaliste,
Ta plume s'use en vain au travail routinier.
Grâce à l'esprit charmant qui jour et nuit t'assiste,
Elle n'a rien perdu de l'élan printanier.

J'ai lu ces vers heureux échappés d'un cœur triste,
Échos du premier âge où rien n'est du dernier.
Dans ces vers colorés j'ai reconnu l'artiste,
J'ai reconnu le chant d'un oiseau prisonnier.

Ta muse est cet oiseau qui souffre et bat de l'aile;
Traînant à son pied rose une dure ficelle,
Il regarde le ciel du bas d'un sombre mur.

A le voir piétiner sur une dalle plate,
On sent qu'il plongerait tout à coup dans l'azur,
Si jamais le bon Dieu lui détachait la patte.

XVIII

LE MASQUE

A***.

Nous avons joué, l'autre soir,
Sans public, sans témoin profane,
Dans le huis clos du vieux manoir,
Une scène d'Aristophane.

Nous parlions grec sans le savoir ;
Un docte abbé dans sa soutane
Psalmodiait (quel mal y voir?)
Le rôle de la courtisane.

Nous étions seuls, mon cher absent!
Le succès fut étourdissant;
Que ne vis-tu cette folie!

La lune au ciel, un peu pâlie,
Nous regardait, — apparaissant
Comme le masque de Thalie.

XIX

A DUMAS FILS

S'il faut en croire les présages,
L'hiver sera rude et méchant.
Les gazetiers vont rabâchant
Qu'ils ont vu des canards sauvages.

Hâte-toi donc vers nos rivages;
De ces oiseaux suis le penchant.
Ami, les arbres de mon champ
Gardent encor tous leurs feuillages!

En vain du Nord l'été s'enfuit;
Dans nos vallons, ce soir encore,
Les vents sont doux, l'horizon luit;

Et ce soleil qui le colore
Attache son bonnet de nuit
Avec les rubans de l'aurore!

XX

A UN RETARDATAIRE

Nous t'avons attendu, depuis que février
D'un rayon de soleil réchauffa notre tente;
Novembre est bientôt là, mon ami; cette attente
Nous aura fait user tout un calendrier.

Il est bon quelquefois de se faire prier,
Mais qui jamais n'exauce à la fin mécontente;
Et puis je ne vois pas quelle affaire importante
Peut vous tenir dix mois le pied sur l'étrier.

C'est trop de majesté qu'un retard si superbe!...
Espérons cependant jusqu'au dix, jusqu'au vingt;
L'espoir vit dans le cœur, plante toujours en herbe.

On dit que tout arrive : « Enfin Malherbe vint. »
Lorsque tu paraîtras nous boirons à Malherbe,
S'il reste dans la coupe une goutte de vin.

XXI

LE POËME DES SAISONS

Laquelle aimerons-nous? Pour moi, je n'aime guère
Avril qui promet tant et qui donne si peu.
Je n'aime pas l'été qui donne sa poussière,
Et dévoile son ciel implacablement bleu.

Je redoute l'automne, ouvrant le cimetière,
Passage alternatif de la glace et du feu.
L'hiver enfin répugne à la nature entière;
Il fait croire partout à l'abandon de Dieu.

Voilà donc les saisons : sur les quatre pas une;
Chacune a son ennui qui la rend importune.
S'il fallait cependant se résigner au choix,

C'est l'hiver qu'aimerait ma nature fragile;
C'est l'hiver, quand je lis, devant un feu de bois,
Le tableau du printemps dans un vers de Virgile!

XXII

A UN CHIEN D'ÉCOSSE

J'aime à te voir, sur la terrasse,
Suivre ma fille dans ses jeux,
O chien superbe, chien de race,
Comme elle, bon et courageux.

Elle t'irrite, elle t'embrasse,
Caresse ou bat ton poil neigeux.
Qui des deux a le plus de grâce ?
Qui sera le moins ombrageux?

O noble bête que j'admire :
« Ménageons-la, semblés-tu dire,
Cet âge est encor sans raison. »

Oui, garde bien la chère fille.
Un tel ami de la maison
Est à moitié de la famille!

XXIII

MUSIQUE

A MA FILLE.

Écoutons-les tous deux, dans l'ombre universelle,
Ces musiques du soir, ces murmures d'oiseaux !
Écoutons l'eau qui parle à travers les roseaux,
Et semble une chanson qui dans l'herbe ruisselle.

Dans notre salle basse aux gothiques arceaux,
J'adore, comme toi, le chant du violoncelle,
Quand l'ami Séligmann fait couler à ruisseaux
Les larmes de ce cœur que l'instrument recèle.

Oui, l'esprit, fatigué des longs soucis du jour,
Se repose à ces bruits qui viennent le détendre.
Toute chose a son chant qu'on est heureux d'entendre :

Le plus joyeux pourtant, le plus digne d'amour,
Le plus doux, le plus pur, le plus gai, le plus tendre,
C'est ta voix, le matin, quand tu me dis : « Bonjour! »

XXIV

ANTIGONETTE

Je n'ai pas percé l'absurde mystère
De l'antique Sphinx qui demeure coi ;
Je n'ai pas été l'infâme adultère
Qui de la nature outrage la loi.

Je n'ai pas un jour, égorgeant mon père,
Sur le grand chemin répandu l'effroi.
Me voilà pourtant, — ô mon Dieu, qu'y faire ?
Privé de mes yeux, comme Œdipe roi.

Viens donc ; prends ma main, petite Antigone !
Guide patient que le ciel me donne
Pour me diriger le long du chemin.

Puisque l'ombre, hélas ! obscurcit ma voie,
J'y gagne du moins cette triste joie
D'avoir plus souvent ta main dans ma main !

XXV

LE COMMENCEMENT ET LA FIN

Lorsque j'étais heureux, lorsque j'avais vingt ans,
Lorsque tout, ici-bas, fêtait ma bienvenue,
Quand c'était le matin, quand c'était le printemps,
J'avais le cœur grossi d'une angoisse inconnue.

Aux vœux de mes amis, à leurs appels constants,
Je répondais souvent de façon saugrenue,
Et, le front dans les mains, sur une pierre nue,
J'allais m'asseoir tout seul et je pleurais longtemps.

Maintenant, je vieillis, je languis et me traîne,
Mes yeux sont déjà clos à la clarté sereine,
Et je ris d'autant plus que tout est plus obscur.

Pourquoi? Je n'en sais rien. C'est que je sens peut-être
Que le moment approche et que le jour va naître,
Et que je vais franchir les portes de l'azur!

XXVI

A MADAME PALMER

EN RÉPONSE A DES VERS ANGLAIS.

Oui, Muse aux chers accords, dont un écho m'arrive,
Vous qui du grand Milton retrouvez les accents,
Un nuage a passé sur mes yeux languissants,
Et j'ai vu s'éloigner ma gaîté fugitive.

Je ne reverrai plus l'océan ni la rive,
La campagne, les fleurs, les cieux resplendissants;
Mais, grâce au Dieu très-bon, quand nous perdons un sens,
De celui qui survit la force est plus active.

C'est en vain que le jour a voulu se voiler :
Je n'en entends que mieux un cri d'oiseau qui vole;
J'entends chanter la brise et le ruisseau couler.

Et, si je ne vois pas celle qui me console,
Il me semble du moins, quand je l'entends parler,
Qu'une douceur de plus est dans cette parole!

IX

PROFILS ET TROIS QUARTS

PROFILS ET TROIS QUARTS

I

LE CYGNE

Au bord du grand bassin où le jet d'eau ruisselle,
Où le cygne en nageant trace un sillon léger,
Elle émiettait son pain, et donnait à manger
Au grand oiseau royal qui frémissait de l'aile.

Trouvant l'occasion bonne à se rengorger,
Il venait, s'éloignait et revenait fidèle.
Vers elle, à tout moment, je le voyais nager;
Je l'estimais heureux, tant je la trouvais belle!

L'œil noir, les cheveux blonds, le sourire hautain,
C'était une Léda sous l'ombrelle de soie,
Qui riait à l'oiseau de son rire argentin.

Mais, quand elle eut fini de lui jeter sa proie,
L'oiseau, ne bougeant plus, resta dans le lointain,
Et je dis à Léda : « Ce cygne n'est qu'une oie! »

II

RENOUVEAU

Ciel! comme un deuil vous réconforte!
Je l'ai vu, méthodiquement,
Fermer sa fenêtre et sa porte,
Et vivre dans l'isolement.

A côté de la femme forte,
Il se tenait fort dignement.
Elle n'est plus, la voilà morte,
C'est un étrange changement :

Il a repris son vrai visage ;
Svelte, léger comme Ariel,
Il rit au beau temps, au beau ciel ;

Il fume en public, il voyage ;
Il te goûte, ô lune de miel,
O lune de miel du veuvage!

III

LE VOISIN DU SAVETIER

C'est un des dieux tarés dont le temple est la Bourse,
C'est un des potentats qui trônent aujourd'hui.
Où tu trouves le roc, il a trouvé la source,
Et le fleuve argenté ne coule que pour lui.

Sorti de son grenier, sans nom et sans appui,
Il fit une fortune et la fit à la course;
Il roule maintenant, non sans un peu d'ennui,
Sur un chariot d'or plus beau que la Grande Ourse!

Toutes les voluptés fleurissent sur ses pas;
Tous les biens de ce monde ont lassé son envie;
Femmes, chevaux, palais, font l'orgueil de sa vie.

Puis, un jour, le sol tremble et notre homme est à bas,
Et, comme ce héros succombant à Pavie,
Il dit : « Tout est perdu,... » mais il n'achève pas!

IV

LE MARI DE LA REINE

Madame a ses laquais, ses chevaux, ses voitures;
De sa maison superbe elle régit le train,
Achète, vend, trafique, a des notions sûres
Des prix de la bâtisse et de ceux du terrain.

Elle aurait de l'État conduit les aventures.
Ses dîners du jeudi sont d'un art souverain.
Elle a, pour y loger ses marbres, ses peintures,
Fait construire un hôtel dans le goût Mazarin.

Il existe un mari dans ce palais immense,
Jeune encor, non perclus, non atteint de démence;
Mais cet astre jamais n'éclaire l'horizon.

Pour quelque affaire un jour vous irez là, peut-être :
Ne vous avisez pas de demander le maître;
Je ne suis pas bien sûr qu'il soit de la maison.

V

VIR ESTO

Celui-ci du logis a voulu rester l'âme :
Il mène sa maison de l'un à l'autre bout,
Tenant toutes les clefs, surveillant, réglant tout,
Et de chaque journée arrêtant le programme.

Aux soucis du foyer n'appelez point sa femme ;
Elle est toujours assise, et lui toujours debout.
Les pourpoints des enfants, les chapeaux de madame
Sont commandés par lui, toujours selon son goût.

Des plus menus détails il observe le culte.
Il descend à l'office, où Toinon le consulte
Sur un rien, sur une herbe ou sur un grain de sel.

Je ne sais pas encor sa ligne en politique ;
Mais il m'affligerait s'il blâmait la pratique
Du gouvernement personnel !

VI

ROSE MYSTIQUE

Veux-tu faire juger un cas de conscience?
Va trouver Rosemonde, expose-lui ton fait.
Elle t'éclairera de son expérience,
Et ton cœur timoré reviendra satisfait.

Veux-tu pour tes soupers dont l'époque s'avance
Une femme d'esprit, valseuse à grand effet?
Va trouver Rosemonde : elle excelle à la danse,
Et, dans un tour de main, pille tout un buffet.

Tour à tour blonde ou brune et toujours parfumée,
Sous son toquet en fleurs belle comme un démon,
Quand Lacordaire parle, elle écoute pâmée.

Elle court à sa Bible au sortir du sermon,
Et, quand elle a fini de lire Salomon,
Elle prend un cigare et dit : « Tout est fumée! »

VII

RAPPROCHEMENTS FORTUITS

Si tu veux savoir ce que ton idole
Produit sur mon cœur, moins chaud que le tien,
Le voici, mon cher : c'est une Espagnole,
Dont le nez royal semble autrichien.

Ses cheveux crêpés font une auréole
D'un rouge écossais ou norvégien.
Tu dis que la belle a du sang créole;
Rien qu'à son parler je m'en doutais bien.

Toute sa personne, offrant ce mélange,
Rappelle à demi la table où l'on mange
Avec des passants de tout l'univers.

Tu le vois, ami, ce n'est pas ma faute
Si cette figure aux types divers
Me produit l'effet d'une table d'hôte.

VIII

HOROSCOPE

Reconnais-la dans ce quadrille;
L'amour gambade sur ses pas.
C'est la plus folle, c'est la fille
Des lansquenets et des repas.

Ses yeux sont tels qu'il n'en est pas
De plus perçants sous la mantille.
Paris, où son étoile brille,
Connaît le prix de ses appas.

Les temps sont loin, quand l'infidèle
Disait bonjour à l'hirondelle
En s'éveillant sous les vieux toits;

Quand le curé, devant l'église,
Rendait cet oracle en patois :
« Celle-ci se fera sœur grise ! »

IX

AU VICOMTE ***

Va, continue, Arthur, j'applaudis à ta flamme.
On ne place pas mieux son cœur et ses ducats.
S'il est permis d'aimer, de poursuivre une femme,
Et de s'exténuer pour elle, c'est le cas.

Reine de la saison, tout Paris le proclame,
Elle excelle à mener la vie à grand fracas.
Et quelle dignité! quels airs de grande dame!
Elle descend des rois,... peut-être des Incas.

On cite son esprit; jamais simple bourgeoise
Ne saurait mieux lancer de ces mots transparents
Mêlés de sel attique et de verve gauloise.

Enfin, quel noble cœur! témoin ces trente francs
Qu'une fois par trimestre elle adresse, dans l'Oise,
A deux truands perclus qui sont ses vieux parents!

X

LE MARI D'URSULE

Il épousa jadis une fille fort sage,
Ange de son foyer qui médite à l'écart.
Depuis lors, saisissant tout plaisir au passage,
Il joue au jeu d'amour comme à colin-maillard.

Chaque jour, il se lève à midi moins un quart;
A Clorinde, à Cloris, il envoie un message,
Et déjeune en dînant, rebelle à tout usage,
D'un reste de pâté trouvé dans un placard.

Le désordre chez lui se promène et fourmille :
Ses livres sur le sol errent abandonnés
Avec ses vieux souliers et ses gants retournés.

Oubliée au soleil, sa lampe longtemps brille.
Tel est, en raccourci, ce père de famille
Dont les fils, plus prudents, ne sont pas encor nés!

XI

FRÈRE ET SŒUR

Cet homme a deux enfants : le frère, pâle et blond,
Professeur efflanqué, plein d'un sombre courage,
Aux garçons de la ville apprend le violon,
Qu'il s'apprit à lui-même en sortant du sevrage.

La sœur, de son côté, serrant sur son corsage
Un long châle effrangé qui pend jusqu'au talon,
S'en va distribuer, de salon en salon,
De clavier en clavier, son petit clapotage.

Et le frère et la sœur, sortis dès le matin,
Ne rentrent qu'à la nuit au logis taciturne,
Rapportant, chaque mois, leur filial butin.

Et pourquoi ? pour qu'au fond d'un cabaret nocturne,
Leur père, homme vorace, épais Napolitain,
Mange et boive à son gré. Bon appétit, Saturne !

XII

ÉNIGMATIQUE

Est-elle fille, est-elle veuve?
Je n'en sais rien, ni vous non plus.
En cueillant les fleurs du talus,
Elle descend gaîment le fleuve.

A tout plaisir elle s'abreuve ;
Elle va du flux au reflux.
Les romans chers à Sainte-Beuve
Sont les seuls livres qu'elle ait lus.

Elle est fantasque et volontaire.
Elle vit bien, sans revenu.
Quoi qu'il en soit du grand mystère,

Bien heureux l'époux inconnu
Qui repose déjà sous terre...
Ou qui n'est pas encor venu!

XIII

LA FEMME QUI PASSE

Ne la suivez pas! Noble créature,
L'amour sur sa trace irait vainement.
Elle va peut-être à l'église obscure,
Prier dans un coin fort dévotement.

Ne la suivez pas! A quelque masure
Elle va porter le rare aliment,
Ou d'un orphelin prendre la mesure,
Pour lui faire coudre un chaud vêtement.

Laissez-la glisser comme l'hirondelle.
Si vous la suiviez, vous, indigne d'elle,
Qu'arriverait-il? Je le dis tout bas :

Elle éprouverait, sans tourner la tête,
Le secret plaisir que la femme honnête
Éprouve à passer pour ne l'être pas!

XIV

A OLYMPIA

Oui, fille aux grands yeux, reine de la mode,
Usez, abusez de ce doux garçon !
Et, puisque cela vous est si commode,
Mettez sa folie à haute rançon.

A vous les chapeaux que fait madame Ode,
A vous les tapis que fait Aubusson.
Courez à l'objet qui vous accommode;
Faites la vendange après la moisson.

Qu'il aille aujourd'hui vendre, pour vous plaire,
Le casque et l'épée, armes de son père,
Tout ce qui restait dans les vieux recoins.

Mais, à ce pauvre homme, âme dépravée,
Laissez, oh! laissez sa vaisselle, au moins,
Que vos blanches mains ont jadis lavée.

XV

FRONTIN ET LISETTE

Les maîtres sont absents. On danse aux Tuileries.
Ils ne doivent rentrer demain qu'au petit jour.
Madame est à ce bal, vêtue en Pompadour,
Monsieur en Saint-Simon, chamarré d'armoiries.

Donc, on a refermé la porte à triple tour.
Le moment est venu des hautes jongleries;
Et Lisette et Frontin, experts en singeries,
Improvisent à deux une scène de cour.

Lisette a bientôt mis la robe de madame,
Son collier, ses rubis de la plus belle flamme.
Frontin est tout son maître, avec plus de mollets.

Lisette le reçoit, lui sourit et se pâme.
Déguisement partout, ici comme au palais.
Mais les plus ressemblants sont encor les valets.

XVI

LA SERVANTE DE JOCELYN

Elle a des droits qu'elle s'arroge :
Elle commande, elle prescrit.
Tout va bien quand elle sourit
Et qu'elle accorde un mot d'éloge.

Ce qui lui déplaît, on l'abroge.
Son maître attentif l'interroge
Presque autant que le Saint-Esprit
Sur chaque sermon qu'il écrit.

« Ah ! dit le jeune et doux vicaire,
C'est un cerveau fort éclairé,
Qui communique sa lumière. »

Et puis, sur un ton pénétré :
« Dieu fit à monsieur le curé
La même faveur qu'à Molière ! »

XVII

LE SÉRAIL

Il a, dans une salle immense,
Dix mille tomes entassés,
Qui, comme des soldats pressés,
Gardent un éternel silence.

Au déluge cela commence;
Les vieux jours, les temps effacés,
Tout est là, sagesse et démence.
Vous regardez et vous passez.

Le maître, que ce goût fait vivre,
A ne prêter jamais un livre
Trouve une cruelle douceur.

Fier, il s'en va branlant sa nuque,
Il dit : « Je suis le possesseur. »
Ignorant! tu n'es que l'eunuque.

XVIII

PEREGRINUS

Tel que vous le voyez, ce vieillard parasite
Qui sème chez les ducs la louange à foison,
Et s'en va chaque soir de maison en maison,
Comptant sur un dîner pour prix d'une visite,

Il a longtemps couru sans valise et sans gîte,
Il a mangé cent fois la chair de salaison,
Passant du ciel batave au brouillard moscovite,
Et racontant le tout sans rime ni raison.

Il décrivait surtout, pris du besoin de vivre,
Les pays où l'hiver tombe aux plus bas degrés,
L'Islande, la Norvége au manteau blanc de givre

Mais il calomnia ces climats tempérés.
Allez un jour les voir, et vous les trouverez
Beaucoup moins froids que dans son livre!

XIX

BEATUS

Parlez-moi de cet autre, âme sainte et ravie,
Nageant au ciel d'azur des sublimes honneurs!
Dans la grande moisson des faveurs qu'on envie,
Il est au premier rang des joyeux moissonneurs.

A ses petits soupers Faustine le convie;
Il a place à la cour parmi les gros seigneurs;
Il monte, il monte encore, il compose sa vie,
De quoi? de grands profits et de petits bonheurs.

N'importe, il fut toujours de la sévère école;
Il traduit saint Thomas, il commente Nicole;
On a de ses sermons que sa famille lut.

Glorifions en lui le dernier des apôtres.
Si ce bonhomme-là ne fait pas son salut,
Il fait au moins celui des autres!

XX

L'ORATEUR POPULAIRE

Il doit faire, ce soir, un discours politique
Sur le peuple qui souffre et murmure ses vœux.
Il rêve à ce morceau, qui sera pathétique,
Et colore sa phrase en teignant ses cheveux.

C'est un esprit robuste, un caractère antique,
Un cœur ouvert à tous, mais un être nerveux
Qui fait un bruit d'enfer lorsque son domestique
N'a pas fermé la porte à l'un de ses neveux.

Il a lu, cette nuit, Cicéron ou Plutarque;
Un passage était bon à citer, il le marque,
En sifflotant un air du dernier opéra.

Le voilà maintenant parti pour l'Assemblée.
On annonce une salle aujourd'hui fort peuplée :
Mais, qui sait, pense-t-il, si Frisette y sera?

XXI

A UN JEUNE BEAU

Rosine t'a trouvé l'intelligence épaisse;
Jeanne a pensé de toi : « C'est un piteux galant. »
Mathilde a dit tout bas : « Quelle est donc cette espèce? »
Clotilde a dit tout haut : « Quel est cet insolent? »

« Qu'on le chasse, a dit Berthe, et qu'il aille et qu'il paisse,
Et qu'il promène ailleurs son jeune amour bêlant. »
Paule n'a dit qu'un mot, mais un mot qui dépèce;
Marthe, enfin, n'a rien dit; le silence est parlant.

Depuis lors, tu ne sais à qui vouer tes flammes.
Sans travail, dans ce monde où chacun a le sien,
Tu redis chaque soir que le temps pèse bien.

Ton pauvre ennui s'exhale en quolibets infâmes;
Tu ne crois plus à Dieu, tu ne crois plus à rien :
Tu devrais au moins croire à la vertu des femmes!

XXII

LES CONSCRITS DE LA MODE

Au rayon du matin qui trahit leurs scandales,
Quand je les vois sortir de leurs honteux tripots,
Lorsque du boulevard ils arpentent les dalles,
Ridicules d'habits, de lorgnons, de chapeaux;

Quand, dignes chevaliers des princesses vénales,
Je les vois vers le lac chevaucher par troupeaux,
Ou bâiller dans un cercle, et de leurs lèvres pâles
Rire des vieux autels, rire des saints drapeaux;

Je ne sais quelle horreur de ces petits satrapes
Me prend, et le mépris de ces vils inconnus
Me fait soudain penser aux soldats de Jemmapes :

Fils de l'an deux, enfants, courages ingénus,
Vous passez, vous courez en brûlant les étapes,
Et je sens le désir de baiser vos pieds nus!

XXIII

RETOUR DES COURSES

Dans ton orgueil et dans ta honte,
Passe, Laïs, passe, Phryné;
Fais admirer ton char traîné
Par les colombes d'Amathonte!

Souris au duc, souris au comte,
A tout passant non ruiné;
Jouis du printemps fortuné;
La vie est belle, tant qu'on monte.

Mais gare aux lendemains connus!
Comme ce char d'or et de nacre,
Tout est mensonge et simulacre.

Les temps seront bientôt venus
Où les colombes de Vénus
Ne traîneront pas même un fiacre!

XXIV

SOLEILS COUCHANTS

Dans cet obscur salon, à l'heure accoutumée,
Malgré le poids des jours, il vient encor le soir.
La dame de céans, douairière enrhumée,
Prépare le fauteuil où le dieu vient s'asseoir.

Ce que c'est que de nous et de la renommée!
Il a peine à l'entendre, elle a peine à le voir :
Ils devisent pourtant sous la lampe enfumée,
Elle du jeune temps, lui de l'ancien pouvoir.

Alors qu'il dirigeait le char de la patrie,
Il consultait parfois cette noble Égérie.
Il en avait plus d'une, à ce qui fut conté.

Il la consulte encor; mais, un peu dur d'oreille,
L'oracle quelquefois est mal interprété,
Et, quand elle éternue, il croit qu'elle conseille!

X

CHOSES DU TEMPS

CHOSES DU TEMPS

I

LA DÉPÊCHE

Le poudreux envoyé qui portait un message,
Son bâton à la main, s'en allait autrefois.
Il allait à loisir, de village en village,
A travers les vallons, les fleuves et les bois.

S'arrêtant chaque nuit pour reprendre courage,
Il passait en chemin la semaine ou le mois.
Quand la lettre arrivait au terme du voyage,
Celui qui l'écrivit était mort, quelquefois.

Plus tard, sur un cheval qu'aucun fardeau n'empêche,
Ce fut le postillon qui porta la dépêche.
Voilà que maintenant c'est un fil conducteur.

Aujourd'hui, le billet qui vous répond, madame,
Ne met qu'une heure ou deux pour vous porter une âme,
Et, moi, je trouve encor que c'est trop de lenteur!

II

DÉRAILLEMENTS

Voilà pourtant ce qu'il en coûte
A prendre le vol du dragon !
Le train lancé tombe en déroute,
Et vous restez sous le wagon.

Sortirons-nous d'ici ? J'en doute.
Où sommes-nous ? A Mondragon.
Cet accident est le second
Qui m'arrive sur cette route.

On nous conseille de bénir
L'ère superbe qui commence.
Les vieux abus devaient finir.

Oui, le progrès ! l'intelligence !
Je crois pourtant qu'à l'avenir
Je reprendrai la diligence.

III

PHOTOGRAPHIES

C'est une mode, un genre, un commerce, un trafic.
On se fait portraiter à tout âge, à toute heure :
L'épreuve cette fois, qui sait? sera meilleure;
A l'instant décisif on n'aura pas son tic.

Comme le conscrit va chez l'écrivain public,
Pour envoyer son cœur à Marion qui pleure,
On va chez le faiseur, qui sous le ciel demeure,
Et vous fait un portrait plus vite que Van Dyck.

Puis un livre à fermoir reçoit à l'aventure
Le siècle tout entier, saisi d'après nature.
C'est là que le hasard, qui n'est pas toujours sot,

Confond chaque figure et chaque personnage.
Après Garibaldi je vois venir Grassot,
Et Grassot n'a pas l'air flatté du voisinage!

IV

RÉCEPTION

Travaille, ami, travaille! use toutes tes veilles
A limer de la prose, à cadencer des vers;
Puise et bois à longs traits aux sources sans pareilles
Des Grecs et des Latins, livres toujours ouverts.

Laisse là le soleil, le printemps, les prés verts,
La chanson des oiseaux, les murmures d'abeilles;
Regarde seulement, parmi tant de merveilles,
Le toit de Mazarin planant sur l'univers.

Un jour, tu franchiras ce seuil plein de lumière;
Tu feras ton discours, orateur ingénu,
Et quelque professeur, à phrase cavalière,

Te répondra : « Monsieur, vous êtes inconnu;
Vos vers ne sont pas bons, vous ne me plaisez guère,
Mais, puisque vous voilà, soyez le bienvenu! »

V

LA DOUBLE ENCHÈRE

C'est un coin de forêt, une verte lisière
Qu'illumine au couchant le chaud rayon du soir :
Trois chênes, deux bouleaux, caressés de lumière,
Et qu'une onde reflète en son étroit miroir.

Le site est un de ceux qu'on ne remarque guère.
Allez en Normandie et vous pourrez le voir.
Un peintre, cependant, le prit à sa manière;
Il en fit un tableau que le temps pousse au noir.

A grand bruit, l'autre jour, on avait mis en vente
La forêt copiée et la forêt vivante.
Entre mille amateurs deux se sont présentés.

Le premier a donné, pour la vieille peinture,
Quatre-vingt mille francs en billets bien comptés,
Et l'autre cent écus pour le site en nature!

VI

LE FOND DE LA POLITIQUE

L'état social tremble sur sa base;
C'est un édifice aux toits vermoulus.
Le pouvoir royal, poids qui nous écrase,
Était abusif, nous n'en voulons plus.

L'autel était vieux, il faut qu'on le rase;
Les dogmes anciens seront tous exclus.
Nous entrons enfin dans une autre phase,
Où tous auront droit au sort des élus.

Sors de ta poussière, idéal antique!
Sainte égalité, loi démocratique,
Tout homme doit vivre et mourir pour toi.

Je n'admets que toi, seul principe auguste,
A moins cependant, ce qui serait juste,
Qu'on ne veuille un jour me proclamer roi!

VII

ÉDUCATION

Où vas-tu si tard? Je ne sais vraiment
Ce que tu deviens pendant ces absences.
Je ne sais non plus où vont tes dépenses;
Mais c'est, Dieu me damne! un débordement.

Tu ne vois que gens dont les influences
Agiront toujours à ton détriment.
On court vite au mal, plus que tu ne penses;
Puis on le regrette inutilement.

Il m'en coûte un peu d'être si sévère :
Ce n'est pas à moi d'être un correcteur;
Mais à l'avenir tu pourras, j'espère,

Mériter enfin un mot plus flatteur.
Voilà maintenant, comprends-tu, lecteur?
Voilà ce que dit un fils à son père.

VIII

RECETTE DRAMATIQUE

Sur la scène de sang rougie,
Mettre aux prises plusieurs Shylocks;
Faire hurler dans une orgie
Des sorcières et des escrocs;

Confondre les coups et les chocs,
Essayer l'anthropophagie,
Fouiller les morts avec des crocs;
Sans cela, c'est de l'élégie.

Étaler au public français
Tous les transports, tous les excès,
Tous les débordements du crime :

Voilà le grand art légitime;
Par là se conquiert un succès,
Qui n'est pas un succès d'estime!

IX

BRUIT ALARMANT

Je connais un esprit agile,
Encor plus gaulois que français,
Dont la plume aux piquants essais
A fait de la critique hostile.

A-t-il bien les vrais dons du style,
La vie et l'éclair? je ne sais.
N'importe, il passe pour habile,
Ce qui déjà vaut un succès.

Or, on m'apprend, chose hardie,
Qu'il prépare une comédie,
Et, moi, je pousse le holà :

Je crains que ce malin confrère
Ne se montre, à ce métier-là,
Presque aussi bête que Voltaire!

X

A UN AMBITIEUX

Oh! dis-tu, vivre obscur! c'est la grande misère;
De tout cœur généreux c'est le noble tourment.
Comment s'y dérober? Que tenter et que faire
Pour frapper de son nom l'écho du firmament?

Faut-il sous le soleil, dont le feu vous éclaire,
Bâtir quelque chef-d'œuvre, immortel monument?
Faut-il sous un drapeau combattre vaillamment,
Et servir de sa mort le salut populaire?

Est-ce là seulement qu'on échappe à l'oubli?
— Non, jeune ambitieux qui relèves la tête,
Le triomphe est ailleurs, plus sûrement cueilli :

Si tu veux dès demain voir ta couronne prête,
Ne sois pas un héros, ne sois pas un poëte,
Sois plutôt un cheval et cours à Chantilly!

XI

L'ÉPITHÈTE

O puissance du mot dont on baptise un homme!
L'épithète en impose à l'esprit le plus fin.
Appelez vertueux le premier aigrefin,
Il passera pour tel — jusqu'à ce qu'on l'assomme.

Un jeune ambitieux se lève, on le surnomme
L'Austère, et ce mot-là reste jusqu'à la fin.
Le masque de Caton, ce protestant de Rome,
Demeure à tout jamais sur le front de Scapin.

Il aura beau passer du Forum à Cythère,
Déployer au pouvoir tous les trucs de son art,
Engager sa parole et faire le contraire;

Après un grand naufrage, il aura beau, plus tard,
Gravir en tapinois l'escalier de César,
N'importe, mes amis, il est toujours l'Austère!

XII

PARIS EN FÊTE

JUIN 1867.

« Que fais-tu loin de nous? m'écrit ta jeune muse;
Reviens! Paris est beau; Paris, centre des arts,
Capitale de joie où l'Europe s'amuse,
Vient d'ouvrir l'autre jour le plus grand des bazars.

» Il fait appel à tous et nul ne s'y refuse;
Et, pour mieux festoyer le règne des Césars,
Il héberge à cette heure une troupe confuse
De petits rois viveurs et d'empereurs musards! »

Et, moi, je te réponds : « Laisse dans sa vallée
Celui qui vit heureux sous sa tente isolée.
Pour ces plaisirs d'enfant je suis trop vieux, ma foi!

» Que me fait ta boutique où l'univers se rue?
Que me font tous ces rois courant de rue en rue?
Puisque les dieux s'en vont, qu'ils s'en aillent sans moi! »

XIII

TOAST

IMPROVISÉ DANS UN BANQUET

L'oiseau qui vole est son emblème,
Son empire est l'immensité;
Elle est le souffle de Dieu même
Que respire l'humanité.

Dès le berceau tout enfant l'aime,
Tout homme lui doit sa fierté :
Saluons-la d'un vœu suprême,
Cette sublime Liberté!

C'est elle qui fourbit les armes
De ceux qu'appelle un beau trépas.
L'amour, sans elle, perd ses charmes;

L'esprit joyeux manque au repas;
Et, tant que l'homme ne l'a pas,
Il ne peut boire que ses larmes!

XIV

BALS DE LA COUR

J'étais hier au bal du prince,
C'était la nuit du mardi gras;
Ma jeune candeur de province
Y fut un peu dans l'embarras.

La pudeur, vertu qu'on évince,
En pareil lieu ne brille pas.
Je n'ai jamais vu tant d'appas
Vêtus d'une façon si mince.

Des divinités d'autrefois
La foule était là revenue :
Nymphes des eaux, nymphes des bois!

Qui donc a dit (phrase ingénue)
Que la vérité toute nue
Ne pénètre pas chez les rois?

XV

LE CENTENAIRE

15 AOUT 1869

Ce matin, le canon, d'une aubade sonore,
A salué ce jour, ce grand jour glorieux.
La cloche, en même temps, pour en fêter l'aurore,
A chassé le sommeil qui fermait tous les yeux.

« Un siècle seulement! Il pourrait vivre encore! »
Semblaient dire ces chants de la terre et des cieux;
Et le peuple, fidèle aux faux dieux qu'il adore,
Le long des boulevards s'est répandu joyeux.

Dans toutes les cités de France, pavoisées,
Il admire, ce soir, les rapides fusées
Qui retombent du ciel en étincelles d'or.

O grand homme! ô fléau sacré par la conquête!
De cette nation qui célèbre ta fête,
Combien ne vivraient plus, si tu vivais encor!

XVI

LE SCANDALE DES ROSES

Grand émoi, ce matin, chez les fleurs du parterre :
Certain livre a paru, d'un de nos grands auteurs,
Qui déclare, en couplets qu'il faut croire imposteurs,
Le zéphyr libertin et la rose adultère.

Il a de leurs amours découvert le mystère :
Dans leur virginité les lys sont des menteurs,
Dit-il, et c'est en vain que l'œillet voudrait taire
Ce qu'il fait à l'abri des buissons délateurs.

Donc, vive émotion : c'est une calomnie!
Le lys est indigné, la pâquerette nie,
De l'outrageant soupçon le zéphyr se défend :

Où l'écrivain bizarre a-t-il rêvé la chose?
Je ne sais; mais, s'il reste à ce père une enfant,
Osera-t-il jamais lui donner une rose?

XVII

UN BON MOYEN

Novice de la plume, ô jeune écrivain blême,
Que repousse partout l'éditeur inclément,
Veux-tu percer, un jour, et faire événement?
Écoute, mon ami, je sais un bon système :

Commence par semer le doute et le blasphème;
A tout ce que l'on croit résiste insolemment;
A la femme, à l'amour, à la gloire, à Dieu même,
Insulte dans l'ivresse avec acharnement.

Puis déclare un matin que le Très-Haut existe,
Que la vie est un songe et que ton âme est triste.
La gloire arrivera sans peine et sans retour.

Tu seras le flambeau brillant sur la montagne;
Et tu resteras grand, pour avoir dit un jour
Ce que dit chaque jour un curé de campagne.

XVIII

LES STATUES

Cette mode n'a plus de règle ni de frein.
On en dresse partout. Luxe d'apothéoses!
Partout on en érige et dans toutes les poses :
C'est comme un carnaval du marbre et de l'airain!

Celui-ci fut soldat, celui-là fut marin;
Cet autre, dont je vois les lèvres enfin closes,
Était un avocat d'un ordre souverain,
Si grand qu'il dédaigna de regarder les causes.

J'interpelle la Gloire et lui dis en passant :
« Qui sont-ils? Nomme-moi ces figures altières.
Je voudrais en connaître au moins une sur cent. »

La Gloire se retourne en clignant les paupières,
Envisage, examine, et puis, se redressant :
« Je ne connais, dit-elle, aucune de ces pierres! »

XIX

UTOPIE

Ils ont des visions de mage et de prophète :
Le penseur est auguste, il est réformateur.
Du sommet de l'écueil battu par la tempête,
Il domine les temps de toute sa hauteur.

Le passé! Qu'est-ce donc? C'est un débris sans tête,
Dont l'écolier se joue, à bon droit insulteur.
L'avenir! C'est l'Éden, c'est la grande conquête
Que réalisera ce siècle novateur.

L'ancien monde finit, et le nouveau commence.
C'est à nous d'élever un édifice immense
Tel qu'il n'en fut jamais, de la Tamise au Nil.

Renversons pour bâtir sur un terrain plus ample.
Voilà ce qu'ils ont dit; puis, détruisant le temple,
Des pierres de l'autel ils ont fait un chenil!

XX

LES ÉCLAIREURS DE GUILLAUME.

J'avais un serviteur antique,
Brave Caleb sur le déclin ;
J'avais un jeune domestique
Qui se donnait comme orphelin.

Étrangers à la politique,
Aucun d'eux n'avait l'air malin.
De même origine exotique,
Tous deux me venaient de Berlin.

Ces gens, naïfs comme des pîtres,
Avaient pourtant l'étrange goût
De fureter dans mes pupitres,

De lire toutes mes épîtres,
Enfin, de ne laver mes vitres
Que pour mieux regarder partout!

XXI

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE

Inconstant pays, malheureuse France,
N'est-il pas bien temps de fixer ton sort?
Pauvre passagère à bout d'espérance,
Quand trouveras-tu l'asile d'un port?

Tu vas et tu viens, la voile en souffrance,
Tantôt vers le sud, tantôt vers le nord;
Tu vas et tu viens sur la mer immense,
Et de jour en jour l'orage est plus fort.

Tu me fais songer à la fiancée
Qui, durant le cours d'une traversée,
A tous les forbans échoit tour à tour.

Quand César la perd, Spartacus l'enlève;
Et toujours ainsi, d'amour en amour,
Tandis que le roi l'attend sur la grève.

XXII

TÉNÈBRES

Une douleur sans nom de tout mon cœur s'empare ;
Je reste là, muet et le front sur la main.
J'assiste avec horreur au succès du barbare :
C'est le deuil et la nuit pour tout le genre humain.

Quand les peuples, jadis, à l'heure où l'on s'égare,
Demandaient au hasard le mot du lendemain,
Comme on regarde en mer la lumière d'un phare,
Ils regardaient la France et trouvaient leur chemin.

Un nuage a passé sur cette clarté pure ;
L'ombre, hélas ! est épaisse et la route est obscure :
Nous allons à tâtons vers le but incertain.

Mais l'adoucissement au malheur qui nous gagne,
C'est que, dans l'avenir, quel que soit le destin,
On ne dira jamais : « Regardons l'Allemagne ! »

XXIII

1871

Jusqu'au fond de l'abîme, ô France, descendue,
Si ton malheur t'éclaire et te sert de leçon ;
Si tu dis : « Je reçois la peine qui m'est due,
Une vanité folle égarait ma raison;

» Dans les débordements je m'étais répandue,
Des doctrines sans foi j'avais bu le poison;
Je m'étais avilie et je m'étais vendue,
Et je paye à bon droit ma faute et ma rançon ; »

Si, te disant cela, tu ne perds pas courage,
Et te remets bientôt vaillamment à l'ouvrage,
Tu te relèveras pour un siècle meilleur.

Mais, si tu suis toujours la pente qui t'entraîne,
Tu seras la servante, ayant été la reine,
Et moi qui te le dis, j'en mourrai de douleur !

XXIV

A UNE PENDULE

Dans une gaîne étroite et brune,
Je te retrouve dès le seuil,
Petite horloge assez commune,
Que j'aime à consulter de l'œil !

Après les jours de la fortune,
Tu marques ceux de notre deuil.
Les heures passent, mais aucune
N'est plus cruelle à notre orgueil.

Ta figurine, mal sculptée,
Amour en cuivre, sans son arc,
Ne pèse pas beaucoup le marc.

Voilà pourquoi tu m'es restée,
Seule pendule que Bismark
A Berlin n'ait pas emportée !

XXV

A UN PHILOSOPHE.

Oh! je te comprends bien, fils de la noble tige!
Le pouvoir à tes yeux n'a rien de séduisant.
Tel que l'ont façonné les peuples d'à présent,
Le royal diadème est pour toi sans prestige.

D'autres en ont la soif, ils en ont le vertige;
Toi, d'avance effrayé de ce poids écrasant,
Tu ne veux pas régner, tu ne veux pas, te dis-je,
Et tu fais un travail que je crois suffisant.

Chaque fois que l'auguste et pesante auréole
S'approche de ton front, tu dis une parole,
Et tu vois aussitôt le péril s'éloigner.

On te dit maladroit, imprudent, fanatique :
Moi qui soupçonne en toi cette peur de régner,
J'aime encor mieux te croire un profond politique!

XXVI

LE NOM DE LA FRANCE

Lorsque nous disions France! autrefois, c'était dire
Tout ce qu'un mot humain révèle de grandeur.
La terre n'avait pas de plus haute splendeur;
La gloire n'avait pas de plus divin sourire.

Ce seul mot exprimait la douceur et l'empire,
L'héroïsme fidèle et la sublime ardeur,
Et l'éclair de l'épée et l'accent de la lyre,
Tout le rayonnement du génie et du cœur.

Que les temps sont changés! lorsque nous disons France,
C'est dire maintenant : défaite, affront, souffrance.
L'éclipse de ce nom étonne l'univers.

Il brille, cependant, même à travers ses voiles,
Comme un pâle soleil, caché par les hivers,
Jette encor plus d'éclat que toutes les étoiles!

XI

JAVELOTS ET JAVELINES

JAVELOTS ET JAVELINES

I

LES TITANS

Montagnes de la Thrace et de la Thessalie,
Les géants d'autrefois, de l'Olympe envieux,
Allaient vous entassant, et, leur œuvre accomplie,
De vos derniers sommets ils provoquaient les dieux!

Sortis des rangs épais dont fermente la lie,
Les hommes de nos jours, non moins ambitieux,
Vous ont échafaudés, systèmes de folie,
Et de leur Pélion ils ont bravé les cieux!

Sans trouble et sans espoir, ils ont vu les étoiles;
Ils ont fouillé l'azur et dit : « Rien sous ces voiles!
Dieu n'est qu'un mot vieilli, dont le sens est perdu. »

Et les croyants ont dit : « Que fait-il dans sa sphère?
N'a-t-il plus de courroux?... » Et, moi, j'ai répondu :
« Il n'a que du dédain, puisqu'il les laisse faire! »

II

SOUVENIRS ET MÉMOIRES

Dix volumes, c'est lourd ! Et tout cela pour dire
Qu'en toute circonstance on eut toujours raison ;
Que, pour son art de plaire et surtout de conduire,
On était chez le roi l'ami de la maison ;

Qu'auprès de soi tout autre était petit garçon ;
Que, pilote qui prend Aquilon pour Zéphire,
On eut bien le malheur de perdre le navire,
Mais qu'on périt du moins d'une docte façon !

Car voilà, mes amis, tel savant livre en somme ;
Et chacun là-dessus d'admirer un grand homme ;
L'encens perpétuel s'élève sur ses pas.

Une voix, cependant, en chemin dit tout bas :
« Les grands hommes sont ceux, à Paris comme à Rome,
Qui sauvent leur pays — et ne s'en vantent pas ! »

III

LA DOT

« Il est vrai, dit le bon apôtre,
On m'a vu parfois varier ;
J'ai d'un gouvernement à l'autre
Passé, sans qu'on vînt m'en prier.

» Je servirai demain le vôtre.
Que faire? N'allez pas crier
Que ma vertu dans l'or se vautre :
J'ai cinq filles à marier ! »

En effet, voici qu'on le nomme
A récolter d'autres moissons.
O vieille Sparte, ô vieille Rome !

Il a pourtant su vos leçons...
Ce pouvait être un honnête homme,
S'il n'avait eu que des garçons.

IV

DON RABBIOSO

Un écrivain? non pas, mais un rude jouteur.
Toujours sanglé, bardé, prêt à rompre en visière.
Féroce et glorieux, il poursuit sa carrière,
Mêlé de capitan et de gladiateur.

Sitôt qu'il aperçoit poëte ou prosateur,
Il se rue en avant, l'éclair sous la paupière,
Et, jouant des deux mains de sa bonne rapière,
Jette sur le carreau le misérable auteur.

Que n'a-t-il pas écrit pour démontrer qu'en somme,
Pour peu qu'on lui déplaise, aussitôt il assomme,
Qu'il est Rabbioso, la terreur des plus forts!

Il essuie, à la fin, son cruel cimeterre ;
Du haut de son triomphe, il regarde la terre,
Et ses livres y sont, représentant les morts!

V

PLUMES DE PAON

Je hais cette maison, dont le luxe hypocrite
Repousse la pitié que l'on doit aux malheurs.
Le mari, qui n'est pas dépourvu de mérite,
Est inconnu chez lui, plus que partout ailleurs.

La femme écrit : elle a ces goûts de sybarite
Qui veulent des tapis, des bahuts et des fleurs.
Elle écrit, si l'on peut appeler chose écrite
Je ne sais quel roman sans forme et sans couleurs.

Elle ira, cet été, sur la plage voisine ;
En quête des sujets qui sentent le codex,
On la verra courir des eaux d'Ems aux eaux d'Aix.

Hélas! il faut cacher sa honte et sa lésine ;
Et l'on laisse un enfant, à jeun dans la cuisine,
Qui, faute d'un mouchoir, se mouche avec l'index !

VI

APOLOGUE

La neige hier, par aventure,
Visitait nos tièdes climats.
Rien n'est plus beau dans la nature
Que cette nappe de frimas !

Un âne (où n'en passe-t-il pas ?),
Sur cette neige immense et pure,
Mit les empreintes de ses pas,
Horribles trous de boue obscure.

Je continue, un peu tremblant :
Fort ennemi de la satire,
J'en proscris même le semblant ;

Mais à certains je voudrais dire :
« Réfléchissez, avant d'écrire,
A la beauté du papier blanc ! »

VII

PRIÈRE

Écoutez-moi, Seigneur ! vous à qui j'ai coutume
De consacrer ma joie ainsi que mes revers :
Au nombre de vos dons, Père de l'univers,
Ne mettez pas pour moi les coupes d'amertume.

Continuez l'aisance à mon vieux toit qui fume,
Faites mûrir aux champs mes raisins encor verts ;
Enfin, de votre main, bénissez le volume
Où j'achève aujourd'hui de réunir mes vers !

Car, si quelque infortune embarrassait ma voie,
Surtout si la critique, effilant sa courroie,
Traitait sévèrement le peu que j'ai commis,

Un seul de ces malheurs, auxquels on est soumis,
Me ferait trop de peine... et ferait trop de joie
A deux ou trois de mes amis !

VIII

OBSCURITÉ SANS PROFONDEUR

J'ai lu ton livre, ami, je l'ai lu, je te jure,
Non sans goûter souvent son tour capricieux.
Telle page contient une blonde figure
Sur laquelle en rêvant on arrête ses yeux.

Tu décris assez bien la terrestre nature;
Tu dépeins la beauté sous des traits curieux;
Mais, quand tu vas plus loin, ta pensée est obscure,
Et j'en poursuis en vain le sens mystérieux.

Lorsque je lis Pascal, Tacite ou Malebranche,
Tandis que mon front cherche et sur ma main se penche,
Si je ne comprends pas, je dis : « Tant pis pour moi ! »

Mais, quand je te lis, toi, dont la muse vulgaire,
S'en tenant au réel, ne le dépasse guère,
Si je ne comprends pas, c'est bien tant pis pour toi !

IX

GŒTHE

« C'est le dieu de la Germanie,
C'est notre nom le plus fameux,
C'est un géant, c'est un génie, »
Disaient-ils. — Je disais comme eux.

Afin de flatter la manie
Des buveurs de bocks écumeux,
J'étouffais ma sourde ironie
Contre ce faux soleil brumeux.

O vieille nation germaine,
Désormais, tant que tu voudras,
Encense Gœthe à tour de bras;

Pour moi, sans rancune et sans haine,
Je préfère à tout son fatras
Une fable de la Fontaine.

X

HENRI HEINE

Il n'avait pas l'humeur guerrière,
Il n'avait pas l'esprit chagrin.
De bonne heure il passa le Rhin,
Sans plus regarder en arrière.

Salut au hardi pèlerin
Qui se donne à plaisir carrière,
Et qui laisse aux buveurs de bière
Leur pédantisme souverain!

C'était la grâce et l'ironie!
La France adopta ce génie
Qui lisait dans son rituel.

« Viens, lui dit-elle, je te gagne :
Un Allemand spirituel
Commence par fuir l'Allemagne! »

XI

LES TÉLÉGRAMMES D'UN ROI

Tout va bien : j'ai fait un affreux carnage,
Grâce au Dieu clément qui marche avec nous.
Oh ! cher petit cœur, votre vieil époux
Est décidément très-vert pour son âge.

Chaque jour, je monte à cheval, je nage
Dans le sang des morts tombés sous nos coups.
Adieu. Prenez soin de votre ménage,
Et remerciez le Seigneur très-doux.

Post-scriptum : — Demain, nouvelles épreuves.
Élevez à Dieu votre cœur chrétien,
Afin que le sang coule encore à fleuves.

Mon bonheur sera, s'il n'arrive rien,
De revoir ma femme et de l'aimer bien,
Après avoir fait trois cent mille veuves!

XII

MONOLOGUE

Le drame est fini, la farce est jouée :
Toute fête, hélas! dure peu de temps.
La mienne, du moins, a duré vingt ans,
Et n'a pas toujours été bafouée.

J'apprends que la fin n'en est pas louée :
Toujours des ingrats et des mécontents!
J'aurais dû, dit-on, par une trouée,
Dégager mon aigle et mes combattants.

C'est pourtant bien vrai. Je pouvais sans doute
Par un beau trépas sauver ma déroute,
En homme d'Arcole et de Marengo.

Noblement versé, notre sang nous lave;
Et, finalement, cette mort d'un brave
Eût bien étonné le poëte Hugo!

XIII

LA VICTOIRE IMPROVISÉE

Quand on a plaidé de mauvaises causes,
Quand on a, vingt ans, appris les secrets
De la politique, en des cabarets
Dont on tient parfois les deux portes closes;

Quand on a noyé les soucis moroses
Dans les flots mousseux du champagne frais;
Quand on sait parler en prenant des poses,
Avant les repas, et surtout après;

En sortant un jour d'une obscure salle
Où l'on a joué sur un marbre sale,
On croit posséder le don des Carnots;

Et l'on ose alors, pour sa renommée,
Expérimenter sur les corps d'armée
Le talent qu'on a sur les dominos!

XIV

LA BOHÈME

J'ai tenté de tout : sorti du collége,
Je voulus d'abord me faire avocat;
Mais pour réussir, j'avais, le dirai-je?
Un esprit trop droit et trop délicat.

Le corps médical ensuite m'agrége;
Mais la médecine est un triste état.
C'est pourquoi, sachant un peu de solfége,
Je me fais ténor et je tombe à plat.

Redoutant, plus tard, la misère proche,
Je fis un journal, *la Mouche du Coche*.
Mon seul abonné mourut de sommeil.

Après tant d'essais, je commence à craindre
De ne pas trouver ma place au soleil,
D'où je conclus donc qu'il faudra l'éteindre!

XV

AU PETIT CHAPEAU

N'est-il donc, hélas! pas de renommée
Qui ne tourne enfin au vieil oripeau?
Tu fus autrefois l'astre de l'armée,
Tu fus son amour, cher petit chapeau!

Les jours de combat, heureuse, enflammée,
Elle te suivait, et ce grand troupeau,
Courant dans la gloire et dans la fumée,
Idolâtrait moins l'aigle du drapeau.

Comme tout s'en va! Que Dieu nous pardonne!
Le silence suit l'applaudissement,
La guenille vient après la couronne.

Cher petit chapeau, j'ai grand peur, vraiment,
J'ai peur qu'à la fin Clio ne te donne
Ce que l'on appelle un renfoncement!

XVI

SIC TRANSIT...

Il fut l'ivresse, il fut l'idole
D'une jeunesse au cœur malsain.
Tout avocat, tout médecin
L'a chanté jadis à l'École.

Avec le bouchon qui s'envole,
Ses vers s'en allaient par essaim.
Vingt ans cette muse frivole
Sonna son coupable tocsin.

O gloire! ô néant! ô délire!
Où va le parchemin léger
Du vieux volume qu'on déchire?

Le temps finit par tout venger...
Quelqu'un de vous peut-il me dire
Ce qu'est devenu Béranger?

XVII

ENTERREMENT CIVIL

Je viens enterrer, moi qui fus son père,
Ce pauvre garçon que la mort m'a pris.
Bon étudiant d'école primaire,
Il avait déjà gagné plusieurs prix.

Je lui défendais d'écouter sa mère.
Des livres chrétiens n'ayant rien appris,
Il savait par cœur le dictionnaire
Rédigé pour nous par les grands esprits.

Il n'avait jamais reçu le baptême.
Mourant, il n'a pas reçu le saint chrême.
Point de croix ici, pas de ce bois noir!

Jusqu'à ce tombeau c'est moi qui l'apporte;
Je lui dis adieu, car j'ai l'âme forte,
Et j'espère bien ne plus le revoir!

XVIII

ASSEMBLÉE SOUVERAINE

C'est au surlendemain d'un immense naufrage :
Les élus du pays, venus au jour prescrit,
Se rassemblent en foule. Un orateur, un sage
Se lève gravement : « Messieurs, dit-il, (*On rit.*)

» Sous les coups du malheur ne perdons pas courage.
(*On rit.*) Cette leçon fut rude et nous meurtrit ;
(*On rit.*) Remettons-nous cependant à l'ouvrage,
Tous, de tout notre cœur et de tout notre esprit.

» A la patrie en deuil qui tomba sous les armes
(*On rit.*) rendons l'espoir par notre dévoûment.
Que le Seigneur t'inspire, auguste parlement! »

(*Longue interruption, gaîté, joyeux vacarmes.*)
Et l'Europe regarde avec étonnement,
Et dit : « Pour quels malheurs trouveront-ils des larmes! »

XII

CYPRÈS ET SCABIEUSES

CYPRÈS ET SCABIEUSES

I

DANS LE CIMETIÈRE DE MON VILLAGE

OU REPOSE MARIE AMIC L'HOMAKA

L'enclos est solitaire et la pierre est brunie.
A côté du village aux petites maisons,
Le vent dans les cyprès jette son harmonie
Sur les morts inconnus couchés sous les gazons.

Là repose pourtant, fille de l'Hellénie,
Une aïeule, qui vit les larges horizons,
Et qui devait transmettre un éclair du génie
A l'un de ces enfants qui n'ont pas de blasons.

O Grèce! ô vieux foyer des lumières lointaines.
Berceau de Périclès, berceau de Démosthènes,
Tout se relie à toi par un secret lien ;

Et c'est à ce tombeau, caché sur ma colline,
Que ma pensée en deuil rattache l'origine
De notre plus grand citoyen!

II

DERNIER BOUQUET

Chaque fois que j'allais, à la saison nouvelle,
Dans le jardin des morts m'égarer lentement,
Je voyais sur sa tombe, humble et doux monument,
Une gerbe de fleurs qui reposait sur elle.

« C'est bien, pensais-je alors, il est toujours fidèle;
Il entretient encor son souvenir d'amant.
Dans ce bouquet de fleurs où la douleur se mêle,
Je vois de son amour comme un nouveau serment. »

Un jour vint cependant où la tombe déserte
N'avait plus sur sa dalle aucune offrande verte ;
Le marbre au clair soleil s'étalait triste et nu ;

Et, cueillant à l'entour une rose pâlie :
« Tiens, lui dis-je en rêvant, s'il est vrai qu'il t'oublie,
Reçois au moins ce don d'un passant inconnu ! »

III

NOIR SUR BLANC

La chambre est pleine d'ombre, et le mourant sommeille.
Venus au point du jour et revenus le soir,
Les médecins n'ont pas entretenu l'espoir,
Et, seule auprès du lit, la jeune épouse veille.

Au muet abandon déjà toute pareille,
Elle songe à demain, jour cruel à prévoir.
Elle entend comme un bruit de glas à son oreille,
Et de ses yeux noyés sent les larmes pleuvoir.

D'avance elle aperçoit, dans je ne sais quel rêve,
Les prêtres, les flambeaux, le cercueil qu'on enlève,
Chacun de ces tableaux où s'accroît la douleur.

Elle se voit enfin toute en deuil, toute noire.
« Oh ! ce noir, pense-t-elle, odieuse couleur...
Mais qui va pourtant bien sur une peau d'ivoire ! »

IV

LE CODICILLE

« Avant de clore la paupière,
Je lègue à monsieur mon neveu,
Qui jusqu'ici vécut de peu,
Un million, ma bourse entière.

» J'exprime seulement ce vœu,
Ou cette volonté dernière,
Qu'il m'élève, sous l'œil de Dieu,
Un élégant tombeau de pierre. »

Ayant ouvert le testament,
Le neveu fit un monument
De deux ou trois pierres agrestes.

« Hélas ! dit-il, les yeux baissés,
Cela me semble bien assez ;
J'ai toujours eu des goûts modestes. »

V

IRONS-NOUS AU CONVOI?

— Hélas! il est donc mort, ce fameux virtuose!
— Dans *Robert*, l'autre soir, on l'entendait encor.
— De quoi meurt-il? — D'un rhume ou de tout autre chose,
Je ne sais. Ah! vrai Dieu! c'était un fier ténor.

— Quel métier! C'est pour eux que la vie est de rose.
Concevez-vous pourtant qu'on leur donne tant d'or?
— Non, je ne comprends pas qu'à ce prix on s'impose,
Quand on n'est, après tout, quelquefois qu'un butor.

— On l'enterre aujourd'hui; serez-vous du cortége?
— Ce n'est pas sûr; le temps me paraît à la neige.
De ces enterrements on revient toujours mal.

— Oui, mais *le Figaro*, qui suit tout à la piste,
Des assistants connus va publier la liste.
— Croyez-vous? Bah! j'irai; ce temps-là m'est égal.

VI

LES AMIS DU DÉFUNT

— Ce pauvre cher ami ! voilà donc qu'on l'emmène !
Il est triste d'aller derrière ce cercueil.
— Je l'avais vu joyeux, encor l'autre semaine ;
Aurais-je cru jamais suivre sitôt son deuil ?

— Il s'est tué, dit-on. — Il est mort à la peine.
— Funeste ambition ! — Insatiable orgueil !
— Ce n'était pas, je crois, une âme très-humaine.
— Quelque chose de dur était dans son accueil.

— Il eut de grands succès, parfois, à la tribune.
Sa parole était belle. — Oui, mais assez commune.
— Souvent le plus vulgaire arrive à dominer.

Quel emploi faisait-il de son ample fortune ?
— Je ne sais ; il donnait rarement à dîner.
— Si nous nous arrêtions ici pour déjeuner ?...

VII

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

Il vient de mourir : la littérature
Doit un souvenir à ce rare auteur;
Il avait écrit, d'un style enchanteur,
Des morceaux divers, toujours sans rature.

A dire le vrai, l'écrivain flatteur
De tous les pouvoirs fut la créature;
Sous tous les drapeaux cherchant aventure,
Jadis démocrate, il meurt sénateur.

Sa muse légère, un peu libertine,
Adula César, amusa Faustine.
Dans la tombe, enfin, le voilà qui dort.

Courtisan subtil, plume frelatée!
Ménageons pourtant, épargnons ce mort :
Après tout, messieurs, ce fut un athée!

VIII

L'ÉPITAPHE DE TARTUFE

Je l'ai connu, bonté divine!
Chaque jour sur le saint pavé
Il récitait vingt fois l'*Ave*,
Et vingt fois battait sa poitrine.

Ce fut un martyr bien prouvé;
Sourcil austère, âme chagrine,
Sur les frais appas de Dorine
Jetant un mouchoir mal lavé.

Enfin, c'est la loi de nature.
Il est mort, dans le lit d'Orgon,
Mort en odeur de pourriture.

A la fin que disait-il donc?
Il demandait à Dieu pardon.
Ce fut sa dernière imposture.

IX

LE COCHER

Ceci se passe avec mystère :
Le cocher d'un baron jaloux
Auprès de la dame adultère
Jouissait des droits de l'époux.

Le baron, grand propriétaire,
Est mort, comme nous mourons tous,
Hélas! et voilà qu'on l'enterre
Au Val-Gris, non loin de chez nous.

Il pleut, le ciel d'automne est blême,
Et c'est le cocher qui, lui-même,
Conduit le sombre corbillard.

O nature! ô spectacle morne!
A quoi peut songer ce gaillard
Qui médite sous son tricorne?

X

A MÉRY

Ta parole en ses jeux effleurait toute chose;
C'était le vol errant, le caprice infini.
Tu passais, tu courais, sans cesse rajeuni,
De l'âme à la matière et des vers à la prose.

L'hiver seul te rendait soucieux et morose.
Homme renouvelé, dès qu'il était fini,
Tu parlais tour à tour de Dieu, de Rossini,
D'amour, de carnaval et de métempsycose.

Ainsi, charmant esprit, à toute heure levé,
Promenant au hasard ta fantaisie agile,
Que n'as-tu pas conté? Que n'as-tu pas rêvé?

Tu me disais un jour, fier de ta fine argile :
« J'ai mille souvenirs d'avoir été Virgile. »
Mais, là-haut, je le crains, tu l'auras retrouvé!

XI

GÉRARD DE NERVAL

Il n'avait pas le sou, mais il partait quand même ;
Sans malle et sans valise, il allait voyager.
« A quoi bon, disait-il, à quoi bon se charger?
Le Carnaval, un jour, console du Carême. »

Il cueillait une fleur et lui disait : « Je t'aime! »
Il aimait le hasard, ce cousin du danger.
Il était, — toujours leste et prompt à s'engager, —
Le Vasco de Gama du pays de bohème.

Tout à coup, dans Paris, au coin le plus perdu,
Au fond d'une ruelle étroite, obscure, immonde,
Par un matin d'hiver, on le trouva pendu.

Ah! pourquoi cette fin, pauvre âme vagabonde?
Peut-être le rêveur, s'il avait attendu,
Eût payé son auberge en découvrant un monde.

XII

SUR UN VERS DE MUSSET

Tu l'as dit, cher poëte, hélas! mort avant l'heure :
« Il ne me reste rien, sinon d'avoir pleuré. »
Oui, ce mot survivra comme un gage sacré;
Car, Dieu nous l'a promis, heureux celui qui pleure.

En vain la passion, de son glaive acéré,
Frappe l'orgueil en nous et la vertu meilleure;
Tant qu'au fond de nos cœurs une larme demeure,
Tant qu'elle monte aux yeux, rien n'est désespéré.

Jeune, il eut de son temps le doute et l'ironie.
Au blasphème, parfois, il prêta son génie;
Il profana l'autel où repose l'amour.

Il pleura cependant, il connut la souffrance!
Et n'eût-il répandu que ces pleurs d'un seul jour,
A travers une larme il a vu l'espérance!

XIII

L'ÉPITAPHE DE BERRYER

De l'éloquence humaine il atteignit la cime;
Il éclairait nos temps, clarté dans la noirceur.
De tous les opprimés champion magnanime,
Il ne regardait pas au nom de l'oppresseur.

La France du passé, qui descend à l'abîme,
L'avait de son drapeau choisi pour défenseur;
C'est elle qui mêlait de force et de douceur
Sa parole superbe et son geste sublime!

Quoique ce vieux tribun fût l'avocat des rois,
Le peuple tout entier, dont il servit les droits,
D'un deuil reconnaissant le salue et l'escorte.

O grand homme adoré, dors dans ton blanc linceul!
Au delà du tombeau ta renommée emporte
La louange de tous et l'injure d'un seul!

XIV

VISION

A la porte des cieux, rayonnante et vermeille,
J'ai rêvé, l'autre nuit, que Louis arrivait :
Sur l'orateur Berryer pendant qu'il écrivait,
D'un accès de tendresse il était mort la veille.

A ce brillant guichet que saint Pierre surveille,
Fringant, sûr de l'accueil que Dieu lui réservait,
Il venait, bousculant tous ceux qu'il y trouvait,
Et, comme un familier, le chapeau sur l'oreille.

« Ouvrez, ouvrez, dit-il, je suis de la maison.
Ai-je assez, sur la terre, abîmé la raison !... »
Et son doigt tapotait sur la céleste porte.

« Ouvrirai-je? dit Pierre, il est de nos amis.
— Lui? fut-il répondu, que le diable l'emporte !
Le ciel n'est pas pour ceux qui l'ont tant compromis. »

XV

ALEXANDRE DUMAS

Adieu, puisque tu pars, colosse au cœur de femme!
Toi qui fus le poëte et le divin conteur;
Toi qui, dans la poussière où dormait le vieux drame,
Vins le ressusciter d'un souffle créateur!

De tes imbroglios multipliant la trame,
Tu grandis le roman de toute ta hauteur;
Et, sans te soucier d'un monde détracteur,
Tu fus clément et doux, jusque dans l'épigramme.

O poëte, ô géant, toujours fier de courir,
Tu ne connus jamais fatigue ni souffrance;
En un fils de ton sang tu te vis refleurir.

Puis enfin, dans un jour où partait l'espérance,
Tu partis avec elle en pleurant sur la France,
Et ton dernier bonheur fut alors de mourir!

XVI

MONTALEMBERT

Je t'aimais, noble esprit, âme si bien trempée!
Je t'aimais, combattant de tous les grands combats,
Qui disais : « Ma parole est la sœur de l'épée! »
Toi qui pouvais le dire et ne te trompais pas.

La trame de tes jours à propos fut coupée;
Tu fis bien, chevalier, de partir d'ici-bas
Avant de voir la France envahie et frappée,
Et le sol du pays raccourci sous tes pas.

Tu fis bien! Qu'aurait dit ta belle âme si pure,
Devant les maux sans nom que la patrie endure?
Tu plaignais la Pologne et fus de ses amis.

La Pologne du moins, cette triste Pologne,
N'a pas sur elle-même, en proie aux ennemis,
Achevé de ses mains leur sanglante besogne!

XVII

SUR UNE TOMBE

D'un véritable chef s'il avait eu la taille,
S'il avait eu le cœur fait comme un cœur humain,
Il aurait pu tomber sur le champ de bataille,
Le désespoir dans l'âme et l'épée à la main.

Mais non : surpris un jour par un flot de mitraille,
Il préféra sauter sur le bord du chemin,
Et, devant l'univers qui s'étonne et le raille,
Disputer à la mort un chétif lendemain.

Eh bien, ce lendemain, le voilà qui s'achève.
Vainement du péril il crut se dégager.
La mort sous son niveau fut prompte à le ranger.

Il n'est plus, son pouvoir a passé comme un rêve,
Et rien n'en restera que cette ligne brève :
Il abaissa la France, et grandit l'étranger.

XVIII

A T. GAUTIER

Quand, aux beaux jours passés de la jeunesse folle,
En costume galant tu sortais le matin;
Quand tu portais la fraise et la cape espagnole,
Avec tes longs cheveux tombant sur le satin;

La dague au poing, le pied dans une botte molle,
Quand, à peine affranchi du grec et du latin,
Tu cassais à grand bruit les vitres de l'école,
Et riais de Boileau comme d'un philistin;

Fier comme un paladin et joyeux comme un page,
Aux beaux soirs d'*Hernani* quand tu faisais tapage;
Quand le mot de *classique* inspirait ton effroi,

Tu ne te doutais pas qu'un jour tu devais l'être;
Car, si ce mot veut dire un modèle, un vrai maître,
Tu seras, cher Gautier, classique malgré toi!

XIX

GUSTAVE RICARD

C'est donc ainsi de nous! Au sortir d'une fête,
En se quittant un soir, on se serre la main :
« Quand te reverra-t-on? demande l'un. — Demain, »
Répond l'autre, et l'on va sans retourner la tête.

Et puis, le lendemain, voleuse toute prête,
La mort saisit l'artiste à l'angle du chemin;
Elle éteint cet esprit enchanteur, elle arrête
Ce pinceau fasciné par le visage humain.

O noble artiste aimé, dont nous creusons la tombe,
Je ne sais si Paris sent bien tout ce qui tombe
Dans cette froide terre où descend ton cercueil;

Mais j'affirme qu'aux jours de leurs gloires lointaines,
Venise en te perdant aurait porté le deuil,
Et que la Muse antique eût pleuré dans Athènes!

XX

APOTHÉOSE

Polydore au cercueil, hélas! vient de descendre.
Voilà cet immortel déjà rongé des vers.
« Élevons sa statue aux yeux de l'univers, »
Murmurent les amis réunis sur sa cendre.

« Une statue en pied? J'ai peine à vous comprendre,
Dit un passant qui voit les choses de travers.
C'est bon pour un César ou pour un Alexandre,
Mais trop pour un mortel qui ne fit que des vers.

» Élevons seulement à sa mémoire un buste.
Les mânes satisfaits de l'académicien
Trouveront cet hommage encore assez auguste.

» Un simple médaillon ferait même très-bien.
— Bah! dit enfin quelqu'un, si nous n'élevions rien?
Ce serait moins coûteux et peut-être plus juste. »

TABLE

I

LETTRES ET ARTS

22

II

MORALE ET PHILOSOPHIE

III

PORTRAITS ET CARACTÈRES

IV

CHOSES DU PASSÉ

V

SALONS ET BOUDOIRS

VI

HISTOIRES ET CONTES

VII

PROMENADES ET VOYAGES

VIII

PAGES INTIMES

IX

PROFILS ET TROIS QUARTS

X

CHOSES DU TEMPS

XI

JAVELOTS ET JAVELINES

XII

CYPRÈS ET SCABIEUSES

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [124]

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [134]

